

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la  
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear  
within the text. Whenever possible, these have  
been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées  
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,  
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont  
pas été filmées.
- Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

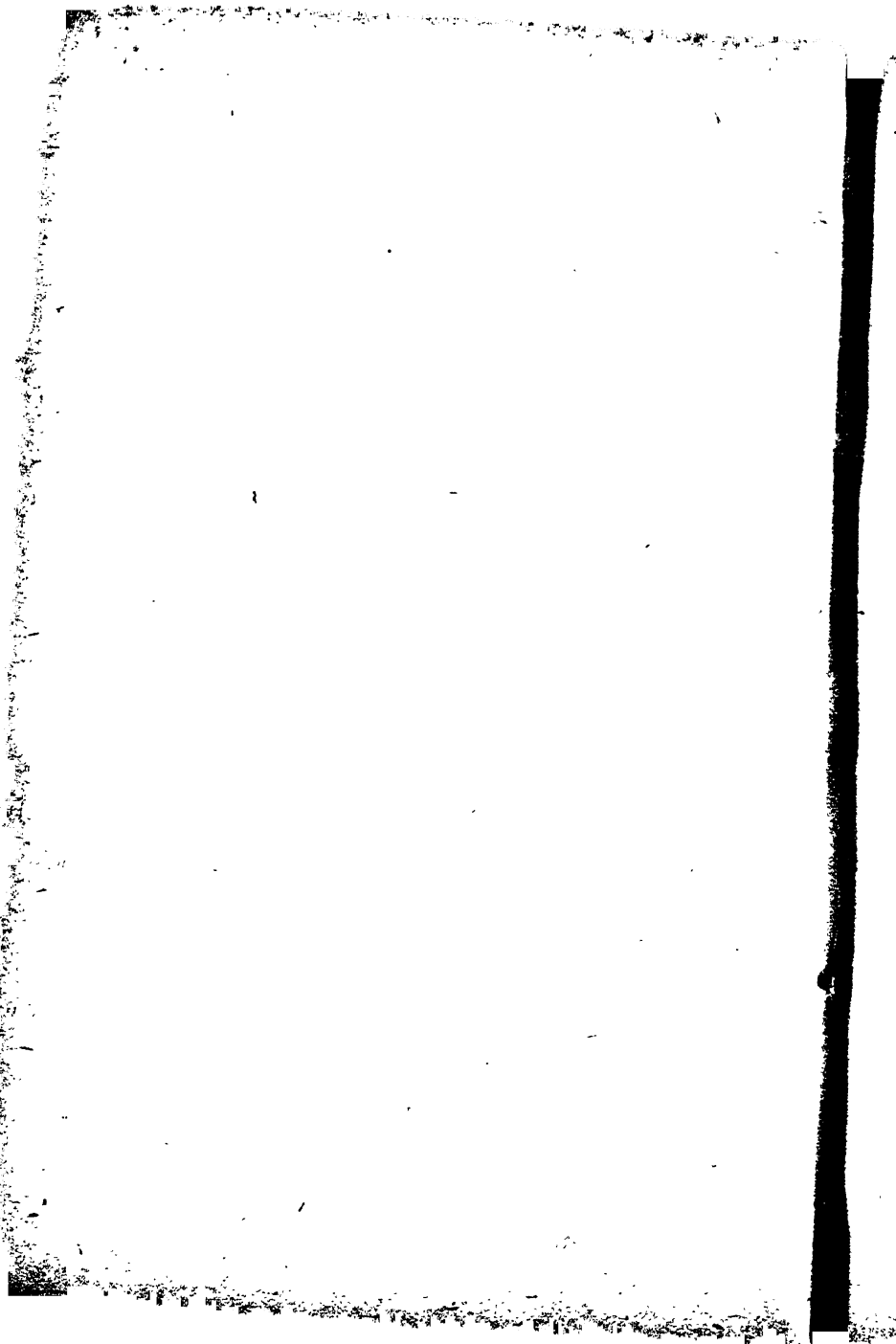
- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/  
Pagination continue
- Includes index(es)/  
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
- Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

Vincent Desjardins

***Un Peu, Beaucoup,  
Passionnement.***



LA BIBLIOTHEQUE MODERNE.

---

MADAME LESCOT

---

Un Peu, Beaucoup,  
Passionnement

*COURONNÉ PAR L'ACADEMIE FRANÇAISE.*



ST-HENRI:  
DECARIE, HEBERT & CIE.,

3598 rue Notre Dame.

PQ 2337

L74

P4

t

m

d

se

v

le

te

m

cc

dé

à

# Un Peu, Beaucoup, Passionnement.

---

---

## I

Journal de Maître Onésime Dupuis

20 décembre.

Que les soirées d'hiver me semblent longues entre ma vieille Josette et son mari Baptiste.

J'ai laissé prendre à ces deux braves gens la familière habitude de s'installer à la veillée auprès de moi ; raison d'économie : une seule lampe, un seul feu.

Josette ne plaisante pas sur ces graves sujets :

“Non, non, monsieur Onésime, tout notaire que vous êtes, ce n'est pas moi qui vous laisserai brûler la chandelle par les deux bouts.”

Mais leurs racontars, ces commérages qu'alimentent seuls les insignifiants événements du bourg, me fatiguent et m'ennuient.

Le soin des affaires absorbent mes journées ; je compulse des dossiers, j'écoute les doléances des débiteurs, je déjoue les ruses des paysans, je parle à tous le langage de la probité et de la droiture.

Mon étude est prospère, elle a doublé de valeur

depuis qu'elle est entre mes mains, car autour de moi s'élève comme un rayon d'estime, de confiance et de sympathie.

Hélas ! cela ne me suffit pas. —

Est-ce, comme le prétendent mes collègues, parce que je suis un notaire extrêmement romanesque ? ou n'est-ce pas plutôt parce que mon long séjour au château de Varsange a développé en moi des goûts, des habitudes, des aspirations que la prospérité matérielle ne saurait satisfaire ?

Pauvre cher château ! je me détourne de mon chemin pour éviter d'apercevoir ses persiennes closes et cette affiche rouge collée aux murs, qui de loin semble le trou saignant d'une blessure d'épée.

Et voilà que la tentation m'est venue d'écrire, comme une pensionnaire sentimentale, le journal de mes pensées, ou plus exactement de mes souvenirs ; de parler du temps heureux que j'ai passé dans cette demeure aujourd'hui déserte, de ceux qui l'habitaient alors, de ceux qui sont partis, de ceux à qui je dois le peu que je vaudrais, et tout ce que je possède.

Tandis que j'écris ceci, Baptiste et Josette se taisent ; ils regardent de leurs yeux demi-clos la plume marcher sur le papier, ils éprouvent ce sentiment d'admiration pour l'œuvre dont on est incapable : une sorte de respect religieux ; je cours nul risque d'être interrompu. Le léger cliquetis des aiguilles à tricoter de Josette est un accompagnement au grincement de ma plume, mais voilà que les yeux de Baptiste se ferment, j'entends un ronflement sonore ; Josette le pousse du coude et, avec un rire silencieux, ils s'en vont dormir.

Me voilà seul, bien seul avec mes souvenirs.

Tout d'abord se dresse l'horrible catastrophe qui a fait de moi un orphelin.

Oh ! ce cri effrayant qui si longtemps a retenti dans mes cauchemars d'enfant, cet éveil éperdu à la voix de mon père :

“Lève-te, lève-te, Onésime ! lou feu qu'ot dans lou grené ! ”

Et l'odeur âcre, la fumée étouffante, mon tâtonnement contre les murs, tandis que ma mère, affolée de terreur, me poussait dehors à demi nu. Puis ma course vers le village à la recherche des secours, ma voix qui s'étranglait dans ma gorge, toutes ces maisons endormies, enfin l'auberge grande ouverte, le cabaret éclairé encore, mon irruption au milieu de ces hommes ivres parmi lesquels je reconnus le grand Viraux, notre lieutenant de pompiers.

“Lou feu ! lou feu ! ”

Et tous soudainement dégrisés, tous debout :

“Où ça, lou feu, petiot ?

—Cheux nous à la ferme.

—Lou bie, on y vait, dis à ton père qu'on y vait.”

Je repris ma course pendant que le tumulte s'élevait dans le village, aux cris lancés par les rudés poumons des buveurs.

Tout à coup la cloche tinta lugubrement, et je m'arrêtai saisi d'épouvante ; dans ce moment la ferme m'apparaissait, non plus enfumée, mais éclairée d'une flamme rougeâtre ; cette flamme montait, descendait, léchait les murs, s'échappait du toit en jets minces par des ouvertures invisibles, puis disparaissait comme éteinte, pour revenir en d'autres endroits. Terrifié, les jambes gourdes, je criais : “Maman ! maman ! ”



Un effroyable craquement me répondit : notre toit s'effondrait dans le brasier.

Quand les pompiers arrivèrent, ils heurtèrent le corps d'un enfant évanoui.

Je n'ai jamais vu mes parents ; ils trouvèrent la mort dans cette tombe ardente, cherchant à sauver quelques meubles, quelques effets. Ils étaient, m'a-t-on dit, des travailleurs honnêtes, durs à la peine, avides au gain, comme la plupart des paysans.

Que de fois on a répété devant moi cette phrase :

“Ils aimaient trop leur butin, ils se sont fait périr pour lui.”

Le butin, mot expressif que les gens de campagne emploient pour désigner tout ce qui leur appartient. Le butin : les dépouilles arrachées si péniblement, dans la grande bataille qu'ils livrent sans répit à l'inclémence des saisons, à l'aridité de la terre, à l'implacable nécessité.

Des fourrages mal séchés, rentrés hâtivement, avaient causé le désastre.

Pauvres gens ! ils n'ont pas de tombe au cimetière, ils n'ont laissé aucun souvenir dans le cœur de leur enfant, je ne me rappelle ni les traits de leur visage, ni le son de leur voix, ce n'est pas à eux que vont ma reconnaissance et mes regrets.

Quand je m'éveillai de mon évanouissement, j'étais couché dans un lit blanc ; une femme se penchait vers moi et murmurait, d'une voix infiniment douce et complaisante : “Pauvre petit.”

J'ai su depuis que le comte de Varsange, prévenu qu'une de ses fermes brûlait, était arrivé sur le lieu du sinistre.

“Le père est mort à mon service, avait-il dit ; j'adopte l'enfant, il sera le frère et l'ami du mien.”

Et me soulevant dans ses bras, aux applaudissements de tout le village, il m'emporta vers le château.

C'est ainsi qu'en sortant de mon évanouissement je vis le cher et beau visage de la comtesse Edith penché sur mon lit.

“Il sera le frère et l'ami du mien.”

Jamais élan de générosité ne reçut plus complet accomplissement.

Oui, j'ai été et je suis encore, le frère, l'ami de Pierre de Varsange, si je puis donner le nom d'amitié à l'affection qui nous unit : de ma part, une admiration absolue, un peu respectueuse ; de la sienne, une tendresse vive, mais protectrice.

Cette différence dans nos sentiments provient non seulement de l'écart de nos positions sociales : lui, le rejeton d'une des vieilles familles de notre province, moi pauvre orphelin élevé par charité, mais surtout de notre première éducation.

Il y a chez Pierre une hauteur de pensée à laquelle il ne m'était pas donné d'atteindre ; j'ai su depuis que cela constitue les idées chevaleresques.

C'est ainsi que, dans notre enfance, il choisissait les adversaires les plus grands et les plus forts ; un jour, le voyant rudement frapper par un garçon plus vigoureux que lui, je m'élançai pour lui apporter le secours de mes deux poings de paysan, mais il me cria de sa voix impérieuse : “Retire-toi, nous serions deux contre un.”

Une autre fois, ayant été puni sur une fausse dénonciation, il s'obstina à subir sa peine, m'interdisant de nommer le vrai coupable.

“Tu comprends, Onésime, nous ne pouvons pas être des délateurs.”

Mais je ne comprenais pas, je discutais, je traitais cela de duperie, avec le bon sens positif et terre à terre des gens du peuple.

Il m'écoutait, l'air surpris, hochant la tête ; enfin il me répondit avec une gravité sérieuse qui excluait toute idée de mépris ou de morgue :

“Ecoute, Onésime, j'ai entendu l'autre jour le marquis de Château-Raldon soutenir à mon père que toi et moi n'avons pas le sang de la même couleur ; il paraît que le mien est bleu, c'est peut-être à cause de cela que tu ne comprends pas.

—C'est possible, répliquai-je, mais es-tu certain que ton sang soit bleu ?”

Nous résolûmes d'en faire l'expérience ; il se piqua le bras, moi aussi, et nous fûmes étonnés de trouver les deux sangs de même couleur.

Si ce n'était pas le sang bleu, c'étaient du moins les leçons de sa mère qui lui avaient mis dans l'âme cette haute façon de penser et de sentir.

Qu'elle était belle et bonne, cette comtesse Edith, avec sa taille frêle, ses cheveux d'un blond pâle, son teint blanc, ses yeux doux et son air de madone ! Tous nous la vénérions à l'égal d'une sainte, mais Pierre l'adorait. Jamais je ne vis deux êtres aussi complètement unis ; un mot de sa mère suffisait pour calmer ses révoltes et ses colères. Il connaissait si bien cette irrésistible influence qu'il lui arrivait de s'enfuir en criant :

“Je ne veux pas voir maman.”

Elle avait une manière qui n'appartenait qu'à elle, de vous regarder dans les yeux avec une tendresse si pénétrante qu'elle allait au fond de l'âme. A ce regard-là nul ne résistait ; je crois que le secret de sa puissance était dans sa souveraine

douceur. Pour nous, les enfants, elle avait des réprimandes graves ; elle nous parlait comme à des hommes, et à des hommes d'honneur. Parfois il m'arrivait d'obéir sans comprendre, mais Pierre comprenait toujours.

Le comte s'occupait peu de nous ; il abandonnait à sa femme la direction de toutes choses, aussi bien l'administration de sa fortune presque entièrement territoriale que l'éducation de son fils. Il était insouciant, facile à vivre. Main ouverte, cœur ouvert, se laissant prendre à toutes les ruses, s'apitoyant à toutes les misères, excusant toutes les fautes, indulgent pour les autres, indulgent pour lui-même, inflexible seulement sur le point d'honneur.

L'honneur dans cette maison était une divinité aimée, mais implacable, de celles à qui on immole les plus chères victimes. Ils avaient une façon de dire : "C'est une question d'honneur," qui vous faisait passer dans les veines le frisson de terreur qu'inspirent tous les fanatismes, mais ils marchaient d'un pas si ferme dans les voies droites, que nul, sous leurs yeux, n'eût osé se risquer dans les tortueux sentiers. Un courant très fort vous portait en haut, tous en ressentaient l'influence. Je veux citer un fait qui frappa mon esprit d'enfant.

Le personnel des domestiques du château, en dehors du jardinier, du garde-chasse, qui ne mangeaient pas à la maison, se composait seulement d'une cuisinière, d'une femme chargée de la lingerie, et d'un cocher.

La cuisinière est aujourd'hui à mon service, c'est ma bonne Josette, une de ces servantes d'autrefois qui s'attachent de toutes les fibres de leur

être aux maîtres qu'elles servent, nature de chien de garde, hargneuse, dévouée, incorruptible.

Elle se levait dès l'aube, faisait la cuisine, soignait la basse-cour, la vache, et même les chevaux quand le cocher Baptiste était occupé ailleurs.

Et de fait, il était toujours occupé ailleurs, ce Baptiste, qu'on appelait dans le village M. Bâti.

Presque aussi dévoué que Josette, plus rigide-ment honnête peut-être, il avait une manière différente de comprendre les intérêts de la maison. Tandis qu'elle travaillait comme une mercenaire, dure à la tâche, lui, fainéantisait à la façon d'un majordome, avec l'allure fière d'un ambassadeur ; tandis qu'elle marchandait sans vergogne pour obtenir des fournisseurs un rabais de quelques centimes, lui, dans les marchés qu'il passait au nom de son maître, dans ces larges ventes de denrées ou de fourrages, mettait son point d'honneur à acheter trop cher, à vendre trop bon marché.

"M. le comte est trop riche pour liarder avec vous," disait-il aux paysans qui flattaient sa vaniteuse manie afin d'en tirer profit. C'étaient ensuite, entre Josette et lui, d'interminables récriminations, un échange de reproches :

"Vous ruinez la maison avec vos duperies.

— Vous la déconsidérez par vos marchandages.

— Je défends le bien de nos maîtres."

Et, comme il aimait les mots pompeux, M. Bâti répliquait :

"J'exhausse dans le pays l'amplitude de notre considération."

La femme chargée de la lingerie se nommait Louise Jacquot ; c'est d'elle surtout que je veux parler ici. Cette Louise Jacquot n'était point,

co.  
ge  
fa.  
co.  
po  
rét  
mi  
pa  
tr  
I  
les  
va  
mi  
qu  
ler  
des  
pa  
lie  
et  
U  
tai  
fia  
C  
fai  
nêt  
"  
cor  
rai  
I  
"  
dég

comme Josette et Baptiste, d'un métal sans alliage. A son passé douteux et triste, nul ne devait faire allusion. On savait qu'elle avait subi une condamnation pour vol : à sa sortie de prison, ne pouvant trouver de l'ouvrage en ville, elle s'était réfugiée à Varsange, son pays natal ; elle y vivait misérablement, repoussée par les uns, exploitée pas les autres, travaillant à vil prix, injuriée, maltraitée peut-être.

La comtesse Edith, qui s'apitoyait sur toutes les souffrances, ne pouvait rester insensible devant cette absolue détresse ; elle pénétra dans la misérable hutte où Louise cachait sa honte ; ce qu'elle lui dit, nous ne le sûmes pas, mais, dès le lendemain, Louise fut occupée dans le parc au soin des fleurs ; chaque jour, la comtesse allait à la pauvre fille, lui parlant, la réconfortant, la moralisant.

“N'avilissez pas le coupable, a dit un moraliste, et il se relèvera de sa chute.”

Un jour, Mme de Varsange déclara qu'elle mettait Louise à la tête de la lingerie, poste de confiance, véritable réhabilitation.

Cette fille se montra digne d'un si grand bienfait ; son ardente reconnaissance la rendit honnête autant que dévouée.

“Depuis qu'elle prend soin du linge, disait la comtesse, rien ne s'égare, rien ne se perd, je dirais même que rien ne s'use.”

Le comte, un peu narquois, répondait :

“Prenez garde, ma chère amie, vous allez nous dégôûter des honnêtes gens.”

25 décembre.

Fête de Noël. Mon étude est fermée. L'isolement de ma vie se fait sentir davantage et me pénètre... Jamais je n'ai si bien compris que je suis un déclassé.

Ces jeunes paysans, mes égaux par la naissance, qui entrent au cabaret en chantant si gaîment, qui se promènent avec leur compromise en la tenant par la main, je les envie. J'envie aussi les familles nombreuses qui s'assoient à la même table pour ces repas pantagruéliques qu'ils appellent : le boudin. Moi, je suis seul.

Dans les châteaux voisins on donne des fêtes, mais la main qui m'en ouvrait les portes n'est plus de ce monde, et si maître Onésime Dupuis est souvent appelé le matin pour discuter les conditions d'un bail, jamais il n'est invité le soir comme un ami.

Josette m'a servi au dessert des gaufres de ménage, un de ses triomphes, Baptiste est allé chercher à la cave une bouteille de notre vin blanc. Ils ont bu à ma santé ; à ma santé ils ont mangé les gaufres : leurs yeux brillaient de cette joie des vieux qui ressemble tant aux joies des enfants.

Eux aussi, je les envie.

Oh oui ! la solitude est lourde... Le mariage peut-être en allégerait le poids ; mais il ne m'est pas permis d'y songer tant que Pierre a besoin de mon secours.

Hier une ouverture inattendue m'a été faite.

Charles Viraux, le plus riche cultivateur de Varsange, le gros Viraux, comme on l'appelle ici (l'épithète de gros étant le synonyme d'aisance et de prospérité), vint me trouver dans mon étude,

sous le prétexte d'acheter un champ, mais je connais trop la façon dont procèdent les gens de campagne pour avoir pu m'y laisser tromper : un autre motif l'amenait, motif sérieux, important, qu'il éprouvait quelque gêne à m'exposer. J'écoutais résigné ses longues digressions, ne cherchant point à les interrompre ; un paysan dit ce qu'il veut, quand et comme il veut ; lui, ne se hâtait pas, m'entretenant du prix des denrées, de la rareté des fourrages, de l'élevage des bestiaux ; entre temps, il m'interrogeait sur mon étude, sur ce qu'elle rapportait.

“Voudriez-vous m'acheter ma charge ?” demandai-je en plaisantant.

Il éclata de rire :

“Vous brûlez, monsieur le notaire, je veux acheter l'étude. Devinez le prix que je vous en offre.”

Voyant que je ne soupçonnais rien, il démasqua ses batteries :

“Vous connaissez la Reine, notre Reine ; comment la trouvez-vous ?”

J'affirmai que je trouvais la Reine charmante, car la Reine n'était autre que Mlle Reine Viraux, la fille unique de mon interlocuteur.

Il reprit, évidemment flatté :

“Charmante ! charmante ! vous êtes bien honnête... Pour sûr, c'est une belle fille : les époux ne lui manquent pas. Ce n'est pas parce que c'est la mienne, mais il n'y en a guère qui la vaillent. C'est actif, c'est habile, travailleur, économe ; ça s'entend à faire marcher le monde, c'est une rude, je vous le garantis.”

Et sur ce mot de “rude”, qui résumait à ses yeux la belle santé, la bonne humeur, la force et l'énergie, il se rengorgea.



“Écoutez, reprit-il, je n’irai pas par quatre chemins. Nous vous connaissons, vous connaissez mon bien, de fameuses terres, franches d’hypothèques, et pas une friche, pas un arpent où je ne puisse faire passer la charrue. Hein ! si ça vous va, topez là, mon gendre.”

Il avançait déjà sa grosse main rugueuse, mais, devant la surprise de mon regard, il s’arrêta :

“Ah ! ah ! vous trouvez que je vais trop vite en affaire ; ce n’est pas la coutume des beaux messieurs de la ville. Il y a la dot, n’est-il pas vrai?.. Oh ! je pourrais donner tout comme un autre à la Reine des cent mille si je voulais, mais cela ne me convient pas. Il faudrait vendre les champs puisque vous ne pourriez les cultiver ; et si vous les faisiez cultiver par un autre, cela m’ennuierait ; mieux vaut que je garde tout ; vous les retrouverez après moi, et, foi de Viraux, vous serez le plus riche du pays.”

Il continua avec mélancolie : “Oh ! mes pauvres champs, qu’est-ce qu’ils deviendront quand je ne serai plus là ? Ce n’est pour vous mépriser, monsieur Dupuis, mais si la Reine avait voulu épouser un cultivateur, j’aurais été plus content. Seulement, c’est son idée d’être dame : la dame du notaire. Donc c’est entendu, pas de dot, mais le blé, le beurre, le lait, les œufs, les poulets, le lard, et même une ou deux pièces de vin. Pas un sou à dépenser ; vous mettrez de côté tous vos bénéfices. Hein ! si votre papa, ce pauvre Dupuis, vivait encore, serait-il assez fier de voir son garçon épouser la demoiselle du gros Viraux ! ”

Il se tut, attendant l’explosion de ma gratitude.

Mais je le remerciai, lui disant combien j’étais flatté de l’honneur qu’il me faisait, touché de la

préférence de Mlle Reine, et je m'embrouillais dans mes phrases avec la gaucherie d'un homme peu habitué à se voir demandé en mariage, et à répondre par un refus.

Il se grattait le front, étonné, perplexe ; à la fin, il s'écria :

“Ah ! ah ! jeune homme, vous êtes plus intéressé que je ne le croyais. Vous voulez une dot. Dites votre prix, on verra si on peut s'entendre.

—Monsieur Viraux, dis-je d'un ton sérieux qui coupait court à toute plaisanterie, je dois loyalement vous prévenir que je n'ai rien à moi, cette étude appartient au comte Pierre de Varsange. Qu'il en ait besoin demain, je la vendrai pour lui en donner l'argent ; il en est de même de tout ce que je posséderai jamais et de tout ce que gagne, j'ai une dette de reconnaissance dont rien ne peut me libérer. Vous parliez d'hypothèque, Pierre aura toujours hypothèque sur moi.”

Il m'écoutait avec le naïf effroi d'un homme qui en verrait un autre mettre le feu à sa maison.

“Vous voulez dire que vous donneriez tout votre bien à M. le comte s'il vous le demandait ?

—Oui, c'est bien cela.

—Alors mettons que je n'ai rien dit, je ferai entendre raison à Reine; elle ne veut pas épouser un pauvre, pour sûr.”

Il me quitta et je restai rêveur.

—Certes, je n'aime pas Reine, je n'ai jamais songé à l'épouser ; c'est une très belle fille dont j'ai admiré parfois la robustesse, le teint hâlé, les yeux noirs ; je l'ai admirée en artiste, non en amoureux.

Quand un hasard nous mettait en présence, elle m'interpellait la première, avec la hardiesse des

filles de campagnes ; mais le jeu se terminait vite, je suis inhabile à la riposte. Non, je n'aime pas Reine, mais quelque chose m'attire : c'est la vie du village, la vraie vie, l'agriculture. Je me voyais à la tête de cette large exploitation, dirigeant les fermes avec le gros Viraux, profitant de son expérience, lui faisant connaître les nouveaux engrais, tous les perfectionnements qui remplacent la routine par la science, qui simplifient la tâche et doublent le revenu.

Quelle source d'émotion ! Il faut vivre à la campagne, avoir des foins coupés ou des moissons mûres, pour savoir ce qu'un nuage peut renfermer de crainte ou d'espoir, pour connaître l'importance des soleils couchants.

Peut-être serais-je parvenu à aimer Reine d'une affection reconnaissante, puisqu'elle est la première femme qui soit venue à moi ; peut-être renoncerait-elle à la vaniteuse ambition d'être la "dame du notaire" pour me permettre de redevenir un paysan ; mais ni elle ni son père ne consentiraient à me laisser me dévouer à Pierre.

De nos années de collège je parlerai peu : elles n'ont pour moi que les souvenirs de leçons apprises, de thèmes, de versions ; j'étais un élève d'intelligence moyenne, Pierre un élève brillant. Il remportait tous les prix ; ce m'était une joie d'amitié et d'orgueil d'entendre aux distributions solennelles appeler son nom.

Je glanais quelques accessits, puis nous revenions au château et les vacances commençaient.

Nous étions reçus en triomphateurs, Josette n'avait point assez de gâteries culinaires, tout son arsenal de plats sucrés y passait ; M. Bâti daignait seller pour nous les deux grands chevaux de

carosse, des galopades, des cris, des rires paraient en fusée de tous les coins du parc.

“Vous faites du tapage comme dix, vous êtes partout à la fois, disait le comte ; qui croyait que ces diables à quatre sont au collège de petits saints ?”

Parfois il grossissait sa voix, fronçait les sourcils, s’efforçant de prendre une mine sévère, mais son sourire trahissait l’admiration que lui inspiraient nos prouesses.

“Hein ! disait-il à la comtesse Edith, sont-ils assez beaux ces garnements ! forts, adroits, hardis, braves, affrontant tout, ne craignant rien. Ah ! ils nous feront honneur, ces deux-là, je vous le prédis.”

Cher excellent homme, qui accordait à l’enfant élevé par charité non seulement la vie matérielle, non seulement les trésors de bonté de son cœur, mais encore sa tendresse. Aucun étranger n’eût pu croire, en me voyant ainsi aimé et prôné. que je n’étais pas un Varsange comme Pierre : jamais en ce temps-là je ne me suis senti orphelin.

Ces vacances restent dans la mémoire comme un temps de joies sans mélange, quelque chose de doux et de réconfortant, je voudrais m’y attarder, dire par le menu nos escapades, les voyages de découvertes, les provisions de Josette mises au pilage pour le chargement de notre radeau, les huttes de feuillage que nous construisions dans l’île, notre transformation en Robinson Cruséo, toutes ces enfantines folies dont le souvenir met au cœur une reconnaissance attendrie pour ceux qui voulaient bien les autoriser.

Ce fut cachés derrière les murs de notre château que nous entendîmes passer la terrible tourmente

de 1870. Dès la première défaite, le comte, se souvenant de sa vieille race militaire, était parti. Notre âge nous interdisait de le suivre, nous restâmes auprès de Mme de Varsange, mêlant à ses larmes d'angoisse nos larmes de rage et de douleur.

Oh ! ces défaites se succédant rapides, ces défaites dont le nom fait passer, après vingt ans, dans mes veines le même frisson d'indicible terreur : Forbach, Reichshoffen, Gravelotte, Sedan, et les fausses victoires, les espoirs déçus et notre confiance en notre génie militaire qui s'effondrait.

Sortir des bancs du collège, avoir encore aux lèvres : Marengo, Austerlitz, Iéna, croire sa patrie invincible et la voir vaincue, vaincue toujours !

Qui pourra dire l'épouvantable angoisse de ces adolescents dont les grands-pères avaient été les héros de l'épopée impériale, et qui eux ne devaient connaître que l'amertume des défaites, la navrante douleur des capitulations.

Autour de nous, dans cette guerrière province de Franche-Comté, les jeunes paysans partaient devant l'appel, la comtesse Edith les recevait tous, les encourageait ; elle remettait à chacun d'eux une bourse bien garnie, une médaille bénite, puis sur le front de ces enfants qu'elle avait vus naître, et qui partaient pour mourir, elle déposait un maternel baiser ; c'était comme l'accolade qui créait les chevaliers.

“Ah ! si nous avions pu partir, nous aussi !”

Notre inaction était pour nous une vraie torture. Cela décida la vocation de Pierre.

Il avait entendu dire si souvent que la supériorité numérique de l'artillerie prussienne avait écrasé nos armées, qu'une folle envie l'avait saisi.

“Tu entends, Onésime, je veux être officier d’artillerie.”

Je fis signe que j’entendais, que je comprenais, et comme pour moi entendre était synonyme d’imiter Pierre, je déclarai que je voulais être officier d’artillerie, moi aussi.

Cette détermination nous apaisa, il nous semblait que l’holocauste de nos chétives personnes allait rétablir l’équilibre des forces et faire pencher la balance de notre côté.

Et pourtant la tempête continua, impitoyablement néfaste, puis elle passa comme toutes les tempêtes.

Le comte revint sain et sauf, les arbres mutilés poussèrent des branches vivaces, la moisson germa sur le sol dévasté, les larmes tarirent.

Mais la détermination de Pierre resta immuable.

Nous rentrâmes au collège, nous reprîmes nos études, un espoir nouveau était né dans nos cœurs d’enfants mûris brusquement par ces six mois d’angoisse.

Pas un seul instant, Pierre ne se détourna de son but. Je subissais son influence, dominé, fasciné par la fière espérance d’être comme lui un officier.

Deux années s’écoulèrent dans un travail acharné, nous préparions nos examens du baccalauréat, que nous comptions passer avec dispense d’âge, quand un jour on vint nous prévenir que le supérieur nous faisait appeler. Il agissait souvent ainsi pour nous donner des conseils ou des encouragements, car nous étions ses élèves préférés. Rien donc là ne pouvait nous inquiéter ni nous surprendre.

Souvent depuis je me suis demandé de quelle source mystérieuse, de quelle profondeur de l'âme surgit la terreur qu'on appelle : le pressentiment.

Jamais je n'oublierai le regard de subite angoisse que me jeta mon ami, le tremblement de sa voix haletante, l'étreinte convulsive dont sa main serrait mon bras :

“Onésime, un malheur est arrivé chez nous !”

Je haussai les épaules, je plaisantai, je le raillai, mais en entrant dans le parloir toute ma confiance s'évanouit. Baptiste était là, non le Baptiste beau parleur, faisant la roue, mais un pauvre vieil homme brisé, courbé, tête basse, yeux rougis, qui de ses lèvres tremblotantes pouvait à peine murmurer : Monsieur Pierre !... Oh ! monsieur Pierre !”

Ni l'un ni l'autre nous n'osions l'interroger.

Le supérieur nous parlait avec des mots de tendre compassion, cherchant à amortir la dureté du coup qu'il lui fallait porter ; des mots que nous connaissions bien : soumission, résignation, décrets de la Providence. Il disait cela doucement, dans un murmure bas, mais nous écoutions en tremblant, frissonnants sous la menace. Ces mots si doux résonnaient terribles au fond de nos cœurs. Pierre les interrompit par un cri déchirant :

“Morte !”

Et puis il ne dit plus rien, d'un geste de la main il imposa le silence et se laissa emmener.

Quand nous entrâmes dans le château, nous entendîmes des sanglots et parfois des cris de colère et de révolte.

“C'est votre pauvre papa qui se désole, monsieur Pierre, il faut aller auprès de lui.”

Mais Pierre s'était dirigé vers la chambre de sa mère ; nul n'aurait osé le retenir ; sans qu'il y prit garde, je le suivis.

La morte dormait sur un lit de roses blanches, la fleur qu'elle préférait, ses petites mains pâles étaient croisées sur son cœur. Pierre se pencha sur le lit et les baisa. Je crus que son âme allait partir dans ce baiser suprême, tant il fut long, déchirant, profond.

Puis il s'agenouilla sans cris, sans larmes, la regardant avec plus d'amour encore que de douleur. Nous passâmes ainsi la nuit entière. Ce fut lui qui déposa dans le cercueil sa chère morte, puis, ce cercueil, il refusa de le quitter tant que la dernière pelletée de terre ne l'eût recouvert. J'étais derrière lui, prêt à le retenir dans mes bras, s'il chancelait sur le bord de cette tombe, prêt à l'emporter s'il défaillait.

Mon secours ne fut pas nécessaire ; les funérailles terminées, nous revînmes au château, où le comte nous attendait. Les accès de son désespoir contrastaient avec la douleur calme de mon ami.

Il nous prit dans ses bras en sanglotant :

“J'en mourrai, je n'y pourrai survivre. Oh ! mes enfants, je n'ai plus que vous au monde. Il faut ne jamais me quitter.

—Vous viendrez vivre auprès de nous, mon père nous assisterons seulement aux cours, nous vous soignerons, nous vous aimerons.

—Aller vivre auprès de vous, quitter Varsange, comment peux-tu me proposer cela, mon enfant ? Est-ce que tous les souvenirs de ta mère ne sont pas ici ? Quitter Varsange, ce serait la perdre une seconde fois.



—Mais nos carrières, nos études ?...

—Vos carrières ! A quoi bon, le meilleur est d'y renoncer. Je suis riche, vous vivrez ici.

—Comme vous voudrez, mon père," dit Pierre tristement.

C'était pour lui, je le savais bien, un dur sacrifice, il n'eût point hésité à l'accomplir ; mais une occasion unique se présentait pour moi de payer ma dette de reconnaissance : j'allai trouver le comte, je le suppliai de me garder seul avec lui.

Qu'importait ma carrière, à moi !

M. de Varsange accepta sans hésitation.

"Merci, mon enfant ; oui, ta présence suffira pour me faire accepter mon isolement. Il me coûtait en effet d'enlever Pierre à des études qu'il eût regrettées ; mais il me serait impossible de vivre seul ; reste donc, je te revaudrai cela."

La résistance de Pierre au contraire fut opiniâtre et longue.

"Je refuse absolument, Onésime, le sacrifice de ton avenir ; quelque lourd que soit mon fardeau, il serait lâche de le faire porter par mon meilleur ami."

Afin de triompher de ses scrupules, j'affirmai que je n'avais pas le moindre goût pour l'état militaire, pour cet éternel vagabondage à travers le monde, moi qui, en vrai fils de paysan, n'aimais point à perdre de vue la flèche de mon clocher ; je lui fis remarquer que j'avais de très faibles dispositions pour les mathématiques, que j'échouerais sans doute dans les difficiles examens de l'école, qu'enfin la réalisation du plus ambitieux de mes rêves serait de succéder à M. Doucin, notaire à Varsange.

"Tu me prêteras l'argent nécessaire à l'acqui-

tion de cette étude, je gèrerai tes propriètés, je m'occuperai de tes affaires, je resterai auprès de ton père toujours.

—Vraiment, me répondit-il un peu ébranlé, tu te contentes de si petite ambition ? ”

Je me mis à rire :

“Tu oublies, Pierre, que je n'ai pas comme toi du sang bleu dans les veines; tu rêves de gloire, et moi de gagner de l'argent.”

Pour donner plus de vraisemblance à mon dire, j'allai trouver Me Doucin, qui consentit à m'employer quelques heures par jour comme troisième clerc.

Mais l'amitié clairvoyante de mon ami ne se laissait pas aisément convaincre :

“Non, non, disait-il, je ne veux pas.”

Je dus faire intervenir le comte. Il imposa à son fils sa volonté, Pierre c da forcé de se soumettre, mais avant de partir il me serra dans ses bras.

“Ne crois pas, dit-il, que je sois dupe, tu te sacrifies pour moi, j'accepte, mais c'est entre nous   la vie à la mort. Quelle que soit ma fortune à venir, tu la partageras avec moi.”

C'est ainsi qu'au lieu d'être officier d'artillerie je suis devenu un modeste notaire.

Je devrais ne pas le regretter : le succès a dépassé mon espérance, mon étude est presque intégralement payée, je marche vers une honnête et solide fortune.

Mais l'absence de Pierre me fait souffrir ; mais le regret de l'intimité perdue augmente chaque jour en moi ; mais il n'est plus personne qui parle le langage que j'aimais tant à entendre.

J'assiste en spectateur consterné mais impuis-

sant à l'âpre lutte des intérêts, des convoitises : frères cherchant à fruster leurs frères ; enfants dépouillant leurs parents vieilliss, partout l'avidité, l'avarice, souvent la mauvaise foi.

Une lassitude s'empare de moi devant l'inutilité de mes efforts, et le regret de ce qui était noble, beau et bien.

28 décembre.

Je restai auprès du comte : ma tâche fut plus difficile que je ne l'avais présumé, et parfois je me sentais tenté d'appeler Pierre à mon aide.

Le comte devenait de jour en jour plus irritable, son âme faible ne pouvait supporter la douleur avec courage.

C'étaient tantôt des plaintes révoltées, tantôt des jérémiades sur les sujets les plus puérils : Josette avait brûlé une sauce, les chiens de la meute étaient malades, et puis il pleuvait trop, ou bien la sécheresse se trouvait persistante ; il geignait, se lamentait.

Les vacances ramenèrent Pierre à la maison, mais la présence de son fils n'adoucit point la triste humeur du comte. Il était de ceux qui, pour être bons, ne peuvent se passer de bonheur, l'épreuve l'irritait et l'aigrissait. Nous avons peine à reconnaître dans cet homme fantasque, morose, prompt à la colère, le joyeux, l'insouciant, le tendre père d'autrefois.

Le temps des vacances fut triste cette année-là ; Pierre repartit pour le collège, où il devait préparer les examens de l'École polytechnique.

“Je ne veux pas aller à Paris, Onésime, je veux ne pas m'éloigner de mon père et de toi, mon pauvre ami.”

Un matin de décembre, comme je rentrais de l'étude, le comte me fit appeler dans son cabinet ; je m'attendais aux récriminations ordinaires, il me parut, tout au contraire, presque joyeux :

“Tiens, petiot, dit-il en me tendant une lettre décachetée, lis cela et donne-moi ton avis. Gentilles, tout à fait gentilles, les cousines d'avoir songé à leur pauvre vieux cousin.”

La lettre était à peu près conçue en ces termes :

“Mon cher cousin,

“Bien que des dissentiments de famille, que pour notre part nous avons toujours regrettés, vous aient éloigné pendant un long espace de temps de vos plus proches parentes, nous n'avons jamais cessé de faire des vœux pour votre bonheur.

“C'est ce sentiment qui dicte aujourd'hui notre conduite, n'y voyez donc qu'une preuve de notre affection.

“Nous vous le dirons avec franchise, la lettre par laquelle vous avez répondu à l'expression de notre condoléance, nous a surprises et peinées.

“Que votre douleur soit immense, nous y compatissons ; mais le désespoir est-il digne d'un homme de cœur, digne d'un chrétien ?

“Ne savez-vous pas que tous, nous avons dans la vie nos épreuves et nos afflictions ? Pourquoi seriez-vous épargné, pourquoi vous révolteriez-vous, quand les autres se résignent ?

“Nous avons toutes deux la volonté de faire du bien à votre âme ; mais pour cela il faut que nous reprenions ensemble la bonne intimité de notre enfance.

“Venez donc passer quelques mois dans cette ville de Nice où nous séjournons durant les hivers.

“Nous vous offrons notre maison, soit qu’il vous plaise d’y résider, soit que, préférant garder toute liberté, vous vous borniez à nous faire de longues et fréquentes visites.

“Les distractions ne vous manqueront pas, mais nous les choisirons de telle sorte qu’elles ne heurtent pas votre légitime douleur et vous soient salutaires : dans la journée de belles promenades, de magnifiques sermons, le soir une partie de whist avec des gens aimables, mais d’humeur sérieuse.

“Voilà ce que vous offrent de tout leur cœur vos deux cousines et sincères amies. Acceptez, n’hésitez pas.

“Valérie et Ophélie de Varsange.

“Nice, 5 décembre, Villa des Magnolias.”

Le comte me laissa achever.

“Eh bien ! petiot, j’ai bien envie d’accepter. Vois-tu, je suis comme une bête blessée qui cherche à fuir. Par exemple, les cousines me semblent devenues terriblement prêcheuses. Bah ! je ne peux pas m’ennuyer plus qu’ici. Toi, tu vas retourner au collège, y piocher ton baccalauréat ; Pierre me blâmait d’avoir accepté ton sacrifice, il sera content. Profite de ces mois d’hiver, car je prétends à mon retour te retrouver bachelier.”

Pendant le déjeuner il s’occupa des préparatifs de son départ avec une hâte un peu infantine. Il eût voulu se mettre en route dès le lendemain. Ce fut le plus sûr indice de l’ennui qui le rongait.

Il me parla très longuement de ses cousines.

“Il y a trente ans que je ne les ai vues ; elles n'étaient point belles alors : l'aînée, Valérie, plus âgée que moi de dix ans, laide, chétive, bonne fille, très bonne fille même, si elle n'eût subi l'ascendant de cette maligne peste d'Ophélie.

“Ophélie conduisait tout dans la maison : père, mère et sœur ; elle se mit dans la tête de m'épouser. Sais-tu pourquoi ?... Pour ne pas changer de nom, pour que ses enfants fussent des Varsanges. Ah ! elle est fière de notre noblesse, je t'en réponds. Très riche, beaucoup plus riche que moi, elle ne me plaisait pas, puis j'aimais Edith, ma chère, ma douce Edith. L'irascible Ophélie ne voulut point me pardonner ; elle ne s'est pas mariée, je ne sais trop pourquoi. Un héritage a achevé de nous brouiller. C'est égal, c'est gentil à elles, maintenant que je suis veuf et triste, de s'être souvenues de moi : j'aurai plaisir à les revoir.”

Il partit dès que cela lui fut possible ; je retournerai au collège, où je retrouvai Pierre tout heureux de la détermination de son père.

Ah ! si nous avions su !

Ici une crainte me saisit et m'arrête. Je redoute de me montrer trop sévère pour l'homme faible, et bon qui a été mon bienfaiteur. Je redoute qu'un mot de blâme ne vienne malgré moi à jaillir de ma plume, et pourtant, sans ce voyage, le château de Varsange ne serait pas en vente aujourd'hui.

5 janvier.

La première lettre que nous reçûmes de lui, datée de Nice, accrut encore notre satisfaction. Ses

cousines lui avaient fait un accueil affectueux, presque chaleureux. Malgré leurs instances, il avait tenu, par discrétion, à descendre dans un hôtel ; mais les journées se passaient en commun. C'était la réalisation du programme qu'elles avaient tracé ; des promenades en voiture dans cette contrée merveilleuse, tout ensoleillée, toute fleurie, toute parfumée ; puis de douces stations aux églises, aux petites chapelles de couvent, dans une atmosphère de tendre dévotion qui donnait l'espérance de retrouver au ciel les êtres aimés. Tout cela berçait sa douleur, l'endormait en une douceur indécise, qui peu à peu allait s'accroissant.

“Elles sont très bonnes vraiment, écrivait-il à Pierre. Je regrette de les avoir si longtemps négligées ; j'avais, ainsi qu'elles me l'ont amicalement reproché, l'égoïsme du bonheur. La pauvre Valérie supporte, avec une résignation que seule la religion peut donner, de cruelles infirmités ; dans ces derniers temps même sa vue s'est tellement affaiblie qu'un secours étranger lui est devenu indispensable ; quant à Ophélie, elle déploie dans la tenue de sa maison des qualités que j'admire. Tout est sur un grand pied, un luxe, une élégance et en même temps une économie dont je ne puis vous donner qu'une seule idée : elles ne dépensent pas plus que nous à Varsange, et je voudrais que vous vissiez la différence ; ah ! ce n'est ni Josette, ni Baptiste qui savent servir ainsi.

“C'est vraiment une femme très supérieure, mais pour l'orgueil toujours la même, et toujours autoritaire, volontaire, n'aimant pas qu'on lui résiste : nul du reste n'oserait, je crois, s'y aventurer.

“Je vous assure que lorsqu'elle me dit : Mon

“cousin, vous nous accompagnerez demain à la “retraite prêchée par le révérend père X ou Z, ” il ne me vient pas à l’esprit de le lui refuser. Elle a une force de volonté, une fermeté de caractère que je ne puis trop admirer.”

Ce qu’il ne disait pas, peut-être parce que la chose était encore pour lui sans conséquence, peut-être au contraire par suite d’un trouble secret, c’est qu’auprès de Valérie se trouvait en qualité de lectrice une fille de trente ans, fort belle.

Nous travaillâmes durement cet hiver-là. Je tenais à réparer le temps perdu : mes efforts furent couronnés d’un plein succès, je passai avec honneur mes examens de bachelier.

Je télégraphiai cette bonne nouvelle au comte et j’attendis ses paternelles félicitations. Jamais elles ne m’ont été envoyées, il avait alors un bien autre souci.

Un jour, à l’heure de la récréation, Pierre vint à moi le visage contracté. Je le connaissais bien, son cher visage, je vis aussitôt qu’une violente émotion l’agitait. Un long pli partageait son front, et donnait à sa physionomie une grande dureté.

“Dieu ! m’écriai-je, qu’y a-t-il ? Tu as tes yeux des jours d’orage.

—Il y a, dit-il d’une voix brève, que mon père est la victime d’une infâme calomnie, une calomnie que l’on m’adresse à moi, son fils ; c’est odieux !

—Qui donc, demandai-je, ose se permettre ?...

—Je n’en sais rien, la lettre est signée Ophélie de Varsange, mais je ne puis croire qu’une de mes cousines...

—Je connais son écriture, dis-je, donne-moi la lettre.”



Il me tendit avec un geste de répugnance un papier froissé et déchiré, mais je ne pouvais m'y méprendre : c'était bien l'écriture raide, haute, ferme, anguleuse que j'avais vue déjà.

“C'est bien de ta cousine, affirmai-je.

—Ah, dit-il, lis alors.”

Je lus. Il y en avait quatre pages, mais combien différentes des exhortations tout imprégnées de charité chrétienne que le comte m'avait montrées un matin dans son cabinet. Ici, dès les premières lignes, on sentait déborder la colère, une colère violente de femme déçue dans une espérance, qui se voit bravée et se croit bafouée.

“Une intrigante, une vile créature que ma sœur avait recueillie par charité, une mendicante qui mangeait notre pain, a élevé contre ses bienfaitrices sa tête de vipère. Nous l'avons chassée; mais trop tard, le mal était fait. Profitant de notre aveuglement et de la faiblesse d'esprit de votre père, elle l'a ensorcelé; aujourd'hui il prend contre nous la défense de cette éhontée et menace de l'épouser.

“Tout s'est brisé contre son obstination stupide qu'il appelle un point d'honneur : tout, les sentiments de religion et de famille; un seul espoir nous reste, fondé sur le grand amour qu'il a pour vous. Usez de votre influence, mon jeune cousin, arrachez votre père à la créature qui lui apportera le déshonneur en cette vie et la damnation dans l'autre. Pour son bonheur, pour son salut, n'hésitez point à lutter, sauvez-le de son coupable égarement.”

Tandis que je lisais, Pierre arpentait fiévreusement le coin du préau où nous étions retirés, il murmurait en phrases hachées :

“Oh ! les infâmes, les odieuses calomniatrices... mon père... Elles ont supposé que je croirais à leurs mensonges... que je lui ferais l'injure de douter de lui. Je veux leur écrire, je veux leur répondre...”

Il s'arrêta devant moi. Lut-il dans mes yeux un peu de doute, que ma confiance n'égalait point la sienne, ou bien sentait-il le besoin d'être rassuré ? Il m'interpella violemment :

“Tu ne les crois pas, Onésime, tu ne crois pas que mon père ait fait cela ; il n'y a pas un an que la mère est morte.”

Sa voix se brisa dans une angoisse où s'effondrait sa colère et qui me fit pitié.

“Pas plus que toi, lui dis-je, je ne doute de ton père ; il m'a confié qu'autrefois un projet de mariage avait existé entre Ophélie et lui ; peut-être aimait-elle alors, peut-être cet amour s'est-il refroidi, la rendant soupçonneuse, jalouse, sans autre motif que la grande bonté de ton père qui le porte à s'occuper des malheureux, des déshérités. Cette intrigante, cette vipère, n'est sans doute qu'une pauvre fille à laquelle il aura adressé quelques paroles bienveillantes ; laisse-le faire, il nous expliquera cela.”

La cloche de la rentrée en classe nous sépara, il ne quitta plus tranquille ; mais ce calme ne fut pas de longue durée.

Le lendemain je ne le vis pas venir à moi, je le cherchai et le trouvai seul, abattu, triste.

“Grand Dieu ! qu'as-tu ? ” demandai-je.

Il me répondit d'une voix hésitante :

“J'ai reçu ce matin une lettre de mon père, et... je n'ai pas encore osé l'ouvrir, Onésime, je t'attendais.”

—Eh bien, lisons-la.”

Il me la tendit, le cachet n'en était pas brisé.

“Que veux-tu ! murmura-t-il de la voix d'un enfant qui s'accuse, je ne doute pas de lui, mais l'aime tant, je le vénère tant ! Oh ! c'est le bonheur ou le malheur de ma vie que renferme cette enveloppe, et j'ai eu peur, j'ai tremblé.

—Tu verras, dis-je, nous allons nous moquer de cette tigresse d'Ophélie.”

Mais, dès le premier mot, nous comprîmes tous deux qu'Ophélie n'avait pas menti.

“Mon fils,

“Un ange consolateur s'est trouvé sur le chemin que je parcourais, elle a eu pitié de moi, elle est digne de ton respect, Pierre, digne de porter le nom que ta sainte mère a porté.”

Mais après ce début un peu solennel, le comte loin d'imposer la femme de son choix et d'affirmer sa volonté, suppliait... et c'était navrant, cette lettre d'un père implorant l'indulgence de son fils navrant, cette autorité paternelle qui s'agenouillait, si navrant que je m'arrêtai ; mais Pierre reprit la lettre et continua :

“Pardonne-moi, mon enfant, tâche de ne pas m'en vouloir. Si tu savais combien je souffre de la pensée du chagrin que je vais te causer.

“Ne me juge pas sévèrement, tout ceci est prévu, je te jure que je n'y songeais pas ; cela s'est fait, non contre mon gré sans doute, mais en dehors de ma volonté. Je n'avais point l'intention d'épouser cette jeune fille, j'y suis for

«cé, Pierre ; c'est à mes yeux une question d'honneur. Ecris-moi, mon enfant, envoie-moi l'assurance que tu ne me retires pas ta tendresse, que tu consentirais à être, pour la pauvre fille que j'épouse, un fils respectueux ; rassure-moi afin que les quelques instants de bonheur que je puis encore rencontrer ici-bas ne soient point empoisonnés.»

Pierre lui répondit :

«On me l'avait dit, mon père, mais je ne voulais pas y croire ; on m'a demandé de faire appel à votre amour pour moi, je m'y refuse.

«Quels que soient les motifs qui vous font agir, votre fils n'a pas le droit de vous juger ; mais j'implore la permission de ne point rentrer sous le toit où une autre femme va prendre la place de ma mère.

«Votre fils respectueux,

«Pierre de Varsange.»

Ce furent les seules lettres qu'ils échangèrent.

Pierre partit pour la rue des Postes ; il trouvait Besançon trop près de Varsange, je ne le suivit pas. Une répugnance m'était venue d'accepter désormais les bienfaits du comte ; il m'eût semblé désertier la cause de mon ami et manquer au respect que je gardais à la mémoire de la comtesse Edith. Je le dis à Pierre ; il approuva sans scrupules.

«Mais comment feras-tu pour vivre, Onésime ? Tu n'as pas d'argent, moi non plus.

—J'ai dix-sept ans, répondis-je, je suis bachelier, je dois pouvoir gagner mon pain, je vais me mettre en quête."

Peu de jours après, je lui annonçai que j'entrais comme quatrième clerc dans l'étude de Me Colard, le premier notaire de Besançon. Les appointements n'étaient point considérables, mais j'avais la sobriété du paysan.

Il accueillit cette nouvelle avec le dédain des gens d'épée pour les métiers sédentaires.

"Pourquoi ne t'engages-tu pas ? mieux vaudrait être soldat, et devenir officier."

Mais ma vocation militaire avait disparu.

"Non, dis-je, résistant pour la première fois au désir de mon ami ; je serai un jour notaire à Var-sange, tu me chargeras de gérer tes propriétés, de défendre tes intérêts ; puis il y a là une tombe qui serait bien abandonnée si aucun de nous ne restait au pays."

Il m'embrassa :

"Fais comme tu l'as résolu, Onésime : tu es le meilleur de nous deux."

Il partit pour Paris et j'entrai chez Me Colard.

5 février.

Ce matin, en déjeunant, Josette m'a appris le mariage de Reine Viraux ; elle épouse un huissier de Besançon.

"C'est pas pour dire, monsieur Onésime, mais ils avaient songé à vous. Le gros Viraux est riche, il a acheté presque toutes les terres de M. le Comte... Dès que la Reine me rencontrait, c'étaient des questions : "Qu'est-ce qu'il fait donc votre notaire ? Est-ce qu'il ne serait pas mieux d'être ma-

rié ? ” Et ceci et cela : je voyais bien de quoi il retournait.

“Peut-être que j’ai mal fait de ne pas vous en parler, mais la Reine ne vous convenait pas. L’argent ce n’est pas tout, elle n’est pas de votre monde.”

A cette conclusion inattendue je me mis à rire : pas de mon monde, à moi, fils de paysan !

Et voilà que cet aristocrate de Baptiste a pris la parole :

“Elle a raison, monsieur Onésime, il ne faut pas rire de ce qu’elle dit. Je sais bien que vous êtes le fils au père Dupuis, qui pour l’intérêt eût rendu des points au gros Viraux, mais M. le comte et Mme la comtesse vous ont pour ainsi dire pétri à leur image, et vous êtes devenu comme eux, bon au pauvre et le cœur sur la main. Est-ce que je ne sais pas comment cela se passe dans votre étude ? Vous laissez tranquilles ceux qui ne peuvent pas vous payer, et vous faites sans rien dire des avances aux débiteurs qu’on va saisir. Est-ce que je ne les vois pas s’en aller en s’essuyant les yeux, tout durs qu’ils soient à la peine ? Est-ce que le père Basset ne m’a pas dit l’autre jour ; “En voilà un notaire du bon Dieu.” Non, la Reine Viraux ne vous convenait pas : une travailleuse, pour sûr ; mais intéressée comme son père, qui tondrait un œuf pour en vendre le poil.

“La parenté, ce n’est pas tout. Vous ne rougissez pas de votre naissance, vous avez raison ; seulement il y a les idées qu’on vous a mises dans la tête quand vous étiez tout petit : ces idées-là ont grandi avec vous, vous ne pourriez plus vous en débarrasser.

“Les Viraux, c’est honnête et brave, mais ce n’est pas du monde comme vous.

—Alors, mon pauvre Baptiste, me voilà condamné au célibat, car je ne pense pas que la marquise d'Aiglemont me propose d'épouser une de ses filles.

—Moi non plus, je ne le crois pas, monsieur Onésime ; ce ne serait peut-être pas meilleur pour vous, mais laissez donc faire Mme la comtesse qui est auprès du bon Dieu, elle sait mieux que nous ce qui vous convient.”

J'ai tendu la main au vieil homme :

“Vous avez raison, Baptiste.”

15 février.

Après son mariage, le comte voyagea plus de deux ans.

Ils visitèrent la Suisse, la Hollande, l'Autriche, passèrent un hiver à Rome, un autre à Alger. Ces retards furent une chose habile, on oublia la hâte trop grande de ce mariage, la naissance obscure de la nouvelle comtesse, on oublia comme le monde oublie quand son intérêt l'y porte.

Quand elle arriva, tous lui firent un accueil empressé. Bientôt dans le château, bals, fêtes, réceptions de toutes sortes se succédèrent ; dans le parc, des garden-parties ; des rally-papers dans la forêt ; les récits en parvenaient jusqu'à mon oreille dans l'étude paisible de Me Colard.

Depuis trois ans j'étais monté en grade, travaillant jour et nuit, je venais d'être reçu licencié en droit, quand un bonheur personnel m'arriva.

Le notaire de Varsange, Me César Doucin, me fit proposer d'entrer chez lui en qualité de maître clerc, s'engageant à me remettre son étude dès que j'aurais atteint l'âge légal.

Le jeune soldat qui verrait tomber dans sa gibberne les épaulettes de général n'éprouverait ni plus de surprise, ni plus de satisfaction.

Retourner à Varsange, être le propriétaire d'une étude, deux rêves dont je n'eusse osé envisager la réalisation que dans un avenir lointain.

Je signai mon engagement avec une allégresse qui me faisait rire, chanter, délirer.

Me Doucin, un excellent homme, vieux et las, me reçut comme un libérateur ; les conditions qu'il me fit étaient avantageuses, mais il exigeait tant de travail que le temps des loisirs était bien définitivement passé pour moi.

Je ne fis donc qu'une seule visite : le comte avait été mon bienfaiteur, je ne devais pas l'oublier.

Il fut ému en me voyant, me prit les mains, m'attira dans ses bras, mais il y avait dans l'effusion de son accueil plus de tristesse encore que d'affection. Ce qu'il retrouvait en moi, c'était une épave du passé, et sans qu'il eût proféré aucune plainte, je sentis qu'il n'était pas heureux. Il parla longuement de mes propres affaires, évitant de prononcer le nom de son fils ; j'imitai sa réserve, troublé, intimidé, le cœur mal à l'aise. Quand ma visite me parut avoir duré un temps convenable, je me levai pour prendre congé de lui, alors il n'y tint plus.

Je vis trembler ses moustaches grises tandis qu'il murmurait d'une voix presque basse :

“Penses-tu qu'il refuse toujours de revenir ?”

Je fis un geste équivoque ; alors il ajouta :

“Je t'en supplie, mon enfant, plaide ma cause ; dis-lui que je suis bien vieux, que je souffre de son abandon. Je sais que je l'ai cruellement blessé dans sa plus chère tendresse, que les apparences



sont contre moi, que ce mariage a été trop prompt, mais il m'a condamné sans m'entendre ; puis, il y a bien des choses difficiles à expliquer à un enfant de dix-sept ans. Vous êtes des hommes aujourd'hui, je te raconterai un jour comment cela s'est fait. Ah ! je ne songeais guère à me remarier : l'honneur m'en a fait une loi. Laurence a pour moi une grande affection, mais elle est jeune et je suis vieux ; elle aime le monde, le monde me fatigue et m'ennuie ; je veux te présenter à elle."

Il sonna et dès que le domestique fut reparti :

"Je pourrais te conduire au salon, mais il y a du monde, beaucoup de monde toujours ; ah, si tu aimes le monde, Onésime, tu seras bien servi chez nous."

Tandis qu'il parlait, j'entendais dans le corridor un bruissement d'étoffe et une voix de femme qui disait :

"Je reviens, attendez-moi, ne décidez rien en mon absence."

Puis la porte s'ouvrit et j'eus un éblouissement. Riant encore de toutes ses dents blanches, de ses yeux noirs, très animée, très gaie, vêtue d'une élégante robe d'intérieur en soie mauve garnie de dentelles blanches, dont la longue traîne se déroulait derrière elle, la comtesse Laurence me parut une reine de beauté ; elle se jeta dans un fauteuil, riant toujours :

"Oh, mon ami, quelle affaire ! Cette petite sotte de Bernard refuse de se travestir, et M. Lupin ne veut pas couper ses moustaches. Un chérubin avec des moustaches noires longues comme cela..."

Elle étendit les bras dans un geste de détresse et m'aperçut ; alors me regardant, elle poussa un cri joyeux :

“Mais le voilà ! le voilà ! pas de moustaches, ou du moins si peu et si blondes, puis l'air très doux, sentimental. Oh ! ne me refusez pas, monsieur Onésime Dupuis. Vous le voyez, la présentation est inutile, je vous ai remarqué, vous ne pouviez passer inaperçu. Vous avez la voix juste, n'est-ce pas ? ”

Elle m'avait pris la main et m'entraînait vers le salon, où je trouvais nombreuse compagnie : — je dus chanter la célèbre romance, il paraît que j'ai une jolie voix, Mme de Varsange battait des mains.

Bon gré, mal gré, il me fallut accepter le rôle ; je me demandais avec inquiétude ce qu'en dirait Pierre s'il le savait, mais le pauvre vieux comte paraissait si heureux de ma complaisance !

“Toi du moins, mon fils Onésime, tu me resteras.”

22 février.

Il s'est écoulé près d'un mois depuis que j'ai écrit ces dernières lignes ; mon temps a été absorbé par de tristes et inutiles démarches ; maintenant l'affiche rouge qui trouait les murs du château a été remplacée par une autre affiche plus grande et plus lugubre, une affiche annonçant l'adjudication aux enchères, je n'ai pu obtenir de nouveaux délais. Les créanciers ont été pris de crainte devant la diminution de valeur des grandes propriétés. Pierre ne pouvait refuser de satisfaire à leurs exigences après son imprudente et chevaleresque acceptation des dettes paternelles.

La lettre qu'il m'écrivait est résignée, si résignée que sans le post-scriptum j'aurais pu croire à son indifférence.

“Parmi les acquéreurs qui se présenteront, Onésime, choisis, si tu le peux, des gens honnêtes, mets notre château aux mains de ceux qui sauront le respecter, écarte ceux qui voudraient le mutiler. La bande noire, me dit-on, s’abat sur nos vieilles demeures, et cette pensée me fait souffrir comme la condamnation à mort d’un être aimé.

“Ce sera pour moi un bonheur si tu peux m’écrire : “Le château n’est pas vendu cher, mais il sera bien habité.”

Oh ! comme il l’aime toujours.

J’ai offert ma caution, elle a été trouvée insuffisante : mon étude est prospère pourtant, mais je n’ai pu encore me libérer intégralement de la dette contractée envers Me Doucin. De mes gains je fais trois parts : l’une pour lui, l’autre pour les dépenses de ma maison, la troisième est envoyée à Pierre pour l’aider à porter le fardeau si lourd dont il a assumé la charge.

Ah oui ! Laurence Bertin, comtesse de Varsange, a été notre mauvais génie ; c’est elle, elle seule, qui a causé notre irrémédiable ruine, et pourtant, moi non plus, je ne puis la maudire.

Je la revois toujours comme la première fois où elle m’apparut si séduisante et si folle, et je me prends à l’excuser : puis il me semble entendre encore la confession du vieux comte, ce soir d’hiver où il vint me trouver dans mon cabinet.

“Ecoute-moi, mon enfant ; je veux que tu saches la vérité sur mon mariage, tu la diras à mon fils, et peut-être qu’alors il pardonnera.”

Je résume sa confiance :

Laurence Bertin était une de ces pauvres filles que la mort de leur père jette brusquement, d’une

existence de plaisirs et de fêtes, aux luttes ardues de la nécessité. L'orpheline vit se fermer devant elle le monde où elle vivait.

Sans aucune fortune, trop peu instruite pour devenir institutrice, elle se rejeta sur les situations pénibles et difficiles de dame de compagnie.

Mlles de Varsange cherchaient une lectrice, mais on les dépeignait sous des couleurs si sombres que toutes se laissaient effrayer ; ces deux vieilles filles étaient, disait-on, hautaines, exigeantes, quinquantes et avares ; c'était vrai. Laurence sourit, se présenta et fut agréée.

Cette fonction de lectrice lui donnait peu d'occupation, sa belle voix aux notes graves ne s'en trouvait pas altérée ; c'était, à vrai dire, un titre honorifique cachant de plus modestes attributions. Elle exécutait de petits travaux de tapisserie que Mlles de Varsange offraient aux églises, entre temps elle confectionnait leurs coiffures, leurs chapeaux, et divers objets de leur ajustement : occupations de femme de chambre ; mais elle s'asseyait à la table de ses maîtresses, et le soir dans le salon offrait le thé aux quelques invités.

Ces invités, dont le plus jeune dépassait la soixantaine, la traitaient avec la galanterie des hommes âgés envers les jeunes femmes ; ils lui débitaient des madrigaux vieillots, les plus généreux lui apportaient des bonbons : tous étaient heureux de la voir. Quand elle entra dans ce froid salon de vieilles femmes, avec ses yeux noirs, la grâce souple de ses moindres gestes, un rayon de flamme leur réchauffait le cœur. Une charmeuse, du reste, si charmeuse qu'elle avait trouvé grâce devant Ophélie de Varsange, dont l'humeur revê-

che s'adoucissait, en même temps que l'avarice de Valérie capitulait.

Pour la dépendre il n'y avait qu'un mot : elle était vivante. L'ardeur de vie qui émanait de sa personne formait un si grand contraste avec ce milieu compassé et froidement correct, que tous en ressentaient l'influence. Comment le comte y eût-il résisté ?

Un jour qu'il parlait en termes fort émus de son inguérissable tristesse, il rencontra les yeux de la lectrice fixés sur les siens. Elle les avait fort beaux et dans ce moment une expression de compassion et de tendresse en adoucissait l'éclat.

Depuis, quand il avait parlé, il cherchait son regard.

Ce fut, dans sa très réelle douleur, une consolation que la sympathie de cette jeune fille ; il ne songeait guère à se l'imputer à crime ; il n'échangeait avec elle aucune parole, à peine un mot de banale politesse quand elle lui offrait le thé. Parfois, si les autres invités faisaient défaut, elle s'assayait en face de lui à la table de whist : c'étaient pour elle les soirs de fête. Tandis que Mlles de Varsanges se lamentaient sur la désertion de leurs fidèles, Laurence avait peine à contenir son allégresse, qui se trahissait par une jolie fusée de rires quand la chance la favorisait.

Elle s'attirait de vertes réprimandes : "Laurence, chère, vous vous conduisez comme une petite fille mal élevée." Mais le comte, qui n'aimait ni les rechignées, ni les maussades, eût triché de bon cœur pour la voir rire ainsi.

L'hiver s'écoulait ; il parlait toujours de sa tristesse et eût été fort surpris d'apprendre que cette tristesse diminuait.

Un jour qu'il devait accompagner ses cousines au sermon d'un célèbre prédicateur, il n'arriva point à l'heure convenue. Elles ne l'attendirent pas, inquiètes de ne plus trouver de places, et donnèrent à Laurence les indications à lui fournir afin qu'il pût les retrouver.

Elles lui garderaient une chaise dans la grande nef devant le quatrième pilier.

Laurence se trouvait donc seule au salon quand il entra ; elle relisait une lettre, et leva sur lui des yeux où il crut voir briller des larmes ; la tristesse de cette courageuse l'étonna et l'émut, tandis que d'une voix brève elle s'acquittait de sa mission, il l'observait attentivement.

“Que vous a-t-on fait, mademoiselle Laurence ? demanda-t-il, qu'avez-vous ?”

—Je vais partir, dit-elle, et je pleure une maison où tout le monde est bon pour moi.

—Partir, répéta-t-il, saisi d'une terreur soudaine, partir, et pourquoi ?

Elle lui tendit la lettre.

“Il m'a semblé parfois, monsieur le comte, que vous portiez un peu d'intérêt à une pauvre fille abandonnée ; lisez et conseillez-moi.”

La conseiller, lui conseiller d'accepter la place lucrative et avantageuse qui lui était offerte chez un prince russe, non, non, cela il ne le pouvait pas. Il cherchait, au contraire, des raisons, de mauvaises raisons piteuses pour l'engager à rester.

“Pourquoi quitter Mmes de Varsange qui l'aimaient autant qu'elles pouvaient aimer ? pourquoi abandonner cette maison dont elle était la vie et la joie ?”

Elle répondit doucement :

“Vous ne comprenez donc pas ; je suis pauvre,

très pauvre et obligée de gagner ma vie : les appointements qui me sont offerts sont le triple de ceux que je reçois ici.”

Alors il se lamenta sur lui-même. Après le grand chagrin qui avait brisé sa vie, il s'était laissé reprendre, il le sentait bien, à la douceur d'une délicieuse intimité, et il fallait la perdre.

Elle dit : “Oh ! moi, je suis si peu de choses.”  
Mlles de Varsange vous resteront.”

Il eut un mouvement des épaules et répéta :

“Partir, partir ; vous voulez nous quitter, qu'en deviendrons-nous sans vous ? ”

Puis, pour ébranler sa résolution, il reprit un moment tous ses arguments.

Le temps marchait ; mais ni l'un ni l'autre n'y prenaient garde, ni l'un ni l'autre ne songeaient au sermon du grand prédicateur et aux deux vieilles dames qui gardaient à grand peine une chaise dans la grande nef devant le quatrième pilier.

“Ne partez pas, répétait-il, je vous en supplie, ne partez pas.”

Et voilà que dans la baie de la porte, Mlles de Varsange apparurent, elles s'arrêtèrent surprises immobiles, silencieuses : ils ne les virent même pas, lui, trop absorbé par sa requête, elle trop émue en l'écoutant.

Un appel qui sonna sèchement : “Laurence, les fit tressaillir, les mit debout tous les deux comme s'ils eussent été surpris en de graves fautes ; le comte s'excusa : un empêchement survenu au dernier moment était la cause de son retard. Il arrivait à l'instant... Mlle Laurence lui donna les renseignements devant lui permettre de rejoindre ses cousines ; mais le regard mécontent de deux femmes l'embarrassait ; il entassait comme

Un coupable les unes sur les autres de misérables excuses, elles ne le retinrent pas à dîner, et le soir n'osa revenir.

Il eut une nuit d'insomnie. Qu'allait-il advenir? Sans doute Laurence, surprise les larmes aux yeux et trop vertement réprimandée, se déterminait pour le départ. Il se disait : "Que m'importe !" Mais il ne pouvait dormir.

Le lendemain il attendit avec anxiété le message matinal par lequel Mlles de Varsange réglèrent l'emploi de la journée : ce message ne vint pas.

Il se rendit chez elles, il aimait mieux affronter leurs reproches, une scène peut-être, car leur silence de la veille ne présageait rien de bon.

Elles le reçurent avec une réserve froide contrastant avec l'ordinaire aménité de leur accueil ; mais Laurence était là, travaillant comme d'habitude à la grande tapisserie dressée sur le métier ; cette vue le rasséra, il attendit avec impatience l'heure du thé, seul instant où il pût échanger quelques mots avec elle.

Quand elle s'approcha, une tasse à la main, il demanda rapidement à voix basse :

"Qu'avez-vous résolu ?"

Elle lui jeta un regard où il crut lire plus de tendresse encore que de compassion.

"Je resterai," répondit-elle.

Il se sentit pénétré de reconnaissance et murmura :

"Que vous êtes bonne ! que vous êtes bonne ! merci !"

De l'extrémité du salon, Ophélie les observait.

Il rentra chez lui l'âme joyeuse ; il l'avait bien compris, c'était pour lui seul, parce qu'il l'en avait suppliée, que Laurence refusait le poste



avantageux qui lui était offert ; cependant un remords se mêlait à sa joie : il se rappelait les paroles de la jeune fille : “Je suis pauvre, très pauvre.” Son sacrifice le touchait, mais le rendait perplexe, un peu honteux ; comment l’en dédommager ? Obtenir que Mlles de Varsange augmentassent ses appointements, il n’y fallait pas songer ; lui offrir de l’argent, il ne l’eût osé ; il essaya de dire : “Bah ! c’est une chose de peu d’importance,” mais la générosité de sa nature protestait.

Bien qu’il ne retrouvât plus chez ses cousines la même affectueuse bienvenue, il y revenait tous les soirs. Entre Laurence et lui, l’intimité allait croissant : une intimité gênée, contrariée par l’incessante surveillance des deux vieilles dames, mais que cette contrainte rendait plus étroite, lui donnant l’attrait du fruit défendu. Puis elle lui faisait pitié, cette pauvre fille, quand la voix sèche d’Ophélie commandait ; elle ne pouvait même plus offrir à Philippe une tasse de thé sans que l’on entendit retentir le terrible : “Laurence, venez ici, je vous prie.”

Cela dura quinze jours, quinze jours sans qu’il pût causer avec elle ; le désir qu’il en avait grandissait, s’exaspérant des obstacles.

Un soir, n’y tenant plus, il commit une imprudence. Il refusa, sous prétexte de mal de tête, de prendre part au whist, puis résolument vint s’asseoir auprès de Laurence et, malgré les regards courroucés d’Ophélie, se mit à l’entretenir à voix basse :

“Que se passe-t-il donc ici ? ” demanda-t-il.

Elle répondit du même ton :

“La vie qu’on me fait subir est insupportable.

Sans la promesse que je vous ai faite, je partiraiss.”

Il ressentit le même effroi de la perdre et implora :

“Je vous en conjure, prenez patience : elles se laisseront désarmer, et je vous suis si reconnaissant ! ”

La voix d'Ophélie interrompit leur entretien :

“Laurence, veuillez prendre mes cartes, j'ai quelques ordres à donner.”

Le lendemain, à son entrée dans le salon, quand son regard chercha Laurence, il eut un sursaut d'émoi : à sa place, sur la petite chaise basse, devant le métier à tapisserie, une autre femme était assise, une femme vieille et laide, aux traits anguleux. L'excès de son inquiétude lui donna le courage de s'enquérir :

“Melle Laurence est-elle malade ? ”

Ophélie répondit de sa voix brève :

“Laurence est partie : nous l'avons congédiée, ses services ayant cessé de nous convenir.”

Il n'osa pas demander les raisons de ce renvoi, ni ce que la pauvre fille était devenue ; il sentait les yeux aigus de sa cousine rivés sur les siens pour sonder son cœur. Voyant qu'il se taisait, ajouta méchamment :

“Elle a pris le train ce matin avec le regret de ne pouvoir vous faire ses adieux.. Voulez-vous une carte aujourd'hui, mon cousin ? ”

Il prit machinalement la carte de whist, mais il eut d'étranges distractions, négligeant les invités et coupant les cartes maîtresses de son partenaire.

Quand il regagna son hôtel, il lui sembla que la ville de Nice était vide, qu'un trou noir se creu-

sait dans sa vie et qu'il marchait dans un désert.

A son réveil, le lendemain, une lettre lui fut remise, d'une écriture de femme, fine et ferme :

“Monsieur le Comte,

“Elles m'ont chassée. Je vais partir, mais je voudrais adresser mes adieux au seul homme qui se soit montré bon pour moi. Oserai-je vous prier de venir à la gare, je prendrai le train de onze heures vingt-cinq.

“Votre reconnaissante et dévouée,

Laurence Bertin.”

Il regarda l'heure, s'habilla en hâte et se fit conduire au chemin de fer ; elle était déjà dans la salle d'attente, prête à partir, son ticket de troisième classe à la main.

Pauvre fille ! Le cœur du comte se serra.

“Elles m'ont chassée,” dit-elle d'une voix contenue, où l'on sentait vibrer la colère.

Une pusillanimité dernière lui fit éloigner l'explication qu'il redoutait.

“Mais pourquoi partir, mademoiselle Laurence ? Pourquoi ne pas accepter la position que le prince russe vous offrait ?

—La place est prise, dit-elle.

—Eh bien, il existe d'autres positions équivalentes ; je chercherai ; j'ai des amis qui...”

Elle l'interrompit.

“C'est inutile, nul ne me prendra sans références : elles m'ont prévenue que si je restais à Nice, elles diraient la cause de mon renvoi.

—Mais que vous reprochent-elles ?

Elle eut un amer sourire.

“Ne l’avez-vous donc pas deviné ? ”

Il secoua la tête avec un geste vague plein d’embarras. Mais cette fille de trente ans connaissait sans doute la valeur d’une parole dite aux heures décisives ; elle reprit avec une fermeté triste :

“C’est qu’elles ont bien compris, elles, que je vous aime. Si je vous fais cet aveu, c’est que je vais partir et que je ne vous reverrai jamais. Adieu, monsieur.”

Pour la première fois, elle omit de lui donner son titre de comte, comme si le don de son cœur l’eût rendue son égale.

Il se sentit pénétré d’une émotion profonde ; presque sans en avoir conscience, il murmura :

“Ma pauvre enfant, ma pauvre enfant, moi aussi je vous aime.”

Ces quelques mots contenaient bien sa pensée entière. Sans doute, il l’aimait d’amour, mais aussi, mais surtout d’une paternelle affection ; il sentait un impérieux besoin de la protéger, de l’enlever aux hasards des situations douteuses, aux humiliations de la domesticité, de ne pas la laisser monter dans ce wagon de troisième classe, puis il craignait de la perdre à jamais.

Les employés du chemin de fer appelaient les voyageurs ; elle se leva d’un mouvement résigné et triste ; alors il céda à toutes ces tendresses, à l’effroi de l’isolement, au chevaleresque désir de lui rendre au centuple ce qu’elle avait sacrifié pour lui, il murmura la prière que tant de fois déjà il lui avait adressée :

“Ne partez pas, ne m’abandonnez pas.”

Elle secouait la tête, lui tendant la main dans un dernier adieu. Alors il ajouta :

“Voulez-vous m'épouser ?

—Oui”, dit-elle, tandis qu'une flamme de joie illuminait ses yeux.

Ce fut là, dans cette gare, devant ce train qui fumait, au milieu du va-et-vient des voyageurs, qu'ils échangèrent cette promesse solennelle, cette promesse qui enchaînait à jamais la faible volonté de Philippe de Varsange.

“C'est ainsi, continua le comte, que je me suis marié ; ce fut, je le confesse, une résolution trop hâtive ; j'aurais dû réfléchir, en parler à Pierre, le préparer à ce grave événement, peut-être y fût-il arrivé de lui-même en constatant combien j'étais malheureux ; oui, moins de précipitation eût mieux valu : que veux-tu, mon cœur a toujours devancé ma raison. Certes je n'avais pas oublié ma chère Edith, mais Edith m'avait quitté pour ne plus revenir. Pierre n'eût abandonné sa carrière qu'avec un immense regret, et ton dévouement, mon pauvre enfant, était insuffisant pour combler le vide de ma vie.

“Laurence me donnait une grande affection, je ne lui ai pas fait l'injure de douter de sa parole ; ce n'est point une intrigante, elle s'est montrée désintéressée jusqu'à l'in vraisemblance, je me considérais en outre comme responsable de son renvoi, l'abandonner m'eût paru odieux, et puis, et puis, mon enfant, la solitude me faisait peur.

“Dès qu'elle eut prononcé le “oui” par lequel elle répondit à ma demande, notre engagement fut irrévocable ; ce n'était plus Laurence Bertin, c'était la future comtesse de Varsange qui se trouvait devant moi, mon devoir envers elle commençait. Je ne voulus pas la laisser partir, elle n'avait plus de famille, je la conduisis dans une mai-

on religieuse pour y attendre l'expiration des formalités légales. J'eus un instant l'espoir que mes cousines de Varsange consentiraient à recevoir la pauvre fille et à lui servir de mère.

“Elles seront désarmées, pensai-je, quand elles connaîtront l'honorabilité des motifs qui me font agir.

“Je leur devais, du reste, une explication ; j'allai chez elles. Je ne puis te rendre la façon dont elles accueillirent ma confiance ; peut-être Valérie se fût-elle laissée attendrir, mais Ophélie fut sans pitié ; elle me reprocha, en termes très durs, de manquer au respect des traditions de famille, d'insulter à ma chère morte, d'avoir violé les lois de l'hospitalité.

“ — Vous avez choisi entre elle et nous ; adieu, monsieur.”

“Mais la démarche la plus cruelle, ce fut d'imploorer le pardon de mon fils ; si tu savais avec quel battement de cœur je déchirai l'enveloppe ; quand j'eus lu les trois lignes implacablement froides par lesquelles il répondait à ma supplication, je me sentis condamné.

“Mon mariage fut triste, malgré le charme, la beauté de l'épousée, malgré l'affection qui nous unissait. Le séjour de Nice, où je pouvais rencontrer mes cousines, me devint insupportable, mais mon retour de Varsange m'effrayait ; je redoutais l'accueil sévère de mes vieux serviteurs, le blâme de mes amis, la curiosité maligne des indifférents ; c'est moi qui ai voulu voyager ; Laurence s'est livrée à tous mes caprices, ne paraissant point remarquer ma tristesse, bien que souvent je me montrasse d'humeur plus morose qu'il ne convient à un nouveau marié. Je l'engageai à sortir, à se

distraire. Je ne la suivais que rarement. Ce fut un tort. L'amour du mouvement, du plaisir, qui est inné chez elle, se développa outre mesure, dans cette vie toute en dehors des stations balnéaires hivernales. Certes je n'étais pas jaloux, la société chant loyale, honnête, fermement attachée à ses devoirs : mais ce grand tourbillon de fêtes m'enlevait trop ; ce fut alors que je décidai le retour à Varsange ; c'était trop tard, les habitudes mondaines étaient devenues pour elle un réel besoin ; je vis qu'elle aurait trop de peine à y renoncer. Aussi je la laisse agir à sa guise, n'improuvant mon autorité que dans les choses sérieuses.

«Dernièrement j'ai refusé d'assister aux fêtes données par ce baron Coupon du Kannal, ce misérable escroc dont la fortune scandaleuse... J'ai interdit à Laurence d'entrer en relation avec ces malhonnêtes gens ; elle en avait grande envie, tentée par le plaisir qu'on rencontre chez eux : tout le monde va sans scrupule et sans vergogne chez les voleurs aujourd'hui ; elle a cédé avec une bonne grâce dont je lui ai su gré.

«Oui, elle est très bonne ; j'ai été malade, elle m'a soigné elle-même, seule à mon chevet, avec un dévouement le plus absolu. Seulement, rien ne me console de l'abandon de Pierre, abandon de plus en plus pénible à mesure que les années s'écoulent. Oh ! je t'en supplie, mon enfant, intercède pour moi ; si tu obtiens qu'il me revienne, tu m'auras rendu au centuple ce que j'ai fait pour toi.»

Les supplications du comte m'apitoyaient et me désolaient ; je n'avais point attendu qu'il me demandât pour tenter de vaincre la rancune de mon ami ; à mes instances réitérées, il répondit

“Mon cher Onésime,

Il est des circonstances où toute l'indulgence d'un homme ne peut aller au delà de l'oubli, je tâcherai d'oublier et mon père et Varsange, et la présence de cette femme ; ne me demande pas d'aller contempler ce que je considère comme une honte. Six années se sont écoulées, me dis-tu, eh ! qu'importent les années, le fait reste. Il n'y avait pas d'autre an que ma mère était morte..

“Ecoute, Onésime, je ne veux pas de malentendu entre nous ; je te défends de me parler d'eux, et cela au nom de notre chère amitié. Je n'ai plus de mère, plus de père, plus de demeure ; j'ai un autre encore, mais si tu persévérais dans tes tentatives, je me priverais de tes lettres comme je me suis privé de tout ce que j'aimais. Je ne veux pas savoir, comprends-tu ? ”

Il ne m'était pas possible de revenir sur ce pénible sujet : le seul défaut du caractère de Pierre est sa ténacité de volonté, une raideur de conduite qui le fait tomber parfois dans l'entêtement et l'obstination. Peut-être eût-il exécuté sa menace et cessé de lire mes lettres, mais le vieux comte m'inspirait une compassion si grande que je me déterminai à demander à Me Doucin un congé de quelques jours pour me rendre à Clermont-Ferrand où le régiment de Pierre tenait garnison. Ce qu'il refusait de lire, peut-être l'écouterait-il, peut-être mes paroles sauraient-elles trouver le chemin de son cœur.

Il y avait six ans que nous ne nous étions vus ; aussi quelle émotion quand je l'aperçus sur le quai de la gare, attendant l'arrivée du train. Ah ! tant pis pour le décorum qui exige qu'on ne ma-



nifeste en public aucun sentiment vif, tant pis pour les sceptiques, pour la dignité du lieutenant d'artillerie : mais follement, éperdument, je me jetai dans ses bras.

Il m'entraîna vers une voiture ; nous ne parlâmes guère dans le trajet, les mots ne venaient pas à mes lèvres, je le contemplais. Dieu ! que je le trouvais beau ! La tenue sévère de son arme allait bien à sa haute mine : ses cheveux avaient bruni, une moustache noire, une moustache qui eût empêché toute rivalité entre nous pour le rôle de Chérubin, ombrageait sa lèvre ; mais je reconnaissais le pli sérieux de sa bouche, ce pli qu'accen- tuait la colère, et surtout je retrouvais l'expres- sion tendre de ses yeux francs.

"Pierre, Pierre." Je répétais son nom, il sem- blait que je n'eusse rien d'autre à lui dire.

Il me fit monter chez lui :

"Tu partageras ma chambre, me dit-il, nous avons tant à causer. Quel arriéré ! "

Et de fait nous causâmes presque jour et nuit, dans tous les instants de liberté que lui laissait le service. Nous parlâmes de toutes choses, du pas- sé d'abord, de ses années d'école, de ses succès, de ses triomphes, de mon stage dans l'étude du notaire de Besançon, puis de nos projets d'avenir et de nos rêves : de tout enfin excepté du sujet qui m'amenait.

Il évitait avec un soin si évident toute allusion à son père et à Varsange, que je tremblais au moment d'entamer la lutte et je remettais. Je remis ainsi lâchement jusqu'à la veille de mon départ.

Nous nous promenions dans la campagne, silen- cieux tous les deux, tout à coup il dit :

"Ne trouves-tu pas que cela leur ressemble ? "

C'é  
gnes  
velop  
de V  
Je  
"N  
ava.  
est  
Ah !  
er."  
Et :  
"P.  
Et  
arde  
ait  
march  
il et  
récat  
point  
re, m.  
Je p  
e ma  
enu.  
Il m  
"Je  
re m  
intrig  
—Tu  
ante,  
prop l  
st inc  
a conr  
-t-elle  
hospér  
une au  
our tc

C'était le soir, et les cimes arrondies des montagnes d'Auvergne prenaient dans la nuit qui les enveloppait une vague ressemblance avec les roches de Varsange.

Je répondis :

“Ne veux-tu donc jamais revenir, Pierre ? Si tu n'avais combien il souffre de ton absence, combien il est vieilli, changé, combien il désire te revoir ! Ah ! si tu l'avais entendu me supplier de te ramener.”

Et soudain il murmura :

“Parle-moi de lui.”

Et je parlai de lui longtemps, plaidant de toute ardeur de ma reconnaissance la cause qui m'était confiée : il m'écoutait en silence, tout en marchant, parfois il détournait la tête, comme s'il eût voulu m'empêcher de lire dans ses yeux ; précaution vaine, l'obscurité croissante ne m'eût point permis de distinguer les traits de son visage, mais je sentais son émotion.

Je parlais toujours, je disais tout, je racontais le mariage du comte et comment cela était advenu.

Il m'interrompit violemment :

“Je m'en doutais ; la misérable s'est servie contre mon père de son excessive délicatesse. Oh ! intrigante !

—Tu te trompes, Pierre, ce n'est pas une intrigante, c'est une de ces pauvres filles dont un jeûne trop long a aiguisé les dents blanches, mais elle est incapable d'une odieuse machination. Tu ne la connais pas, tu ne saurais la juger avec équité. Est-elle donc été coupable en acceptant la chance désespérée d'un mariage honorable ? crois-tu qu'aucune autre à sa place eût refusé. En outre elle a pour ton père une absolue reconnaissance.

— Qu'en sais-tu ? demanda-t-il en haussant les épaules.

— Eh ! tout se sait dans un village ; elle a exécuté, tu le penses bien, non seulement la curiosité, mais la jalousie, la malveillance ; on n'aime ni le bonheur, ni la chance pour autrui ; néanmoins elle n'a pu suspecter l'honorabilité de sa conduite, la bonté de son cœur. Ton père a été malade, elle l'a soigné et veillé elle-même, abandonnant tout pour remplir ce devoir ; dans de moindres circonstances, elle s'est montrée désireuse de le satisfaire en lui épargant ennui ou contrariété.

— Qu'en sais-tu ? ”... répéta-t-il encore,

Il m'écoutait sans colère, sans m'imposer silence ; j'en profitais pour parler en faveur de Laurence, accumulant les détails même insignifiants.

Pierre se mit à rire amèrement.

“C'est complet, dit-il, elle vous a tous ensorcelés. Tu as raison, ce doit être une charmante Oh ! l'habile comédienne. Crois-tu qu'elle n'ait pas calculé les conséquences de toutes ses actions depuis la lettre du prince russe, qui n'a jamais rien écrit, jusqu'aux adieux dans la gare avec un billet de troisième classe entre les mains ?

“Dupe, mon pauvre père, dupes, mes cousines Varsange qui lui ont rendu l'immense service de la chasser, dupe, toi aussi Onésime ; malheureusement, moi, je ne puis me laisser duper. Non, non, je ne retournerai pas à Varsange, ce serait une souffrance trop grande de voir profaner par cette femme mes plus chers souvenirs ; ne l'exigez pas de moi. Je veux oublier qu'elle existe, mais dis-le à mon père que dans tous les lieux où il sera séjourné, j'irai.”

Je ne pus obtenir davantage.

Quand je rapportai cette réponse au comte, il jeta un cri de bonheur. Que lui importaient l'honneur, et son mariage, et le monde entier, c'était son fils qu'il voulait revoir. Il partit comme un fou, courut à Clermont-Ferrand.

Quelle fut cette entrevue entre un père et un fils qui s'étaient trop aimés pour ne pas s'aimer toujours ? je ne le sus pas. Le comte revint avec un air sage demi-radieux, demi-soucieux.

La paix est faite grâce à toi, Onésime, j'ai retrouvé Pierre, la paix est faite entre lui et moi ; mais à elle, j'ai bien peur qu'il ne pardonne jamais."

Pierre m'écrivit :

Comme il est vieilli, comme il est changé, veille sur toi. A la plus légère indisposition, prévien-moi, j'irai."

Cette lettre me causa une grande joie ; enfin sa correspondance filiale triomphait, sa rancune capitulait, et aussi je retrouvais mon Pierre.

3 mai.

Il y a aujourd'hui cinq ans que Me Doucin, tenu par sa promesse, remit son étude entre mes mains.

Il m'offrit de me céder de même sa maison et son mobilier. Cela constituait de lourdes charges pour un pauvre garçon sans argent, mais j'avais du courage. Un secours sur lequel je ne comptais guère me fut apporté.

La première visite que je reçus dans mon cabinet de notaire fut celle de ma vieille amie Josette de Baptiste. Tous deux avaient l'air mystérieux.

Ce fut Josette qui parla :

“Nous venons, monsieur Onésime, vous faire part de notre mariage. Nous sommes décidés à quitter le service de M. le comte.

—Et à contracter les liens de l’hyménée,” ajouta M. Bâti.

Elle reprit en larmoyant :

“La vie au château n’est plus possible pour d’honnêtes serviteurs, je ne puis voir plus longtemps le désordre qui règne, une tour de Babylone, des festins à la cuisine comme au salon, je vois, dis, de jeunes freluquets parisiens qui ne respectent rien, pas même mes casseroles en cuivre, pour Bâti aucun égard.

—Oui, dit M. Baptiste amèrement, ils n’obtiennent point aux respects qui me sont obligatoires.

—Cela étant, continua Josette, nous venons avec la permission de M. le comte, vous proposer de nous prendre chez vous : ce sera avantageux pour tout le monde. Vous achèterez une vache, je la soignerai, nous aurons des poules et un cochon bien entendu. Bâti cultivera le jardin, attellera un cheval et recevra vos clients. Nous nous ennuyons trop si nous n’avions plus de maître. Voulez-vous bien de nous, mon petit Onésime, n’est-ce pas ?”

M. Baptiste ajouta sentencieusement :

“Il faut accepter, monsieur le notaire, c’est un bon cœur que nous vous l’offrons. Vous comprendrez bien qu’après avoir eu la suprématie d’obéir à un comte nous ne voulons plus être des serviteurs, mais vous ne nous donnerez pas de gages, nous ne serons pas vos domestiques, nous serons vos coopérateurs.”

Cette coopération, qui dure encore aujourd'hui, a été pour moi un vrai bienfait : des gages à payer eussent lourdement grevé mon pauvre budget.

Josette et Baptiste s'établirent chez moi ; nous vivons en famille ; quand je suis seul ils mangent à ma table ; Josette fait régner dans ma maison l'ordre, la propreté, l'économie ; elle ne se permet qu'une seule prodigalité : c'est son amour pour les casseroles de cuivre qui l'entraîne, ma cuisine en est tapissée.

Baptiste soigne le cheval qui sert à faire mes courses dans les villages voisins, il cultive le jardin ; mais son occupation favorite est de discourir avec mes clients, il a enrichi son vocabulaire de quelques-uns des mots de nos grimoires : hypothécaires, chirographaires, licitation, subrogation, il les emploie à tort et à travers, ils doivent en entendre de belles, mes pauvres clients.

Ces deux braves gens sont heureux dans ma maison qui est devenue la leur, ils savent qu'ils y resteront toujours.

Depuis quelque temps pourtant Josette paraît inquiète, la crainte de mon mariage la préoccupe : il ne se passe guère de semaine où elle ne me fasse royalement part de propositions reçues par elle. C'est M. Gébo, le juge de paix, qui se serait écrié :

“ Ah ! madame Josette, si j'avais une grosse dot à donner à ma fille, je sais bien ce que je vous dirais.”

C'est Mme Balard, la riche marchande, qui l'aurait fait entrer dans son magasin sous le prétexte de lui faire voir une cotonnade, mais en réalité pour lui annoncer que Mlle Lucile Balard, revenue

de pension depuis six mois, tout à fait bien éduquée, le nez toujours dans les livres, et jouant du piano comme sainte Cécile, trouvait le temps long à Varsange et ne serait pas fâchée de se marier. Une belle dot, trente mille francs, de quoi épouser un officier, mais on donnerait la préférence à quelqu'un qui résiderait dans le pays si cela se rencontrait.

Baptiste écoute désapprobateur, toujours sa même phrase aux lèvres :

“Je ne dis pas, monsieur Onésime, mais ce n'est pas du monde comme nous.”

De l'avis de Josette, tous les pères, toutes les mères de famille à deux lieues à la ronde ont leurs lunettes braquées sur moi, toutes les jeunes filles me font les yeux doux.

De ces yeux doux, je ne m'aperçois guère. Peut-être par les jours d'été, des éclats de rire parviennent-ils à mon oreille me faisant lever la tête et regarder au dehors ; j'aperçois deux ou trois jeunes filles qui passent en chuchotant, avec des regards en dessous dans ma direction ; elles s'en vont de l'allure gauche des gens surpris en délit de curiosité, généralement Mlle Balard est du nombre ; hier je descendais la grande rue du village, je la vis assise devant le magasin de sa mère, un roman à la main. Dès qu'elle m'aperçut, elle entra précipitamment dans la maison, des flots d'harmonie s'en échappèrent, des arpèges, puis un prélude, puis une voix aigrelette, un peu fausse, lança aux échos de Varsange la chanson de Carmen :

Si tu ne m'aimes pas, je t'aime,  
Si je t'aime, prends garde à toi !

Etait-ce une déclaration, un avertissement, ou le très innocent désir de me faire constater qu'elle jouait et chantait comme sainte Cécile ? Je doute pourtant que sainte Cécile eût choisi de semblables chansons.

Ma pauvre Josette et mon vieux Baptiste peuvent se rassurer, jamais je n'ai moins pensé au mariage !

Depuis que j'écris ce journal, depuis que j'évoque le souvenir de ces temps écoulés, je sens plus fortement combien ma destinée est liée à celle de Pierre, combien il me serait impossible de me créer une vie en dehors de la sienne, d'édifier un toit qui ne fût pas à lui.

Je reprends mon récit trop souvent interrompu.

Le comte me faisait de fréquentes visites, ne dédaignant pas de s'asseoir à ma table. Ces jours-là étaient pour nous des jours de fête : Josette se ressouvenait de ses talents de cordon bleu, et Baptiste, debout derrière la chaise de son ancien maître, la serviette sur le bras, respectueux et raide, le le servait avec la tenue correcte d'un domestique de bonne maison.

M. de Varsange souriait d'un sourire de béatitude en se retrouvant entouré de ses vieux serviteurs.

“Ah ! qu'il fait bon chez toi, Onésime, et comme je me repose délicieusement.”

Se reposer ! Ce mot sur ses lèvres semblait exprimer le comble de l'humaine félicité.

De fait, il me semblait, las, et souvent affaissé.

Bien que la comtesse Laurence eût dépassé la quarantaine, elle ne modifiait point son train de vie, elle voyait de plus en plus de monde ; la noblesse n'avait pas tenu rancune, on s'amusait trop au château de Varsange.



Un triomphe ; mais aussi une de ces rondes fantastiques des vieilles légendes, où danseurs et danseuses ne peuvent s'arrêter.

Quand Mme de Varsange n'avait aucun étranger chez elle, elle recevait les gens du bourg, notre vénérable curé, le vieux docteur et moi ; elle eût plutôt invité le brigadier de gendarmerie et le garde champêtre que de dîner en tête-à-tête avec son mari.

Je me souviens qu'un soir d'automne où une chute de neige prématurée-empêcha ses invités de se rendre à une de ses fêtes, elle y fit convier les paysans du village, ils dansèrent toute la nuit. Un autre jour, rencontrant sur son chemin une vieille pauvre, elle fut saisie de pitié en pensant que cette femme avait passé sa vie entière dans le dénuement.

“Je veux vous donner, ma bonne mère, la joie de faire, une fois dans votre misérable existence, un dîner succulent,”

Le dîner confectionné par le chef fut succulent en effet, la vieille pauvre faillit en mourir d'indigestion.

Ah ! il n'était pas possible de s'ennuyer auprès de la comtesse Laurence, mais plus difficile encore de se reposer.

L'état de fatigue du comte s'accroissait de jour en jour, si insensiblement que nul de nous n'y prenait garde ; seulement ses visites chez moi devenaient plus fréquentes, il se dispensait sous le moindre prétexte d'accompagner la comtesse aux réunions qui avaient lieu dans les environs.

Aussi ne fus-je point surpris de le voir m'arriver un soir au moment où j'allais me mettre à table.

“L.  
Chât  
sens  
—I  
mar.  
—I  
e me  
ni pe  
end  
oujo  
le sc  
De  
ait :  
assi  
Pl  
ourt  
ant  
“J.  
’est  
enu  
—P  
—M  
ai p  
eraie  
rave  
—Je  
e fais  
“Vc  
e fai  
ue j’  
eux,  
a fe  
le à  
pous  
epose

“Laurence est partie, me dit-il, elle dîne chez les Château-Raldon, je n’ai pu l’accompagner, je me sens très souffrant ce soir.

—Et vous voulez bien me faire l’honneur, demandai-je, de partager mon humble ordinaire ?

—Non, non, pas aujourd’hui, je n’ai pas faim ; je me sens réellement assez mal à l’aise. Ce n’est ni par paresse, ni par sauvagerie, comme le prétend Mme de Varsange, que je la laisse presque toujours sortir seule ; elle aime à s’amuser, c’est de son âge, ce n’est plus du mien.”

De son âge ! Je le regardai, pensant qu’il railait : je ne vis sur son visage que l’expression de lassitude et d’indulgence qui lui était habituelle.

Plusieurs fois pendant mon repas, qui fut très court, il se leva, fit le tour de la chambre en passant la main sur le front.

“J’ai à te parler, mon ami, à te consulter, et c’est pourquoi, malgré un peu de malaise, je suis venu te trouver ce soir.

—Pourquoi ne m’avez-vous pas fait appeler ?

—Mon Dieu, Onésime, je ne suis pas si malade ; j’ai pensé qu’un peu de marche et de grand air me feraient du bien ; puis j’ai à t’entretenir de choses graves : on est mieux chez toi pour causer.

—Je suis à vos ordres,” dis-je en me levant et en le faisant entrer dans mon cabinet.

“Voici mon enfant. Je suis venu te demander de faire mon testament : c’est un devoir impérieux que j’aurais dû accomplir beaucoup plus tôt. Je veux, tu le devines, assurer le sort de la comtesse et de sa femme ; Pierre, si bon pour tous, est implacable à son égard, il ne lui pardonne pas de m’avoir épousé, et cette grande injustice m’empêche de me proposer sur lui pour l’avenir. Tu sais dans quel-

les conditions je me suis remarié. J'eusse vu  
alors par contrat de mariage reconnaître une  
à Laurence, elle s'y est opposée : tu ne saurais  
croire à quel point elle est désintéressée.

“Je ne veux pas, m'a-t-elle dit, que vous pu-  
siez supposer jamais que je vous épouse par  
“cul : vous me donnez votre cœur et votre nom  
“je ne veux rien de plus ; je vous supplie de  
“specter le sentiment de dignité qui me fait repou-  
“ser d'autres bienfaits.” Je dus céder, et nous  
nous mariâmes sans contrat.

—Sans contrat ! m'écriai-je, mais alors elle  
revendiquer la moitié de votre fortune.

—La moitié de ma fortune, en es-tu sûr ? Au  
mon testament est inutile, ou du moins n'est  
pas si urgent que je le craignais : c'est précisé-  
ment la moitié de ma fortune que je voulais  
donner. Pierre est riche, par sa mère : il est  
qu'après moi il y aura quelques embarras à  
faire, j'ai un peu de dettes, mon ami, sur le  
château une hypothèque ; j'ai contracté un emprunt  
à Besançon, un autre à Dijon, rien d'important.  
Le reste, si tu veux, nous examinerons ensemble  
un jour. Je dis un jour, mais non pas un soir  
soir je n'ai jamais les idées bien nettes ; je ressens  
déjà la fatigue d'avoir parlé aussi longuement  
ces ennuyeuses questions. Laissons cela, veux-tu  
j'ai reçu ce matin une bonne lettre de Pierre  
qui t'apporte pour que tu me la relises.”

Il était assis en face de moi, et je remarquai  
tandis qu'il parlait, l'extrême altération de  
son visage : lorsqu'il voulut partir, je le reconduisis  
jusqu'à la porte du château. Puis je revins à  
peu près lents, tenté, malgré l'heure tardive, de retourner  
auprès de lui. Mais sous quel prétexte ?

Je cherchais à me tranquilliser. C'était sans nul doute ce mot de testament jeté dans notre conversation qui m'avait ainsi attristé. Mes collègues ont raison de le dire, pensai-je : je suis beaucoup trop impressionnable pour un notaire. Après une heure d'indécision, une heure d'allées et de venues sur la route qui conduit de mon étude au château, je me décidai à rentrer chez moi.

Je dormis peu, je dormis mal ; au point du jour j'étais debout, attendant avec impatience l'heure de me présenter chez le comte ; je me mis en route sous l'empire d'un de ces pressentiments tenaces dont les plus sceptiques ne peuvent se défendre. Je me disais : "Je vais le trouver tranquillement occupé à prendre son chocolat, et je serai bien."

Hélas ! je n'eus pas lieu de rire. Dès les premiers pas que je fis dans le vestibule, je compris à l'effolement des domestiques, que mes appréhensions n'étaient pas vaines.

Je me dirigeai sans faire de questions vers la chambre du comte, j'aperçus par la porte laissée ouverte notre vieux docteur ; il se tenait debout près du lit et laissait pendre ses bras dans un état de défaite.

Il me vit et vint à moi : "Une attaque d'apoplexie séreuse, depuis longtemps je la redoute. Tu n'as rien à tenter, c'est fini. Mon rôle est terminé, le tien commence."

Qui, mon rôle commençait entre ces domestiques sans direction et cette femme folle de désespoir qui, surprise au sortir d'un bal par la sinistre nouvelle, refusait de croire à son malheur.

Je puis affirmer qu'elle aimait réellement ce malheur bon pour elle ; sa douleur éclatait violente et brève, en longs sanglots sourds, en plaintes, en vœux désespérés.

Pierre, mandé en hâte, arriva seulement pour l'heure des funérailles.

Je suivis à côté de lui le cercueil de son père, comme j'avais suivi, quinze ans auparavant, celui de la comtesse Edith.

A l'issue de la triste cérémonie, il vit sa belle-mère pour la première fois. Il fut envers elle correct et déférent. Elle me parut intimidée et déçue ; peut-être avait-elle espéré, à la faveur des larmes, une scène de réconciliation.

Il annonça son projet de repartir le soir même en me laissant plein pouvoir. Elle dit humblement :

“Ce serait à moi de partir. Je n'ai aucun droit à rester dans ce château où votre père m'a amenée et d'où sa mort me chasse ; mais je n'ai pas d'autre abri sur terre. Je vous prie de m'accorder quelque délai.”

Il interrompit :

“Vous resterez ici, madame, aussi longtemps qu'il vous conviendra.

—Mais aussi longtemps que j'y resterai, vous vous en exilerez, je le vois bien.”

Il s'inclina silencieusement.

Et comme je lui reprochais quelques instants plus tard la dureté de cette muette réponse :

“Que veux-tu ? me dit-il, l'horreur qu'elle m'inspire est injuste peut-être, mais invincible ; ce que j'ai pu faire pour complaire à mon père, je ne le ferai pas aujourd'hui qu'il n'est plus là. Mais j'entends que la position de cette femme soit largement assurée ; il n'y a, me dis-tu, ni contrat de mariage, ni testament, le désir de mon père était qu'elle partageât sa fortune avec moi ; inutile de te dire que je n'élèverai aucune contestation. J

rer  
seu  
tes  
pré  
qu'  
plu  
I  
cho  
ma  
n'i  
sur  
je  
I  
C  
une  
las.  
me  
de  
téré  
ava  
com  
se  
tio  
ma  
ten  
dés  
de  
ce.  
ses  
tile.  
d'ég  
ave

remets mes intérêts entre tes mains ; fais en sorte seulement que le château reste dans mon lot.”

Je répondis :

“Ton père m’a avoué l’existence de quelques dettes, de peu d’importance, m’a-t-il dit ; mais d’après le train de maison qui se tenait ici, je crains qu’il se soit fait illusion, je redoute des embarras plus graves.”

Il haussa les épaules avec plus de dédain que la chose n’en comportait.

“C’est, dit-il ironiquement, un titre de plus que ma belle-mère se sera créé à mon affection. Il n’importe. Tu paieras les dettes d’abord, tu assureras le sort de la veuve de mon père ensuite ; je prendrai ce qui restera.”

Dès qu’il fut parti, je me mis à l’œuvre.

Quelle liquidation ! Un désordre épouvantable, une incurie que seule pouvait expliquer la mortelle lassitude du comte. Il ne m’avait pas menti en me disant que les premières hypothèques étaient de peu d’importance ; mais pour faire face aux intérêts qu’il ne payait pas, d’autres emprunts avaient été contractés, cela avait grossi peu à peu comme une marée montante et c’était peu de chose à côté de la meute des créanciers, les réclamations arrivaient de toutes parts, et rien entre mes mains, pas un document pour repousser des prétentions que je savais injustes ou usuraires. Le désordre le plus absolu régnait dans les comptes de M. de Varsange, pas un reçu, pas une quittance. Laurence ne s’était jamais occupée des dépenses de son mari, et les domestiques parisiens, hostiles, jaloux, flairant la ruine, se faisaient un jeu d’égarer mes recherches, peut-être s’entendaient-ils avec les fournisseurs.

J'inventoriai les propriétés, l'actif de la succession, j'établis non sans peine le chiffre total des dettes, alors le doute ne fut plus possible : le comte Philippe de Varsange mourait insolvable. Sa fortune personnelle ne pouvait suffire au paiement intégral des créanciers, mais, du chef de sa mère, Pierre restait riche. Il me fallait obtenir qu'il renonçât à la succession, ou ne l'acceptât que sous bénéfice d'inventaire. Cause difficile à gagner, je le savais bien : je devais me mettre en garde contre le premier mouvement de Pierre, toujours chevaleresque, empêcher qu'il ne prit sans me consulter quelque une de ces résolutions tenaces dont il était si difficile de le faire revenir : il fallait qu'il vînt à Varsange sans soupçonner l'importance de la détermination à prendre et qu'il m'écoutât d'abord.

Quoique jeune notaire, j'en avais vu déjà de ces acceptations imprudentes ; je savais quels tristes lendemains attendent les magnanimes ; je savais avec quelle rapidité les créanciers oublient que la loi ouvrait un refuge contre leurs exigences, je savais qu'ils se montrent avides et souvent inhumains.

Si Pierre se rendait à mes avis, nous restions maîtres du terrain, nulle vente forcée à redouter ; s'il s'obstinait au contraire à assumer la responsabilité des dettes paternelles, nous avions à craindre par suite de la dépréciation des grandes propriétés, par suite de la difficulté de s'en défaire dans un court délai, la perte de sa fortune personnelle. Tout d'abord, le sacrifice du château pouvait être exigé et devenir nécessaire.

“Un fou comprendrait ces raisons-là, disais-je ; tout ce que la loi permet est équitable : ne pas

profiter de ses tolérances, c'est agir en Don Quichotte."

Mais je n'étais pas rassuré.

Il vint à mon appel : il m'écouta d'abord sans comprendre, il avait cru à quelque formalité légale rendant sa présence nécessaire : mais tout à coup je le vis pâlir et cacher son visage dans ses mains en murmurant :

"Oh ! mon Dieu ! Oh ! mon Dieu ! "

Il avait compris.

Sa douleur me sembla de bon augure :

"Tu sais bien, Pierre, que je ne te conseillerais jamais une action malhonnête. Nous paierons les dettes de ton père, je te le promets. Nous les paierons peu à peu sur tes revenus, sur mes gains, nous vendrons les terres quand nous rencontrerons de bonnes conditions, et nous garderons le château. Donne-moi plein pouvoir et ne t'en occupe plus."

Il me laissait dire sans m'interrompre, sans le sursaut de révolte que je craignais. Mais à la longue son silence m'inquiéta :

"Pierre, pourquoi ne réponds-tu pas ? "

Il leva la tête et je vis ses yeux remplis de grosses larmes.

Combien j'aimai cette faiblesse qu'il laissait paraître devant moi :

"Pierre !

—Oui, dit-il d'une voix lente et basse, je pleure, c'est un sacrifice si dur."

Il ne m'avait pas écouté. J'essayai de reprendre mes arguments, mais il m'interrompit :

"Soutiens-moi, mon ami, dit-il d'une voix suppliante, montre-moi qu'il est odieux pour un fils de renier son père, que ce serait une lâcheté, que



je dois accepter la succession, que l'honneur le veut."

"L'honneur le veut". Le cri de guerre des Varsange, la raison de toutes leurs folies. Ah non ! je ne le dirais pas. J'avais gardé en réserve un argument que je croyais décisif :

"Cette renonciation, Pierre, c'est au nom de l'honneur que je la sollicite, je dirai plus, que je la conseille et l'impose. Il est un créancier auquel la loi n'accordera rien, c'est la veuve de ton père.

"Elle gagnait honorablement sa vie, ne penses-tu pas qu'en l'épousant il a pris l'engagement de la mettre à l'abri du besoin ? Si elle eût été cupide, elle eût accepté la donation par contrat de mariage qui prime tous les autres droits, mais elle l'a refusée, se fiant à la générosité des Varsange. Cela, il me semble, est aussi une dette d'honneur. Quand tu te seras dépouillé, que feras-tu pour elle ?"

Tandis que je parlais, le visage de mon ami me donnait l'idée de ces patients que le bourreau torture ; de pâle, il était devenu livide ; il ne cachait plus sa tête dans ses mains, il regardait droit devant lui, avec une expression d'épouvante comme s'il apercevait au loin une horrible vision. Je sentais que mes coups portaient et je continuai :

"Que deviendra-t-elle, Pierre ? Si implacable que soit ta haine, peux-tu condamner la femme à laquelle ton père a donné son nom, à tendre la main de porte en porte, ou à tomber dans la fange ? je ne vois que cela pour elle si tu persistes à accepter la succession."

Du geste il m'imposa silence.

Et moi, imbécile, je croyais à ma victoire et je m'en réjouissais intérieurement.

“Fais demander à Mme de Varsange, me dit-il, de vouloir bien nous recevoir.”

Mme de Varsange. C'était la première fois qu'il consentait à la nommer ainsi. Ah oui ! je l'avais ébranlé, convaincu sans doute, et, avec sa renonciation entre les mains, j'allais pouvoir combattre sur un terrain solide, sauvegarder ses intérêts et conserver le château.

La comtesse Laurence nous fit aussitôt répondre qu'elle nous attendait.

“Madame, dit Pierre, je suis résolu à accepter la succession de mon père ; toutes les dettes payées, il ne me restera peut-être pour vivre que ma solde de capitaine, mais je crois qu'elle peut suffire à l'existence de deux personnes. Voulez-vous me faire l'honneur d'habiter sous mon toit ? ”

Je suis un notaire, un homme d'affaires, un homme d'argent ; eh bien, en attendant ces paroles-là, moi qui connaissais l'immensité de son sacrifice, je sortis précipitamment, car les larmes me gagnaient et je ne voulais pas pleurer devant eux.

15 mars.

Voilà dix-huit mois que ces choses se sont passées.

Pierre de Varsange traîne avec une ferme résignation la chaîne que lui-même a rivée à son bras.

Sa belle-mère l'a suivi. Elle a repris, avec la noblesse de son caractère, la direction d'un ménage pauvre ; elle est revenue aux durs expédients de sa jeunesse, aux robes que l'on confectionne soi-même, aux maigres repas.

C'est avec une philosophie gaie qu'elle supporte

ce changement de fortune ; elle fait beaucoup de visites, mais la grave présence de Pierre prévient, empêchera toute extravagance, elle sait qu'il ne pardonnerait pas. Elle est relativement heureuse, car elle a le grand art d'être heureuse partout, ou du moins de le paraître.

Pierre, lui non plus, ne laisse échapper aucune plainte.

Il est revenu seul à Varsange il y a six mois.

Seul il s'est promené dans le parc, seul il est entré dans la chambre de sa mère, seul il a fait au cimetière une longue station.

“Je suis venu leur dire adieu à tous, m'a-t-il dit.

—Mais, Pierre, le château est toujours à toi. Qui t'empêchera d'y revenir ?

—Il n'est plus à moi, mon pauvre Onésime, il est aux créanciers qui le feront vendre demain.

—Oh ! Pierre, un événement ne peut-il survenir qui change la face des choses, et nous rende ce que nous avons perdu. Plus d'un des vôtres, grâce à un riche mariage...”

Il m'interrompt :

“J'aime mon vieux Varsange de toutes les fibres de mon être, mais pour le conserver il y a deux choses que je ne consentirais jamais à vendre : mon nom et mon cœur.

—N'y a-t-il donc nulle part, à travers le monde, de femme jeune, belle, noble et riche que tu puisses aimer et épouser ?”

Il hésita un instant avant de me répondre, on eût dit qu'une lutte se livrait en lui, il répéta lentement :

“Que je puisse aimer et épouser, dis-tu ? non, Onésime, il n'y en a pas.”

Mais je ne voulus pas me laisser décourager.

Ce fut dans l'espérance de quelque riche mariage que je retardai la vente ; certes Pierre n'est pas de ceux qu'on appelle les coureurs de dot, mais une chance fortuite pouvait se produire ; une fille de haute maison, une femme au cœur généreux devait être séduite par l'élévation du caractère de mon ami, par sa grande mine, par sa noblesse de vieille roche ; si elle venait à lui la main tendue, pour quoi résisterait-il ?

Hélas ! cette espérance était un rêve... Varsange se vend dans huit jours.

25 mars.

Le sacrifice est accompli, l'acte de vente est signé.

Les hypothèques sont couvertes, mais il ne restera que bien peu de chose à Pierre.

L'acquéreur est un industriel, un mécanicien qu'une invention heureuse a enrichi ; il se nomme Louis Mignet.

Il habitera le château avec sa femme et sa fille ; il l'aimera, le gardera, le respectera, et peut-être un jour le revendra à Pierre, je n'ai pu faire mieux.

Hélas ! pour moi, tout est fini. Ma tristesse est si grande que je ferme ce journal et ne le rouvrirai plus. A quoi bon parler de mon dévouement stérile et de mon inutile affection !

Le château n'est plus à Pierre, alors pourquoi suis-je ici ?

L'amertume des vains sacrifices me pénètre d'une infinie désespérance. Non, je n'écrirai plus.

II

M. Louis Mignet à Mme Eulalie Mignet, rue  
St-Honoré, Paris.

Salut, madame la châtelaine ! Ce mot te dit que le marché est conclu. Hein ! quel rêve ! nous voilà propriétaires d'un château dont tes ancêtres et les miens eussent été heureux d'habiter les dépendances. Une bonne affaire, une très bonne affaire, ma chère amie, tu sais du reste que je n'en fais jamais d'autres. Je t'ai envoyé les plans, dessins, photographies, tu as admiré. Quant au prix tu le sauras lorsque nous nous reverrons ; c'est encore une surprise que je te réserve.

“De jolis viveurs, ces Messieurs de Varsange auxquels nous succédons ; mon avoué de Besançon m'en a conté de belles : le père, un vieux fou, a épousé au lendemain de la mort de sa femme une personne de basse extraction qui l'a ruiné ; le plus raide, c'est que le fils s'est laissé enjôler par cette intrigante, elle le suit de garnison en garnison.

“Voilà pourtant, ma bonne Eulalie, de quelle façon se conduisent les hautes classes de la société, et pourquoi la justice céleste fait tomber entre les mains de braves gens comme nous leurs vieux châteaux.

“Adieu, on m’attend pour signer les actes ; je t’embrasse ainsi que notre Michelette, de cœur et d’affection.

“Ton mari,

“Louis Mignet.”

Mme Eulalie Mignet à M. Louis Mignet. Poste restante, Besançon.

“Mon bon ami,

“Je suis bien heureuse de la nouvelle que m’apporte ta lettre. L’acquisition de ce beau château met le comble à notre félicité, car j’aime beaucoup la campagne et je me réjouis d’y passer la belle saison entre toi et notre fille. Tu as bien raison de dire que nous avons fait un beau rêve ; mais avec de l’ordre, du travail, de l’économie, de la conduite et de l’intelligence, on a grande chance de réussir.

“Si ces comtes de Varsange nous avaient imités, ils n’en seraient pas où ils en sont, apparemment. A ce propos, il m’est venu une idée que je te soumetts. Penses-tu que cela coûterait bien cher de faire ajouter, en signant les actes, le droit de joindre à notre nom celui de notre propriété ? Mignet de Varsange. Il me semble que cela sonne très bien et ce jeune homme, qui est ruiné, ne fera sans doute nulle difficulté pour te vendre cela.

“Tu me diras que c’est de la gloriole, je l’avoue, mais notre nouvelle position de fortune nous mettra en rapport avec la noblesse du pays, je tiendrais à pouvoir traiter avec elle d’égale à égale.

“Laisse-moi te dire, à ce propos, que ta diatribe contre les hautes classes m’a fait de la peine ; tu pourrais bien être un jour le beau-père et moi la belle-mère d’un comte ou d’un marquis, il ne faut pas décrier notre futur gendre. Je n’aime pas non plus cette allusion à nos ancêtres qui eussent été heureux d’habiter les dépendances d’un château, je te dirai même que je ne la comprends pas, car je ne sache pas que ni les uns ni les autres aient été concierges.

“Pardonne-moi, mon bon ami, cette petite montrance et crois-moi toujours ta femme fidèle et affectionnée,

“Eulalie Mignet.”

M. Louis Mignet à Mme Eulalie Mignet.

“J’ai le regret de t’apprendre, ma bonne amie, que tu ne porteras pas le nom de ton château ; tu en seras tout bonnement propriétaire, ce qui vaut mieux, je pense, par le temps qui court. Enfin, pour complaire à ta gloriole et t’offrir le hochet que tu demandais, j’ai entamé la négociation.

“Ah ! ma pauvre Eulalie, jamais chien crotté ne fut plus mal reçu dans un jeu de quilles. J’ai cru, sur ma parole, que ce petit notaire, Me Onésime Dupuis, allait me jeter ses dossiers à la tête ; il s’est levé en bégayant :

“ — Le nom ! le nom ! Vous voulez acheter le nom ! ”

“J’aurais touché à l’arche sainte que je n’eusse pas commis plus grave profanation.

“Oh ! le drôle de petit notaire, aristocrate à rendre des points, ma bonne amie, et avec cela,

tors, raide en affaires comme un vieux procureur. Il défendait du bec et des ongles les intérêts de son client, lâchant pied en apparence pour revenir à la charge.

“Tu sais, en affaires je suis habile, prétend-on, mais rond, tout rond, c’est encore la meilleure habileté : la rondeur. Eh bien, j’ai failli être roulé comme une boule par ce diable de petit notaire-là. Il avait dans son sac des marchands de biens, qui offraient un prix supérieur au mien, il menaçait de traiter avec eux ; ma foi, j’allais m’y prendre, et monter aussi quand tout à coup je me suis dit :

“Trop aristocrate, mon bonhomme, tu l’aimes trop, ton vieux château, pour le laisser dépecer”.

“Alors j’ai joué de cette guitare : le respect des temps passés, l’adoration des vieilleries, et j’ai juré que je conserverais tout, et les vieilles pierres et les vieux arbres, et les vieilles mousses, et toutes les horreurs que les siècles ont amoncelées ; j’ai même ajouté que si plus tard le dernier des Varsange voulait rentrer dans son domaine, je pourrais bien, avec un peu de bénéfice, consentir à le lui céder. Non que j’en voulusse prendre l’engagement absolu, mais on pourrait s’entendre, s’arranger.

“Le voyant faiblir devant cette espérance, j’ai maintenu mon prix et nous avons traité.

“Mais, ma bonne amie, quant à donner notre petite Michelette à l’un de ces viveurs ruinés et blâmés comme ce Varsange, il faut rayer cela de ses papiers. Je veux un gendre qui travaille et qui, ayant du pain sur la planche, ne vienne pas gâcher notre gâteau. Tu ne t’es pas mal trouvée, pense, d’avoir épousé un roturier.

“Ton mari toujours affectionné,

“Louis Mignet.”



Journal de Michelette

3 mai.

Me voilà enfin dans notre château. Ah ! que le mois d'avril a été long à s'écouler. Un rêve, ce château, une merveille : d'abord des tourelles, de grosses tourelles rondes aux toits pointus, et des embrassures de fenêtres aussi profondes que notre salon de Paris ; des plafonds à poutrelles perchées si haut qu'il faut lever la tête pour les apercevoir, et de vastes salles un peu lugubres, un peu imposantes, mais si belles. Puis un parc avec des arbres, de vieux grands arbres, et une île, une vraie île avec une vraie petite rivière que l'on passe sur un vrai pont. Et tout cela de bon aloi, solide, construit par des gens qui croyaient travailler pour leurs descendants.

Ce que je ne puis comprendre, c'est qu'on vende une pareille demeure. J'aimerais mieux y mourir de faim que de m'en défaire, et pourtant je n'y suis pas née.

Cela me donne bien mauvaise opinion du dernier propriétaire, le comte Pierre de Varsange, un officier d'artillerie ; du reste il doit avoir fait quelque chose de très mal, car l'autre soir, au moment où j'entrais dans le salon, papa prononçait son nom, et maman l'a vivement interrompu en disant : "Chut, voici Michelette," d'un accent que je connais bien.

"Chut, voici Michelette," Depuis ma sortie de pension, maman abuse beaucoup de ces trois mots-là. C'est humiliant d'être traitée comme une petite fille, et puis cela donne envie de savoir.

Si maman n'eût pas dit: "Chut, voici Michelette," je ne songerais pas à me demander quelle est la raison mystérieuse pour laquelle ce comte de Varsange a vendu à mon père le château qui porte son nom.

5 mai.

Quand j'ai quitté le couvent, mère Marie des Anges m'a recommandé d'écrire mon journal: "C'est une habitude excellente et profitable, m'a-t-elle dit, une revue intime de sentiments que l'on analyse, de pensées que l'on passe au crible de l'examen particulier."

Je crois que ce sont là ses propres paroles. J'ai promis et j'obéis. Puis je suis seule, toujours seule.

Papa est occupé par les fermiers, jardiniers, terrassiers, ouvriers, que sais-je ! maman a la basse-cour, le pigeonnier, les soins du ménage: moi, je n'ai que mon piano, mes pinceaux, mes livres et ce journal.

Donc vite passons au crible de l'examen particulier mes pensées intimes.

Eh bien, j'ai beau chercher, j'ai beau cribler, je n'en trouve pas de ces pensées-là, rien que je ne puisse dire à l'univers assemblé.

Ce qui m'occupe, c'est mon installation dans la chambre où j'écris en ce moment. Je l'ai choisie pour mienne à cause de son délicieux air vieillot, de ses tentures de soie pâle, de ses boiseries jaunies et découpées comme une dentelle, de son miroir à trumeau qui me renvoie mon image toute verte, c'est ravissant.

J'ai demandé qui se mirait avant moi dans ce

miroir vert. On m'a répondu que c'était la comtesse Edith, la première femme du comte de Var-sange ; elle est morte jeune et sa chambre est restée fermée. Cela m'a causé un peu d'effroi. Si j'allais la voir apparaître, si elle revenait, comme on dit ici... Dans ces anciens manoirs, on n'est jamais tout à fait tranquille. Une chose pourtant me rassure. Cette comtesse Edith était une sainte, tout le monde l'affirme : ce n'est pas comme la comtesse Laurence, la seconde femme, ce n'est pas une sainte celle-là. Maman en parlant d'elle l'autre jour a dit "cette créature", et quand elle a dit "cette créature !" maman, elle a tout dit. Papa riait, j'ai demandé des explications, on ne me les a pas données.

Mon Dieu, je ne suis pas arrivée à mon âge, car j'ai dix-neuf ans, sans savoir que les créatures sont de méchantes filles que tout le monde méprise ; mais quel rapport peut-il exister entre une créature et une comtesse, une vraie comtesse qui a épousé un vrai comte ? Voilà ce que je ne comprends pas.

22 mai.

Je n'aime pas à m'avouer cela, mais impossible de me le dissimuler, je m'ennuie. Les tourelles sont pourtant toujours de belles grosses tourelles, l'île est charmante dans sa ceinture d'arbres verts, mais c'est à la longue un peu monotone.

Je suis si seule ici, je n'ai pas d'amies, pas de sœurs, pas même un frère, personne dont le rire réponde à mon rire. Mes parents sont excellents, Dieu sait si je les aime et combien je me réjouissais de revenir auprès d'eux ; mais maman est

toujours soucieuse ; au commencement cela m'inquiétait, je craignais qu'elle ne fût malade sans le vouloir dire, ou qu'elle n'eût quelque grand chagrin. J'ai fini par découvrir que ce sont les ennuis domestiques : l'achat des provisions, les maladresses de Claude ou de Marianne qui amènent sur son visage cette expression morose ; cela fait un tel contraste avec l'immuable sérénité des religieuses, mes chères maîtresses, que je me sens comme dépaycée ici.

Puis, je crains d'être pour maman une cause de déception ; elle s'attendait à me trouver remplie de brillants talents, et je n'en possède aucun : je joue mal du piano, je n'ai pas beaucoup de voix, et je n'aime pas à dessiner. Mes plus innocents propos lui font serrer les lèvres d'un air sévère et désapprouvateur. L'autre jour, elle disait à papa :

“Je ne sais vraiment ce que ces religieuses ont appris à Michelette ; rien absolument rien, c'est une enfant, une véritable enfant.”

Papa a répondu avec son indulgence habituelle :

“Eh ! laisse-la donc en paix, la pauvre petite, elle a bien le temps de devenir raisonnable.”

Devenir... C'est donc qu'il trouve, lui aussi, que je ne suis pas raisonnable, moi qui fais tant d'efforts pour les satisfaire. Cette injustice me désole. Qu'est-ce qu'ils peuvent me reprocher ? Je ne puis être soucieuse comme maman parce que les poulets sont maigres ou les abricots mangés par les rats ; d'abord cela m'est bien égal, et il faut bien que les rats mangent. Je ne puis m'occuper d'affaires comme papa.

Je me faisais une fête si grande de revenir chez nous pour toujours, je ne sais plus maintenant si je suis contente ou fâchée.

23 mai.

J'ai bien un autre ennui. J'ai reçu une lettre de ma meilleure amie, Marie Roulot. Nous nous sommes bien promis de nous écrire et de nous dire tout. Elle tient sa promesse. Elle a quitté le couvent depuis un mois seulement et elle vient d'assister à un bal, tandis que moi, depuis six mois que j'en suis sortie, je n'ai pas eu la plus petite soirée, car je ne puis appeler soirée les parties de boston de ma tante.

M. Roulot est colonel d'un régiment de cavalerie; il a donné un bal dont Marie a fait les honneurs, elle avait une robe de tulle blanc avec des marguerites dans les cheveux, elle est très jolie, aussi elle a eu, me dit-elle, beaucoup de succès ; elle n'est pas restée une seule fois sur sa chaise, elle a dansé le cotillon, et les danseurs lui ont donné une foule de jolies choses : une petite souris, un chapeau de paille, un éventail, un écran, un sac à ouvrage, une houlette et un bouquet de roses. Elle a surtout beaucoup dansé avec un jeune sous-lieutenant qu'elle appelle le vicomte, elle en paraît très fière; il a des moustaches blondes, des yeux bruns et un uniforme blēu.

Elle aura encore d'autres bals, elle va assister à une chose qui s'appelle un rally-paper ; c'est de l'anglais, "paper" veut dire papier, et rally, to "rally", réunir, rassembler.

Comment réunir et rassembler des papiers peut-il être un divertissement ? Je ne comprends pas : elle me racontera.

Oui, mais que vais-je lui dire ? J'ai fait déjà dans ma dernière lettre la description de nos tourelles, de ma chambre aux tentures pâles, de mon

beau parc ; je ne peux pas recommencer. Hélas ! je n'ai, moi, ni bals, ni vicomtes. Ils ne manquent pas, les vicomtes, dans les châteaux environnants, j'espérais que nous y ferions des visites ; mais maman a décidé qu'il fallait attendre nos chevaux, nos voitures, afin de produire dès l'abord une bonne impression ; et papa refuse péremptoirement de monter son écurie cette année. Il dit que beaucoup de choses sont plus importantes, que ce sera pour l'été prochain, mais d'ici-là Michelette sera morte certainement d'ennui et de consommation.

Nous nous bornerons donc aux visites des notables de Varsange ; le médecin et le notaire n'étant pas mariés, il ne reste que le percepteur, le juge de paix et la receveuse des postes.

24 mai.

Papa a prévenu maman qu'il désirait avoir demain à déjeuner le notaire du village, M. Onésime Dupuis. Il a ajouté :

“Je te conseille, ma bonne amie, de peser toutes tes paroles si tu parles des Varsange. C'est qu'il n'est pas commode sur ce sujet-là ; je me rappelle sa colère quand je lui ai fait ta proposition.”

Quelle proposition ? Je n'en ai rien su, de cette proposition-là. C'est étonnant ce que l'on a de secrets pour la pauvre Michelette dans cette maison.

Papa m'a recommandé d'être aimable, il tient beaucoup à ce que M. Dupuis soit satisfait de notre accueil, car ce notaire peut lui être très utile dans l'administration de sa propriété.

Moi, cela m'est égal, un notaire de campagne,

un monsieur qui s'appelle Onésime ; je suis sûre qu'il porte des lunettes d'or sur un nez cramoisi.

25 mai.

Il n'est pas vieux, il n'a pas de lunettes d'or ; il est vrai qu'il est notaire et qu'il s'appelle Onésime, deux vices rédhibitoires, comme dit mon parent le général ; mais à part cela il est charmant.

Très beau d'abord, blond, mais d'un blond robuste, d'un blond de campagne et de grand air, avec des yeux bleus, gais et francs, qui par instants se voilent de mélancolie. Ainsi, quand il est entré dans notre salle à manger, il a eu l'air triste tout à coup. Il en a dit la raison à ma mère :

“Pardonnez-moi, madame, je ne puis surmonter mon émotion. J'ai été élevé dans ce château ; mes parents, pauvres paysans, moururent dans un incendie : le comte et la comtesse de Varsange eurent pitié de l'orphelin, ils me recueillirent. En m'asseyant de nouveau à cette table, je pense à toutes leurs bontés.”

Il a dit cela simplement, noblement, comme un toast de reconnaissance aux bienfaiteurs absents, et j'ai senti que ma sympathie allait vers ce jeune homme qui confessait si net et si haut son humble origine et sa dette de gratitude.

Papa a répliqué avec bonhomie :

“Oh ! nous ne descendons pas non plus de la cuisse de Jupiter : ainsi, moi qui vous parle, je suis le fils de mes œuvres ; au début de ma carrière...”

Maman l'a interrompu : elle n'aime pas à lui entendre raconter qu'il n'était qu'un simple ou-

rier n  
papa e  
as du  
Pour  
est ex  
uis, l  
ntécéc  
ouvra  
Il ré  
récisic  
coup  
rissait  
quot.  
“Cet  
omtes  
Il ré.  
—Et.  
—Trè  
—Au  
—Au  
—C'e.  
me par  
que, v  
es att  
s'agit :  
pité.”  
Alors  
“Je  
a été  
la pris  
ployer.  
Edith  
coupak  
honnêt  
“Ce

rier mécanicien et qu'une invention l'a enrichi. Papa est très fier de son invention, mais maman pas du tout.

Pour changer le cours de la conversation, elle est empressée de questionner M. le notaire Duuis, lui demandant des renseignements sur les antécédents des gens du village qui ont sollicité de l'ouvrage chez nous.

Il répondait en quelques mots, avec netteté et précision, en homme qui connaît le terrain ; tout d'un coup sa voix devint hésitante et molle : il s'adressait d'une pauvre veuve appelée Louise Jacquot. Maman disait :

“ Cette femme prétend avoir été occupée par la comtesse de Varsange. ”

Il répondit : “ C'est vrai, madame. ”

— Etait-elle satisfaite de son travail ?

— Très satisfaite.

— Aucun reproche, jamais ?

— Aucun, madame.

— C'est singulier, reprit maman : elle avait, en me parlant, une allure indécise, craintive, et voilà que, vous aussi, vous répondez en hésitant ; faites attention, c'est de la garde de la lingerie qu'il s'agit : il me faut une femme d'une grande propreté. ”

Alors il se décida.

“ Je vous dirai la vérité, madame : l'infortunée a été autrefois condamnée pour vol ; au sortir de la prison elle revint ici, où nul ne voulait l'employer. Elle fût morte de faim, si la comtesse Edith n'en avait eu compassion ; elle a relevé la coupable, l'a corrigée, moralisée, elle en a fait une honnête femme. ”

“ Ce fut là une de ces œuvres de miséricorde ”



dont ma bienfaitrice était si prodigue, aussi je vous affirme que vous pouvez sans crainte confier à Louise Jacquot le soin de votre lingerie; je dirai plus, je vous en supplie. Elle est pauvre, très pauvre, ce qui est une preuve de sa probité. Devant une défiance de votre part, les défiances d'autrefois se réveilleraient peut-être, la privant tout gagne-pain."

Maman écoutait bouche béante comme si M. Dupuis eût parlé cochinchinois; papa avant grand-peine à ne pas hausser les épaules.

Dès qu'il fut parti, tous deux déclarèrent que cette voleuse n'entrerait jamais dans la maison. J'ai vainement plaidé sa cause.

En rentrant dans ma chambre, j'ai ouvert la bourse de mes menus plaisirs, j'y ai pris cent francs que j'enverrai à ce notaire pour sa protégée.

Et puis je suis restée longtemps sans m'endormir. Je pensais à la comtesse, je me disais que je n'aurais nulle peur de la voir apparaître et que je voudrais lui ressembler.

26 mai.

J'ai demandé aujourd'hui à maman la permission de sortir pour me rendre à l'église, elle n'y a pas vu d'inconvénient. Certes je me rendais à l'église, mais par le chemin le plus long, et je n'avais pas dit tout mon dessein. Mon très grand désir était de rencontrer dans les rues du village, M. Onésime Dupuis et de lui remettre mon aumône; impossible de la lui faire parvenir par un domestique à l'insu de maman: elle les surveille de si près qu'elle sait minute par minute l'emploi de leur temps. D'autre part, bien que cet argent soit

à m  
disp  
de s  
mar  
pas  
de c  
chée  
de r  
mor  
H  
ceva  
Ent  
mar  
ces.  
sent  
l'égl  
pas  
dans  
Var  
Je  
leme  
simp  
re e  
treta  
Et  
ma  
moi,  
sais  
bliée  
fils  
où e  
ne c  
me s  
térie  
larm  
me

à moi et que je me considère comme très libre d'en disposer, je savais d'avance que j'aurais à écouter de sévères remontrances sur ma prodigalité. **Ma-**man est très bonne, très charitable, mais pas de cette façon-là ; j'étais sûre d'être accusée de dilapider les finances ; enfin je n'étais pas fâchée d'avoir des secrets, moi aussi. Donc, munie de mon billet de banque, je me mis en quête de mon notaire.

Hélas ! j'avais beau errer de-ci de-là, je n'apercevais rien qui lui ressemblât de près ni de loin. Entrer dans son étude eût été chose simple, si **ma-**man n'était si rigide sur le chapitre des convenances. Bref, après une heure de recherches vaines, sentant que le temps pressait, je m'acheminai vers l'église ; j'eus alors une inspiration que je n'hésite pas à proclamer providentielle. Ce fut de visiter dans le cimetière la tombe de la comtesse Edith de Varsange.

Je n'eus aucune peine à la reconnaître, non seulement parce qu'elle est fort belle avec sa croix simple et haute de marbre blanc, entourée de lierre et de roses, mais surtout parce qu'elle est entretenue avec un soin **pieux**.

Et voilà qu'en pensant à cette femme qui dormait dans cette froide terre, tandis que j'occupe, moi, sa chambre et son château, une tristesse me saisit le cœur. Je pensai que son mari l'avait oubliée puisqu'il en avait épousé une autre, que son fils l'oubliait aussi puisqu'il vendait la demeure où elle avait vécu, où elle était morte : saisie d'une douloureuse compassion, je m'agenouillai ; il me semblait que je l'avais connue, qu'un lien mystérieux existait entre elle et moi et je sentais des larmes monter à mes yeux quand un bruit de pas me fit tourner la tête.

Deux vieilles gens, un homme et une femme, arrivaient dans le cimetière les bras chargés de fleurs ; derrière eux je reconnus la taille élevée de M. Onésime Dupuis. Il parut étonné de me trouver là, mais il vit mes yeux humides et me salua d'un bon, d'un très bon regard. Je ne sais pourquoi papa prétend qu'il a l'air méchant, moi je ne trouve pas, mais pas du tout.

Je m'étais prestement relevée, et tandis que les domestiques disposaient sur les tombes les couronnes de fleurs, j'entraînai M. Dupuis à l'écart et, lui présentant le billet de banque, je lui exposai ma requête : à savoir qu'il voulût bien le faire parvenir à l'intéressante veuve qui avait volé.

Il m'écoutait, évidemment surpris, mais sur ses lèvres un sourire doux, presque affectueux. Seulement, au lieu de prendre les cent francs que je lui tendais, il secoua la tête.

“Non, mademoiselle, je ne veux pas me charger de cette mission. Vous êtes bonne et généreuse mais pourquoi un intermédiaire entre le pauvre et vous, pourquoi ne pas aller, avec la permission de madame votre mère, trouver cette femme, pour quoi vous priver de la vue de sa joie, et de l'effusion de sa reconnaissance ? ”

Pourquoi ? Pourquoi ? Ils ne savent donc pas M.M. les notaires qu'on ne peut pas dire toutes les raisons des choses : j'étais fort embarrassée, ne sachant comment expliquer que je voulais agir à l'insu de maman : je craignais qu'il n'en conçût un doute injurieux de la bonté de son cœur : je m'embrouillais dans mes phrases : m'étant mal embarquée, je balbutiais. Je pense qu'il devina plus qu'il ne comprit, mais il eut pitié de mon embarras et reprit avec une délicatesse dont je lui sus un gré infini :

“N  
mad.  
ver l  
ne :  
ge :  
la ja.  
somm  
de cc  
vous  
dire :  
pépar  
Je  
peu  
duite.  
“Cet  
senti  
me q  
—N  
tion :  
de sa  
Pui:  
Edité  
“Si  
gnem  
de ce  
de vis  
même  
mez-le  
si vo  
lent,  
mon  
Pot  
géné:  
ment  
ment

“Ne croyez-vous pas aussi, mademoiselle, que madame, votre mère pourrait à bon droit trouver la somme un peu forte pour une seule aumône : les pauvres sont nombreux dans notre village : en favorisant trop l’un d’eux, vous éveilleriez la jalousie des autres. Je ne sais quelle est la somme que vos excellents parents ont l’intention de consacrer aux bonnes œuvres, mais puisque vous voulez bien me consulter, laissez-moi vous le dire : il ne serait pas sage de faire naître des espérances qui deviendraient bientôt des exigences.”

Je repris avec un dépit bien excusable, car il est peu agréable de voir ses meilleures intentions réduites à néant :

“Cet argent est à moi, je puis en disposer sans l’assentiment de mes parents en faveur de cette femme qu’ils ne peuvent ou ne veulent employer.

—Non, dit-il gravement, même une bonne action ne peut être faite par une jeune fille à l’insu de sa mère.”

Puis, me désignant la tombe de la comtesse Edith :

“Si vous voulez, mademoiselle, remplacer dignement la noble femme qui a été la bienfaitrice de ce village, obtenez de votre mère la permission de visiter les pauvres. Portez-leur avec votre aumône la charité de votre cœur, connaissez-les, aimez-les, conseillez-les ; l’argent serait insuffisant si vous n’y joigniez les paroles qui élèvent, consolent, fortifient... Me pardonnez-vous ce petit sermon ? ”

Pour un sermon, oui, c’était un sermon, et en général je ne les aime guère, aussi je ne sais comment il se fit que j’acceptai celui-là, non seulement sans révolte, mais avec gratitude. Je l’as-

surai de mon bon vouloir, de ma docilité à suivre ses conseils. Il fut convenu que sa vieille servante, qu'il appelle Josette, m'accompagnerait dès que j'aurais obtenu la permission de maman.

Je fis devant la tombe blanche un dernier signe de croix et je me rendis à l'église, un peu anxieuse d'être en si grand retard. Grâce à Dieu, maman ne s'y trouvait pas, de sorte que je n'eus pas à parler de ma rencontre avec M. Onésime Dupuis. C'est toujours un petit secret.

27 mai.

Ce matin, au déjeuner, j'ai ouvert les hostilités.

“Mon cher petit papa.”

Papa a levé la tête d'un air inquiet très comique, puis, d'un geste qui lui est familier quand il prévoit une requête à laquelle il ne veut pas accéder, il a porté les deux mains à ses oreilles ; mais comme je sais que cela ne l'empêche pas de fort bien entendre, j'ai continué :

“Monsieur le châtelain de Varsange, quelle est la somme que vous comptez allouer chaque mois à votre petite Michelette pour les secours aux pauvres de vos domaines ? ”

J'avais à peine achevé que papa abaissait ses deux mains et répondit prestement :

“Qu'est-ce que c'est que cette baliverne-là ? Des secours ? Je ne suis pas un grand seigneur, je suis l'artisan de ma fortune ; que les pauvres travaillent comme j'ai travaillé, je leur donnerai de l'ouvrage.”

—Et ceux qui sont vieux, monsieur le châtelain, et ceux qui sont malades, et ceux qui, ayant volé, ne peuvent plus être employés ?

—Ah ! nous y voilà, dit-il en haussant les épaules ; c'est la lubie de ce notaire, je le croyais plus sérieux. Je ne veux encourager ni le vice ni l'inconduite ; quant aux vieillards et aux malades..." Ici papa s'arrêta un peu perplexe :

—“Tu veux visiter les malades, toi, Michelette ?

—Oui, avec ta permission, et avec celle de maman. Ecoute, je m'ennuie un peu dans ton beau château ; maman a le ménage, toi le domaine, moi je n'ai rien à faire. Donne-moi les pauvres. Et puis, vois-tu, château oblige, tout comme noblesse.”

Un secours inattendu me vint du côté de maman :

—“Michelle a raison, dit-elle, j'y avais songé.

—Alors, dit papa en riant, si vous êtes toutes les deux contre moi, je me déclare vaincu, je capitule et paie rançon. Je te donnerai, voyons, voyons, je te donnerai dix sous par jour ; hein ! c'est gentil, cela ?

—Oh ! papa.

—Ce n'est pas assez. Peste, tu es difficile, mettons-en vingt.

—Oh ! papa.

—Qu'est-ce que c'est ? papa, papa ! me crois-tu millionnaire ?

—Oui, monsieur le châtelain.”

Papa se mit à rire gaiement :

—“Elle ne doute de rien, cette petite masque ; voyons, que faut-il donc pour te contenter ?

—Mille francs, papa.

—Mille francs, mille francs ! Tu es folle à lier. Ecoute, Michelette, j'admets en principe ta demande, elle part d'un bon cœur ; en outre, il est de sage politique de nous faire aimer dans ce pays,

mais je ne veux pas que tu sois volée et exploitée par des intrigants. Je consulterai Onésime Dupuis, acceptes-tu son arbitrage ?

— Oh oui, papa.

— Eh bien, je saurai par lui s'il est dans le village des familles dignes de nos bienfaits, ensuite nous voterons les subsides. Tu es contente, je pense ?

— Cela dépendra des subsides, monsieur le châtelain."

28 mai.

C'était après le dîner, je faisais avec papa une partie d'échecs ; papa aime beaucoup les échecs qu'il joue à Paris avec de vieux amis ; ici, étant privé de ses adversaires, il m'a offert de me donner des leçons.

J'ai accepté pour lui complaire, car cela ne m'amuse pas du tout ; échec au roi, échec à la reine ; puis je suis toujours battue et souvent grondée parce que je ne sais pas prévoir les coups et défendre mes pièces.

J'étais donc en train de perdre la partie quand la visite de M. Dupuis fut annoncée. Papa donna l'ordre de le faire entrer auprès de nous, et, ne voulant point perdre son avantage, il lui demanda la permission d'achever ma défaite.

« Six coups me suffiront, monsieur le notaire, et je serai à vous. »

M. Onésime Dupuis affirma qu'il avait le temps d'attendre, et, s'approchant, il regarda l'échiquier.

J'allais jouer, je commençais à ébranler une de mes tours quand il s'écria vivement :

—Non, non, mademoiselle, c'est avec la reine qu'il faut parler.

—C'est vrai, dit papa, mais vous savez donc jouer aux échecs ?

—Oui, je faisais tous les jours la partie du comte.

—Alors, conseillez Michelette ; mais après toutes les bévues qu'elle a commises, je ne pense pas que, même avec votre alliance, elle puisse lutter bien longtemps."

Il faut croire que mes bévues n'étaient pas si graves, ou bien que mon allié se montra d'une incomparable valeur ; car la lutte dura plus d'une heure, et par deux fois le roi ennemi eut peine à se tirer de péril. Nous succombâmes à la fin, mais ce fut une défaite glorieuse, avec les honneurs de la guerre.

Papa s'écria avec ravissement.

—Quelle surprise, quelle bonne aubaine ! je ne m'attendais pas à rencontrer à Varsange un joueur de votre force. Nous nous mesurerons, n'est-ce pas ? Quand serez-vous libre ?

—Malheureusement, dit M. Dupuis, les heures de la journée sont absorbées par mon étude, le soir seulement...

—Le soir, mais c'est parfait, dit papa gaiement, va pour le soir ; tous les soirs alors. Et maintenant à nos affaires."

Les affaires ne furent pas longues à expédier, papa était de si belle humeur qu'il accéda sans discuter à tous les avantages réclamés par M. Onésime en faveur du nouveau fermier ; jamais la nécessité, pour un notaire, de bien jouer aux échecs n'a été aussi clairement démontrée. Je voulus profiter aussi de ces heureuses dispositions et je re-



mis sur le tapis la question des subsides ; elle fut résolue à la satisfaction de tous et il a été convenu que je visiterais les pauvres dès le lendemain sous la direction de Mme Josette.

30 mai.

Aujourd'hui, première visite aux pauvres de mes domaines, voici exactement mes impressions.

Je n'avais jamais vu de pauvres, si ce n'est à la porte des églises de Paris, où des femmes hâves tiennent entre leurs bras maigres des enfants décharnés. Ici, rien de pareil : les enfants sont joufflus, jolis et barbouillés, on chercherait en vain une petite place nette sur leurs joues rouges ; les femmes, accoutumées aux travaux des champs, sont fortes et robustes. Pauvres ou riches, tous travaillent, et il est impossible de distinguer l'aisance de la misère ; les logis m'ont paru identiques : les meubles indispensables, lits, tables, chaises, une vieille armoire, aucun superflu, aucun luxe, pas même celui de la propreté.

Tout est sale, et c'est je crois le trait distinctif de ces villages de Franche-Comté ; tout est sale, depuis le plancher rugueux, qu'on ne lave jamais, jusqu'aux draps de grosse toile bise ; partout règne le désordre, un air de paresse et d'abandon. Notre village, situé en haut d'une colline, ouvre au midi ses portes et ses fenêtres ; mais les rayons du soleil meurent sur le noir enfumé des murs : un seul coup de badigeon et ces intérieurs sombres deviendraient clairs et riants.

J'en ai fait la remarque à Mme Josette, elle en a profité pour prononcer un sermon dans toutes les maisons où elle m'a conduite ; j'ai vu que ce

sermon heurtait, froissait, blessait, ne corrigeait pas : j'en ai conclu qu'elle s'y prenait mal et que la parole n'était pas aussi puissante que M. Onésime se l'imagine ; il faut quelque chose encore, quoi ? je ne sais pas.

J'ai décrété que le premier emprunt fait à mes subsides serait consacré au nettoyage.

C'est par la maison d'une femme malade des fièvres que je veux commencer. Là chambre où l'on me fit entrer exhalait une odeur fade de pourriture ; un rapide examen me fit découvrir des épluchures de légumes dans tous les coins ; la malade était couchée sur un grabat, dans une sorte d'alcôve creusée dans le mur, des toiles d'araignées pendaient au-dessus du lit, deux grandes filles de quinze à vingt ans se dandinaient sur des chaises boiteuses, les bras croisées.

Josette les a grondées, leur faisant honte de leur paresse, les menaçant de ne pas revenir, elles écoutaient l'air grognon et surpris, trouvant sans doute toutes choses en excellent état.

L'une d'elles pourtant, essayant de se défendre, a dit :

“Il y a trop à faire, madame Josette, on ne saurait par quel bout prendre.”

Ce bout, j'ai déclaré que je le trouverais.

“Pour la guérison de votre mère, ai-je dit, le bon air, l'ordre, la propreté sont nécessaires ; vous n'avez pas d'objections, je pense, à ce que je fasse nettoyer votre maison.”

Il a été convenu que les murs, les plafonds seraient blanchis par mon ordre, les planchers soigneusement lavés, que je donnerais des couchages et du linge ; enfin, j'ai promis une robe à chacune des jeunes filles si je trouve à l'avenir la chambre propre et en bon état.

Nous verrons les résultats de cet essai.

Josette m'a conduite ensuite chez la veuve Jacquot ; j'y suis restée longtemps, les deux femmes parlaient de la comtesse Edith, et je ne me lassais pas de les écouter. Bien qu'elle soit morte depuis vingt ans, il semble qu'elle les ait visitées hier, tant son souvenir est resté profond et vivace ; Louise me contait son histoire, elle avait des larmes dans les yeux, Josette pleurait aussi.

“Nous avons tout perdu en la perdant, disaient-elles ; M. Pierre aurait encore son château sans le malheur qui est arrivé.

— Quel malheur ? ” demandai-je.

Josette baissa la voix :

“Le second mariage de M. le comte.

— Alors vous n'aimiez pas la comtesse Laurence.”

Elles hésitèrent.

“Ce n'était pas une méchante femme, mademoiselle ; elle donnait beaucoup, même qu'elle a failli faire mourir la mère Guinard d'indigestion ; mais l'argent ce n'est pas tout, il y a la façon, la façon, voyez-vous.”

La façon, la façon de la comtesse Edith, qui me la dira ?

Ce serait si doux d'être aimée dans ce village comme on l'aimait.

31 mai.

M. Onésime est venu hier soir jouer aux échecs avec papa ; il a parlé de mes visites aux pauvres et m'a adressé des félicitations. Il paraît que j'ai plu à Mme Josette, et plaire à Mme Josette est, selon lui, aussi rare que difficile.

J'étais tentée de raconter à Marie ces visites-là, mais il ne faut pas se vanter, j'aurais l'air de tirer vanité de mes bonnes œuvres.

Avec cela, je ne sais pas du tout de quoi lui parler, car les parties d'échecs de M. le notaire Onésime Dupuis lui paraîtraient bien peu intéressantes.

10 juin.

Je revenais hier, avec Mme Josette, de visiter une femme malade, je suivais la rue principale du village que l'on appelle la place ; tout à coup, j'ai entendu les sons d'un piano, oh ! des sons aigres, cassés comme une voix de vieux ; mais l'exécutante était habile, elle jouait des variations sur la "Sonnambula," je les connais ces variations, je les ai assez répétées, et je m'en suis jamais tirée à mon honneur.

J'étais donc un peu surprise, et je demandai à ma compagne quelle était la personne jouant aussi bien.

Mme Josette a fait une petite moue dédaigneuse ; elle est difficile, Mme Josette, si elle ne se contente pas de cette exécution-là, je voudrais bien la voir aux prises avec les variations de la "Sonnambula."

"C'est la Lucile, m'a-t-elle répondu ; la demoiselle de la veuve Balard, la marchande d'étoffes. Pour bien jouer, je n'en dis rien, mais ça pourrait faire autre chose ; aider sa mère dans le magasin, par exemple, au lieu de promener ses doigts tout le long du jour sur un piano."

Elle a baissé la voix et ajouté d'un ton de confiance :

“Elle a une grosse dot, elle voudrait épouser M. Onésime, mais, comme dit Bâti, ça ne convient pas, ça n'est pas de notre monde... C'est pour dire, mademoiselle Michelle, ce n'est pas parce que je l'ai élevé, mais il n'a pas son pareil. Jamais de colère, ni de mauvaise humeur. Ah ! je pourrais brûler tous les plats de son dîner qu'il n'aurait pas un mot d'impatience ; et, quand le vieux Bâti lui dit des mots, des histoires qui n'ont quelquefois ni queue, ni tête, il l'écoute aussi poliment qu'un ambassadeur ; et si bon pour les pauvres gens du pays, s'occupant de leurs affaires, les arrangeant, les débrouillant ; tenez, il y avait vingt ans que les frères Trudaines ne se parlaient pas : grâce à M. Onésime ils se sont embrassés. Savez-vous comme on l'appelle : “Lou bé notaire du bon Dieu.”

Elle parlait vite, en mots pressés qui montaient de son cœur à ses lèvres. Que c'est bon d'être aimé ainsi de ses serviteurs ! Nos domestiques ne nous aiment pas.

Pourquoi ? je n'en sais rien.

Le soir, tandis que M. Onésime faisait avec papa la partie d'échecs, je l'ai regardé attentivement.

C'est vrai qu'il a l'air très bon, avec ses yeux francs et son sourire doux, et je me disais que Mlle Lucile a bien raison de désirer l'épouser ; mais pourquoi ne veut-il pas, puisqu'elle joue bien du piano et qu'elle a une grosse dot ?

14 juin.

Je ne m'ennuie plus ; je lis, je travaille, je visite les pauvres, j'ai fait encore blanchir des maisons.

C'est un grand plaisir pour moi de rendre propres, gaies, ces pauvres demeures : je jouis de la métamorphose plus peut-être que ceux qui les habitent : je vois bien qu'on me trouve originale, ils disent un peu toquée, mais le curé de Varsange, un vieillard simple et doux tel qu'on se représente le prêtre de campagne, est venu tout exprès pour m'en remercier ; l'approbation de M. Onésime m'encourage aussi ; appuyée sur deux autorités aussi respectables, je suis sûre d'être dans le droit chemin.

Josette est devenue mon amie, elle a parfois des mots naïfs qui en disent long.

“Oh ! mademoiselle Michelle, quel dommage que vous ne soyez pas une Varsange.

—Eh oui, madame Josette, c'est un grand dommage, je ne demanderais pas mieux, je vous assure ; mais il n'y a aucun moyen.”

16 juin.

Aucun moyen... N'y a-t-il aucun moyen ?

17 juin.

Pourquoi je pense autant aux Varsange, pourquoi j'ai toujours leur nom au bout de ma plume, c'est là une de ces pensées intimes que je ferai bien de passer au crible de l'examen particulier.

Après avoir criblé, voici ce que je découvre ; je me préoccupe des Varsange, parce que j'ai l'intention de demander en mariage le capitaine Pierre, et qu'il est raisonnable de s'enquérir des antécédents de la famille dans laquelle on veut entrer.

Oh ! je ne suis pas aussi folle que je le parais.

Depuis ma sortie du couvent, je songe beaucoup au mariage, et si je n'y songeais pas, mon père, ma mère, mon parrain le général se seraient chargés de m'y faire penser.

Faut-il que j'énumère ceux qui m'ont fait l'honneur de demander ma main ? Le chiffre en est respectable, et pourquoi tant de prétendants ? Est-ce donc parce que je suis belle ? Non. Je me regarde dans le miroir vert, je constate que j'ai le nez trop petit, la bouche trop grande, le teint trop brun, seuls les yeux me semblent assez beaux ; mais ce n'est pas pour ces beaux yeux que tant de quémandeurs ont sollicité le don de ma main. Est-ce parce que je suis bonne, instruite, spirituelle ? Oh ! Je ne suis pas méchante, j'ai remporté dans mes classes les premiers prix d'histoire, de littérature, et de géographie, les seconds prix d'arithmétique, de physique et d'histoire naturelle, mais ce n'est pas cet imposant bagage scientifique et littéraire qui les a attirés. C'est donc uniquement parce que je suis la fille du richissime M. Mignet, que j'ai un million de dot, je ne sais combien de millions d'espérance. Cela me donne le droit d'être difficile et de choisir.

L'embarras du choix, embarras terrible lorsque le cœur ne fait pas pencher la balance de l'un ou de l'autre côté ; et comment pencherait-elle, quand je sais à n'en pouvoir douter que c'est l'argent de mon père et non ma chétive personne qu'on recherche.

Je ne crois pas être une fille romanesque, je ne rêve ni les ciels bleus, ni les clairs de lune, ni l'union des âmes sœurs. Je veux me marier, me bien marier ; mais je n'ai pas de hâte ; aussi longtemps que les millions de mon père seront là, il se

rencontrera des prétendants ; j'ai donc remis ma décision à l'époque de ma majorité.

“Choisis, me dit mon père, un millionnaire, mais un travailleur ; vois-tu, fillette, rien n'est plus amusant que de gagner de l'argent et d'en voir gagner à son mari.”

“Michelle, dit maman, je te conseille d'épouser un gentilhomme, tu seras riche, mais tu n'es pas noble ; le mariage seul peut t'apporter les avantages brillants dont ceux qui les possèdent tirent si grande vanité. Il n'est point agréable de s'appeler toute sa vie Mme Mignet, il y a des choses pué- riles dont une femme peut souffrir.”

Enfin mon parrain, le général, en présentant l'autre jour un colonel de ses amis, écrivait à mon père :

“J'entends que ma chère filleule épouse un homme de cœur.”

Mon Dieu, je ne demande pas mieux ; mais comment les reconnaître, les hommes de cœur ? il faut qu'ils aient fait leurs preuves et quand ils ont fait leurs preuves, mon parrain, ils ne sont plus guère jeunes, savez-vous ?

Comment faire ? Les millionnaires de papa ne sont ni comtes, ni marquis ; les marquis de maman ne sont pas millionnaires, et les hommes de cœur du général ne sont ni l'un ni l'autre.

Donc, dans l'impossibilité où je me vois de satisfaire mes trois conseillers, j'ai pris le parti de me marier à l'aveuglette et de m'en rapporter au hasard.

J'enregistre les noms de ceux qui m'ont fait le gracieux honneur de demander à m'épouser ; le jour de mes vingt et un ans, c'est-à-dire dans onze mois, je les mettrai dans une tirelire, et je tirerai au sort.



Où j'ai trouvé plaisant d'ajouter un nom à ma liste, celui d'un homme qui ne me connaît pas, qui n'a jamais pensé à moi, qui ne m'a pas demandée en mariage : le capitaine Pierre de Varsange.

D'abord j'aime son château et il me serait agréable d'en porter légitimement le nom, cela ferait plaisir à mon amie Josette, puis il y a une autre raison.

Oui, une raison que je n'oserais dire à personne, mais que je veux écrire ici, puisque ceci doit être le miroir de mes plus secrètes pensées.

En achetant ce château, mon père a fait une bonne affaire, il en est si joyeux qu'il le répète sans cesse ; il ne se passe guère de semaine qu'il ne dise en se frottant les mains : "Hein ! quelle affaire ! quel bon coup ! Je ne revendrais pas à moins de deux cent mille francs de bénéfice."

Je devrais me réjouir comme lui, puisque j'en profite : au début j'étais très contente, moi aussi, mais depuis quelque temps, depuis que j'entends vanter dans ce village la bonté, la générosité de la pauvre famille déchue, depuis les récits de M. Onésime surtout, il m'a pris comme un regret, comme un remords. Ce regret, c'est que mon père ait fait une si bonne affaire en achetant ce château. Très bonne pour nous, c'est donc qu'elle est très mauvaise pour un autre, et cet autre est le comte de Varsange, c'est-à-dire le plus noble cœur qui soit au monde ; le remords, c'est que nous avons dépouillé un pauvre... Je voudrais que mon père se fût montré généreux, et que l'affaire fût moins bonne pour nous.

De tout cela il résulte que je pense au capitaine Pierre plus qu'il n'est séant, que je mettrai son nom dans la tirelire et que je tricherai pour qu'il

en sorte le premier, après quoi j'écrirai en ces termes au général Michel Mignet :

“Mon parrain, il y a au ministère de la guerre, m'a-t-on dit, un endroit où s'enregistrent les faits, les gestes et jusqu'aux pensées des officiers ; il faut vous enquérir, et si le comte de Varsange est, comme je le crois, un homme de cœur, vous voudrez bien le mander en votre présence et lui tenir ce langage :

“Capitaine, j'ai de par le monde une petite filleule qui a le nez trop petit, mais les yeux grands ; elle a remporté les prix d'histoire, de géographie et de littérature, elle a un million de dot, elle est désolée que son père ait fait une bonne affaire en achetant votre château, elle vous prie, pour arranger toutes choses, de vouloir bien l'épouser.”

Puisqu'il est ruiné, il est bien improbable qu'il refuse ; alors tout le monde sera content. Maman, mon parrain, Josette, M. Onésime, et moi qui signerai mes lettres : comtesse de Varsange. Marie continue à me parler de son vicomte, je répondrai par un comte, moi. Papa fera peut-être d'abord une légère grimace, mais je me charge d'enlever son consentement.

18 juin.

Une de mes vieilles bonnes disait que parler du tonnerre pendant l'orage attire la foudre ; est-ce parce que j'ai parlé hier de mariage qu'une demande a été adressée à papa ce matin ? Il y avait déjà quelque temps que pareille chose ne s'était produite, j'en faisais honneur à notre thébaïde ; mais il n'y a pas de thébaïde pour une fille ayant un million de dot.

Le prétendant se nomme Jules Pochon, c'est un riche manufacturier des environs ; papa est très satisfait, il a visité ses usines, il les a trouvées belles, importantes, bien agencées.

“Tout ce qu'il y a de plus moderne, fillette, des usines qui peuvent supporter la concurrence étrangère, je t'en répons ; c'est crânement mené et crânement compris.”

Maman hoche la tête avec mélancolie, en murmurant d'un air navré :

“Pochon, Pochon, quel affreux nom ! ”

Moi, je n'objecte rien, je n'opine rien, j'ai mis M. Pochon dans la tirelire, il s'y trouvera en bonne compagnie.

Mais voilà que papa s'est mis en tête de consulter M. Onésime Dupuis. Ce notaire est devenu l'arbitre de notre maison ; rien ne se fait sans son conseil, depuis les fermages de papa jusqu'aux catastrophes domestiques de maman : tout lui est confié, cela est advenu peu à peu à la faveur des parties d'échecs.

Dès que huit heures sonnent, papa regarde la pendule, puis la porte, il va et vient tout inquiet jusqu'au moment où M. Dupuis est annoncé.

Alors la partie s'engage, maman travaille, moi je regarde les combattants ; les chances sont diverses, mais il me semble que M. Dupuis ménage son adversaire ; papa ne s'en aperçoit pas et prononce avec une joie orgueilleuse le solennel échec et mat.

Les domestiques apportent le thé, et, comme j'ai été bien sage, on me permet de causer ; j'ai un arriéré terrible, deux ou trois heures de mutisme, aussi je m'en donne à cœur joie.

Nous rions beaucoup, M. Onésime et moi ; il est

très gai, il nous conte des histoires amusantes de roueries villageoises : pas du tout bêtes les paysans, ils ont des finesses de Mohicans.

Ce soir, la partie achevée, papa se mit à questionner M. Onésime avec un petit air dégagé, comme si la chose était de nulle importance :

“A propos, mon cher notaire, vous qui connaissez tout notre voisinage, qu'est-ce donc qu'un manufacturier, M. Jules Pochon ? ”

Mais je vis aussitôt que M. Onésime, habitué à démêler les trames bien autrement serrées du jeu des paysans, perçait à jour les finesses de papa ; il prit l'air inquiet, grave, avec un rapide coup d'œil dans ma direction, et il répondit évasivement d'une voix molle et terne en homme qui ne dira rien, qui est absolument décidé à ne pas jouer à ce jeu-là :

“M. Pochon passe pour riche ; il possède une usine très belle, très belle, une très belle usine certainement.

—Parbleu, s'est écrié papa, cela je le sais aussi bien que vous, je l'ai visitée, son usine.”

Ici recrudescence de l'air inquiet et second coup d'œil de mon côté.

Il y eut un silence ; et papa eut beau faire, il ne put obtenir aucune autre réponse à ses questions.

20 juin.

Voilà deux jours que M. Onésime ne revient pas, je fais la partie d'échecs ; mais mon pauvre papa n'est pas content, moi non plus du reste ; quand on a pris une habitude, on n'aime pas à la voir rompue sans cause et sans raison.

Maman a fait à papa une observation qui n'est pas sans importance.

“Tu as eu tort, mon cher ami, de demander des renseignements à ce jeune notaire ; M. Pochon est sans doute un des clients de son étude, et il doit y avoir pour les notaires comme pour les médecins un secret professionnel les obligeant à la discrétion.”

Ceci a rendu papa soucieux :

“Que diable ! que diable ! c'est vrai qu'il paraissait contraint, mécontent ; je ne m'expliquais pas son attitude. Que diable ! que diable ! si Pochon a contracté des emprunts sérieux, je serais bien aise de le savoir.”

C'était d'autant plus inquiétant que M. Jules Pochon doit venir déjeuner avec nous la semaine prochaine, amené par l'avoué de Besançon que papa connaît. C'est l'entrevue de rigueur.

Comme je sais d'avance comment les choses se passeront, je m'y prépare sans beaucoup de trouble, mais cela jette toujours une certaine agitation dans notre paisible demeure, papa devient bruyant et maman nerveuse ; au commencement, ils cherchaient à me faire des mystères ; comme je devinais toujours, ils ont renoncé. J'éprouvais les premières fois une petite trépidation dans la région du cœur, quelque chose qui me remuait dans une délicieuse espérance ; il me semblait que j'allais entendre un concert céleste ou tout au moins de belles tirades comme on en voit dans les livres ; je craignais de mal donner la réplique, d'être gauche, embarrassée : maintenant je suis aguerrie, je sais mon rôle, je vais le réciter.

“Est-ce que vous aimez la campagne, mademoiselle ? Est-ce que vous aimez la musique ? Est-ce que vous aimez Paris ? Est-ce que vous aimez le monde ? ”

Et comme une fille bien apprise je répons: "un peu, beaucoup ou pas du tout." On croirait effeuiller les marguerites, seulement le grand adverbé passionnément ne se trouve pas dans ces dialogues-là. Parfois je me demande avec un peu de mélancolie si je le prononcerai jamais, et, tout au fond du cœur une voix railleuse, ironique, la voix méchante de ma précoce expérience, répond aussitôt :

"C'est bon pour les filles sans dot d'être aimées passionnément."

25 juin.

Je suis très mécontente, et certainement j'ai le droit de me plaindre, de mes parents d'abord qui persistent à me traiter en enfant devant les étrangers, puis de M. Onésime qui s'est fait un jeu de ma crédulité. Il me la baille belle avec son ami Pierre, le modèle des chevaliers. Je m'étais mise en frais de sentiments généreux, délicats : je me disposais à épouser ce fier gentilhomme pour lui rendre son château, et voilà que ce diamant sans tache est une pierre fausse, et que je suis, moi, une petite, naïve qui s'est laissé duper.

Ce matin, nous avons à déjeuner, M. Jules Pochon et l'avoué de Besançon ; d'abord tout se passe dans les règles. M. Jules Pochon était à table auprès de moi ; il m'a demandé correctement : "Est-ce que vous aimez la musique ? Est-ce que vous aimez le monde ?" J'ai répondu non moins correctement : "un peu, beaucoup et pas du tout." Il a paru satisfait de mes réponses, bien que je doute qu'il les ait écoutées. En revanche, il parle bien. Ce gros manufacturier est de tail-

le moyenne, un peu grêle, le geste vif, saccadé, la parole autoritaire ; c'est, on le sent, un homme d'action, de lutte, on dirait un militaire ; tel qu'il est, il ne me déplaît pas, et je mettrais sans aucune répugnance son nom dans la tirelire, si ce nom... Pochon... Pauchon..., de quelque manière qu'on l'orthographe, Pochon manque d'harmonie. Sans tenir comme maman aux titres et aux particules, je préfère pourtant, puisque j'ai le droit de choisir, porter un joli nom.

Vers le milieu du dîner, le petit avoué, qui ressemble à un méchant roquet, se mit à parler de nos voisins de campagne, distribuant à la ronde des coups de dents. Il y en avait pour tout le monde : chacun reçut force horions ; j'observai pourtant qu'il s'acharnait sur les maisons renfermant des hommes à marier ; l'un était un imbécile, un ignorant, sachant à peine signer son nom ; l'autre avait des goûts, des habitudes de palefrenier ; un troisième cachait hypocritement sous le voile de la dévotion les plus mauvais instincts ; on eût dit vraiment que toutes les turpides s'épanouissaient autour de nous, que seuls l'avoué et M. Jules Pochon en étaient exempts. L'histoire qu'il nous conta sur la famille de Château-Raldon était si drôle que je ne pus m'empêcher de rire, une histoire invraisemblable, une plaisanterie ; mais une plaisanterie méchante, dite dans l'intention de ridiculiser, de nuire. Je n'aime pas cet avoué, et pourtant j'ai ri.

“Ces Château-Raldon, nous dit-il, prétendent remonter par delà le déluge ; un de leurs ancêtres, voyant Noé construire son arche, réunit quelques planches et en fit un radeau ; ce radeau, après avoir flotté assez longtemps, s'arrêta sur la cime

d'une de nos montagnes, à l'heure où l'arche jetait l'ancre sur le mont Ararat ; l'ancêtre défit le radeau et en construisit un château, d'où leur nom Château-Radeau, par corruption Château-Raldon.

“Mais les vissitudes des flots et des siècles ont singulièrement amoindri le patrimoine de la plus noble famille qui soit sur terre, car il ne reste pour toute fortune que dix grands fils. Or il s'agit de marier richement ces dix Château-Raldon, la profession du mariage étant, comme chacun sait, le plus simple moyen de s'enrichir.

“Dès qu'une grosse dot paraît à l'horizon, on court à elle ; flatteries et révérences, puis invitation à visiter le château, un château fait avec les planches du radeau, un château qui a vu le déluge.

“Mais s'ils sont ruinés, les Château-Raldon sont orgueilleux encore : jamais ils n'avoueraient leur misère, puis il est habile de tromper son monde et de jeter de la poudre aux yeux ; un festin de gala se prépare, on écume la rivière avec des engins prohibés ; est-ce que les défenses de la loi sont faites pour les gentilshommes ? On braconne dans la forêt.

“Au jour dit, un carrosse se trouve à la gare, cocher en livrée, auprès de lui un groom. Un huissier en culotte courte et chaîne d'argent reçoit sous le péristyle, un valet de pied précède.

“Par exemple, au moment du dîner, le marquis excuse quatre ou cinq de ses fils ; ils sont, dit-il, au régiment, aux bains de mer, ou en villégiature chez des amis, et nul ne se doute que ces grands gaillards qui passent les plats, montent sur le siège, ne sont autres que les seigneurs du lieu, gri-



més, impossibles à reconnaître sous leurs perruques blanches ou rousses. Ils se rendent alternativement ce service. C'est le tour du vicomte Réginald."

L'avoué ajouta avec un petit sourire :

"Je gage que vous verrez cela."

Il commença une autre histoire, mais maman paraissait inquiète ; elle regardait l'avoué, puis me regardait ; elle n'osait pas dire :

"Chut ! voici Michelle," mais cela était si bien écrit dans ses yeux qu'il interrompit son récit pour dire quelque chose en latin, qui signifiait, je pense : "Rassurez-vous, madame, je sais que Mlle Michelle est là."

On venait d'apporter le dessert ; les domestiques s'étaient retirés. Il demanda la permission de porter un toast à notre bienvenue : "Un inestimable bienfait pour un pays qui n'aura plus sous les yeux le honteux spectacle des désordres des Varsanges. A eux la palme de l'immoralité et de l'imbécillité."

Et sans laisser à maman le temps de protester :

"Voulez-vous que je vous raconte, madame, la raison pour laquelle le comte Pierre de Varsange a vendu à votre honorable mari la demeure familiale qui porte son nom ?"

Maman s'est levé avec un mouvement d'effroi, sans laisser achever le dessert : "Vous nous conterez cela au salon," a-t-elle répondu ; puis, au lieu de me faire servir le café comme d'ordinaire, elle m'a envoyée dans ma chambre sous le prétexte d'étudier mon piano. Je le connais ce prétexte-là.

C'est égal, il y a quelque chose que l'on me cache, je le demanderai à M. Onésime. Il faudra bien qu'il me réponde.

26 juin.

Le hasard m'a trop bien servie. M. Onésime m'a trouvée seule hier soir en arrivant ; maman était allée gronder Marianne parce que son rôti était trop cuit et papa conférait avec le jardinier.

A peine fut-il assis que je posai ma question :

“Voulez-vous avoir la bonté de me dire, monsieur, la raison mystérieuse qui a décidé votre ami le capitaine, comte de Varsange, à vendre le château de ses ancêtres ? ”

Il m'a regardée, surpris.

“Il n'y aucune raison mystérieuse, mademoiselle ; Pierre a vendu ce château pour payer les dettes contractées par son père.”

J'ai haussé les épaules avec un air d'incrédulité.

“Voyons, voyons, monsieur Onésime, dites-moi la vérité ; si j'insiste pour le savoir, c'est que j'y ai un intérêt sérieux, oui, très sérieux, je vous assure. Votre ami a fait une chose blâmable, car on a dit devant moi qu'à lui revenait la palme de l'immoralité et de l'imbécillité. ”

Je brûlais mes vaisseaux, je les brûlais vite parce que je voulais avoir une réponse avant que papa ne revint ; du côté de maman, j'étais bien tranquille : quand elle gronde Marianne, il y en a pour longtemps.

Mais M. Onésime ne se pressait pas, il gardait un silence froid et avait l'air méchant ; enfin, d'une voix dure, d'une voix que je ne connaissais pas :

“Quand on touche à l'honneur d'un homme on ne doit pas se permettre d'insinuations calomnieuses. Veuillez me dire ce que vous savez ? ”

C'était une leçon ; je me sentis tout à coup inti-

midée et j'allais demander pardon comme une petite fille qu'on menace du cabinet noir, quand j'entendis dans le vestibule le pas de mon père ; alors je murmurai hâtivement : "Chut, voici papa."

Ah bien oui, quand maman dit : "Chut, voici Michelle," tout le monde se tait : quand Michelle dit : "Chut, voici papa," on ne se tait pas. Jamais M. Onésime n'avait aussi obstinément parlé.

Il s'adressa à papa :

"J'apprends par mademoiselle votre fille que des bruits injurieux circulent sur mon ami le comte de Varsange ; ces bruits, je vous prie instamment de me les faire connaître."

Papa me jeta un regard mécontent, puis il se déroba avec un rire qui sonna faux.

"Je ne sais rien du tout, dit-il, et si vous vous amusez à écouter les commérages de cette petite perruche..."

Mais M. Onésime ne fut pas dupe, il se tourna vers moi :

"Comprenez-moi bien, mademoiselle Michelle ; cette calomnie lancée dans l'ombre, que tout le monde sait sans doute, seul je l'ignore, parce que nul n'a osé la répéter devant moi ; mais MM. de Varsange ont été mes bienfaiteurs, je leur dois tout et, quand on les insulte, il faut que j'aie au calomniateur pour lui dire : "Vous en avez menti."

Quand on me parle ainsi avec ce ton à la fois suppliant et sévère, je braverai tout : le feu, le fer, maman elle-même ; aussi malgré les regards courroucés de papa, je répondis :

"J'ai trop parlé, je le vois bien ; mais je n'ai ni inventé ni menti ; quelqu'un a dit devant moi que la palme de l'imbécillité et de l'immoralité reve-

naï  
plu  
l'hé  
pas

I.

"

J.

naç

M.

je c

re

tair

ficie

M

tre

"1

nie,

Le

d'ur

ver.

ami

Al

sem

parc

n'ét

jeté

femz

tre

lui,

chos

Of

nait aux comtes de Varsange. Je ne sais rien de plus, et comme l'homme qui parlait ainsi était l'hôte de mon père, vous comprenez que je ne dois pas le nommer."

Il n'insista pas davantage et dit simplement :

"Je vous remercie, mademoiselle."

Il partit et je fus vertement grondée ; papa menaça de ne plus me laisser dîner à table. Il voit M. Onésime tirer les oreilles du petit avoué ; moi je dis que s'il a menti, c'est bien juste qu'on lui tire les oreilles : qu'importe, les avoués et les notaires ne se battent pas. Ah ! si c'étaient des officiers...

28 juin.

M. Onésime vient d'envoyer à mon père une lettre et un rouleau de papiers ; la lettre disait :

"Monsieur, puisque vous avez entendu la calomnie, je vous prie de vouloir bien lire la vérité."

Le rouleau de papiers contient des fragments d'un journal écrit par lui durant les soirées d'hiver. C'est son histoire et surtout celle de son ami.

Ah ! il a raison d'être indigné, l'avoué a odieusement menti. Jamais le comte Pierre n'avait pu pardonner à son père un second mariage, jamais il n'était revenu à Varsange ; eh bien ! après avoir jeté aux créanciers sa propre fortune, comme cette femme qu'il haïssait, cette belle-mère, cette marâtre demeurerait sans ressources, il l'emmena chez lui, partageant avec elle sa solde d'officier, seule chose qui lui restât.

Oh ! que c'est beau.

1er juillet.

M. Onésime va se battre à cause de moi ; quand je dis à cause de moi, c'est à cause de ses bienfaiteurs ; mais c'est mon indiscretion qui a amené cette rencontre.

Papa me le répète toute la journée, maman aussi. Oh ! que je suis malheureuse !

Papa qui était en souci est allé hier à Besançon, l'affaire faisait grand bruit.

M. Onésime n'avait eu aucune peine à deviner le nom du calomniateur, tout se sait dans un village et nous avons eu la veille l'avoué à déjeuner.

C'est, paraît-il, une très mauvaise langue, que tout le monde redoute, mais il a beaucoup d'esprit et on rit de ses histoires.

M. Onésime s'est rendu au cercle qu'il fréquente à Besançon, précisément l'avoué se trouvait en verve, il a raconté son déjeuner chez nous, je suis sûre que nous n'avons pas été épargnés ; bien que maman ne veuille pas admettre cette supposition, puis il a parlé des Varsange, contant des choses épouvantables, ne respectant pas même la comtesse Edith, cette sainte, il disait qu'elle avait pris à son service une voleuse parce que cette fille favorisait ses intrigues.

Alors, M. Onésime s'est levé et l'a frappé au visage. Un duel est inévitable.

Je me suis rendue au cimetière, j'ai déposé une gerbe de mes plus belles fleurs sur la tombe de la sainte comtesse, puis je l'ai priée en pleurant de protéger ce brave jeune homme qui se bat pour elle, par ma faute.

Et voilà qu'une pensée a surgi dans ma tête : c'est qu'il est bien fâcheux que M. Onésime ne soit

ni  
c'e

c  
cée  
l  
po  
lit.  
ma  
l'ir

I  
dis  
"  
Il  
"  
Il  
rétr  
suis

D  
sent  
suj  
accr  
plic  
Dc  
de l'  
coeu  
d'un

ni comte, ni marquis, ni millionnaire, parce que c'est bien certainement un homme de cœur.

3 juillet.

Quel bonheur, quel bonheur ! j'ai été exhaucée.

Il n'a qu'une blessure insignifiante qui lui fait porter le bras en écharpe, c'est très joli, très militaire ; l'avoué a reçu un coup d'épée plus grave, mais il n'en mourra pas. Somme toute, j'ai été l'instrument de la Providence.

3 juillet.

Il est venu ce soir, je lui ai tendu la main en lui disant :

“Oh ! que j'ai eu peur pour vous.”

Il m'a répondu :

“Je vous en remercie, mademoiselle.”

Il paraissait ému, c'est peut-être de la frayeur rétrospective, et moi bêtement, sottement, je me suis sentie rougir.

15 juillet.

Depuis que j'ai lu le manuscrit de M. Onésime, le sentiment de regret, de malaise que j'éprouvais au sujet de l'acquisition de ce château, s'est encore accru. Je me suis décidée à lui demander des explications.

Donc ce soir je suis allée l'attendre à l'extrémité de l'avenue ; je me suis assise sur un banc ; le cœur me battait un peu. Depuis qu'il m'a parlé d'une façon si sévère, je ressens une sorte de crainte.

te ; je ne suis plus à l'aise avec lui comme auparavant ; je redoute ce qu'il va penser ou dire, et même, en allant l'attendre ainsi, malgré l'excellence de mes motifs, je n'étais pas entièrement rassurée.

Il passait sans m'apercevoir, la tête basse, le visage triste ; je me suis levée, il a dit :

“Mademoiselle Michelle.”

Mademoiselle Michelle ! C'est étonnant combien le même mot peut avoir de significations différentes : au salon il avait dit : Mademoiselle Michelle ; mais sa voix était dure, cassante, je ressentais comme un coup de bâton ; aujourd'hui il disait cela tout doucement, tout bas, comme un mot de caresse. Je vis qu'il était content de me trouver là et je m'enhardis.

“Monsieur, qu'est-ce qu'une bonne affaire ? ”

Il parut surpris, peut-être ne pensait-il pas que c'était pour parler d'affaires que je venais l'attendre.

“Une bonne affaire, mademoiselle, est une spéculation avantageuse qui renferme pour l'une des parties un bénéfice certain.

—Et pour l'autre partie ? ”

Il se mit à rire.

“Tout le monde ne peut pas gagner en même temps au même jeu ; ce que l'un gagne, l'autre le perd.”

J'ai dit :

“En achetant Varsange, mon père affirme qu'il a fait une très bonne affaire.”

Son visage s'assombrit :

“Certainement.

—Une bonne affaire au détriment de votre ami le capitaine Pierre de Varsange, qui en a fait une mauvaise.

— Pierre n'a pas fait une affaire, mademoiselle, il a subi la plus dure loi qui soit au monde, celle de la nécessité.

— S'il eût vendu ce domaine à sa valeur réelle, il l'eût vendu plus cher, n'est-ce pas ?

— S'il l'eût vendu au prix de notre estimation, oui.

— Cette estimation était-elle surfaite ?

— Il est assez difficile, mademoiselle, d'établir la valeur exacte des grandes propriétés, surtout en ce moment où elles subissent une excessive dépréciation.

— Enfin, quel est l'écart entre votre estimation et le prix d'achat ?

— Un écart considérable, hélas ! près de cent mille francs.

— Alors, c'est cent mille francs que mon père doit à M. de Varsange.

— Pardon, mademoiselle ; M. Mignet ne doit rien, puisque Pierre a accepté les conditions de la vente.

— Il a accepté, vous l'avez dit, subissant la loi de la nécessité. De cette nécessité, il me semble que nous n'aurions pas dû profiter. Mon père est un homme d'affaires ; mais n'y a-t-il pas quelque chose au-dessus des affaires ? Ces cent mille francs, je demanderai qu'il vous les rende et s'il ne le veut pas, je m'engagerai à les payer ; j'aurai neuf cent mille francs de dot au lieu d'un million, j'en préviendrai mon futur mari. Le comte de Varsange pourra assurer le sort de sa belle-mère et recouvrer sa liberté."

Il me laissait dire sans m'interrompre ; quand j'eus fini, il murmura :

"Que vous êtes bonne ! Que vous êtes bonne, mademoiselle Michelle.



— Alors c'est affaire conclue. ”

Il sourit :

— “Ce qui est affaire conclue, c'est ma profonde reconnaissance, mademoiselle ; quant aux cent mille francs, il est inutile d'en parler à Pierre, il ne peut accepter.

— Pourquoi donc ? Ce serait une restitution.

— Non, ce serait une aumône.

— Pourtant il y a trois mois, vous auriez accepté.

— C'était une vente alors.

— Voyons, cherchez, réfléchissez. ”

Je ne pus en dire davantage, mon père et ma mère venaient au-devant de nous, assez surpris de la vivacité de notre entretien, plus surpris encore de nous voir arriver ensemble.

Dès que M. Onésime se fut retiré, maman m'interrogea sur l'étrangeté de ce fait.

Comme je ne mens jamais, j'avouai ma démarche et l'offre que j'avais faite.

Papa ne se fâcha pas, il rit beaucoup de ma manière de traiter les affaires et de rendre exécrables les meilleures. Il répétait :

— “Cent mille francs, cent mille francs ; cette petite parle de donner cent mille francs comme cent sous. ”

Mais maman revenait sur l'inconvenance que j'avais commise en allant attendre un jeune homme à l'extrémité de l'avenue ; alors il prit mon parti.

— “Eh ! ma bonne amie, laisse-la faire ; c'est une promenade et une distraction sans conséquence. Ce petit notaire est trop modeste pour ne pas comprendre la distance qui le sépare de notre fille ; et quand elle ferait avec lui un tour de parc,

il ne songerait pas à s'en prévaloir. Tu ne veux pas épouser un notaire, n'est-ce pas, Michelette ?

— Oh certes non, papa. ”

17 juillet.

J'ai reçu ce matin une nouvelle lettre de Marie ; elle me raconte le rally-paper, comme elle me l'avait promis ; il paraît que c'est un jeu très amusant qui se joue dans une forêt ; les papiers sont disséminés un peu partout comme les cailloux du petit Poucet et il faut les retrouver ; ce sont des officiers à cheval et en uniforme qui en sont chargés ; ensuite on mange des gâteaux et on boit du champagne, on danse. Elle me parle encore du vicomte, elle me dit qu'il faisait la bête : qu'est-ce que cela veut dire ? ce qui m'étonne, c'est qu'elle en paraît très fière. Il me semble qu'il n'y a pas de quoi.

Cette fois je sais que lui répondre, je vais lui raconter le duel de M. Onésime. Nous verrons ce qu'elle en dira.

J'ai dit ce soir après dîner :

“ Je vais à la rencontre de M. Onésime ; veux-tu venir avec moi, maman ? j'ai envie de marcher un peu. ”

Maman, qui après les repas aime à dormir dans son fauteuil, a fait une moue et a refusé. Je suis partie seule, mais il était en avance et c'est tout près du château que je l'ai rencontré. Je lui ai demandé s'il voulait faire un tour de parc avec moi. Il a pris l'air de quelqu'un qui est tenté, mais qui redoute la fêrule.

Je dis pour le rassurer :

“ Papa le permet, il trouve cela très convenable. ”

Alors il a paru aussi heureux que si je lui ouvrais le paradis. Comme on peut faire plaisir à peu de frais pourtant !

Dieu ! que la soirée était belle, dans ce calme si profondément doux des crépuscules d'été. Le soleil venait de disparaître dans un ruissellement d'or, tandis que, du côté de l'est, la lune découpait un mince croissant sur le bleu du ciel ; tout se taisait dans un apaisement, dans un silence.

Il m'avait semblé que j'avais cent choses à lui dire, et c'est à peine si je murmurais à voix basse :

“Comme c'est beau ! comme c'est beau ! ”

Et lui tout aussi bas répétait :

“Oui, très beau ! ”

J'aurais aimé à demeurer là silencieusement la soirée entière, regardant le ciel s'assombrir, les nuances de pourpre du couchant s'éteindre, mais il ne fallait pas abuser de la permission de mon père et à regret, bien à regret, nous rentrâmes au salon.

19 juillet.

Marie m'a écrit une très méchante lettre à laquelle j'étais loin de m'attendre. C'est fini, je ne lui dirai plus rien.

Elle répond à ma confiance en se moquant de M. Onésime ; elle me demande avec un petit air dédaigneux que je connais bien, il me semble la voir, avec quelle arme MM. les notaires et MM. les avoués vident leurs affaires d'honneur : si c'est une règle, un crayon ou une plume d'oie, la plume de fer devant être considérée comme un engin trop dangereux pour ce genre de rencontre. Elle dit

que j'ai été bien simple de m'inquiéter d'une querelle entre gens de plume, que les duels entre gens d'épée ont seuls de graves conséquences.

Je comprends qu'une fille de colonel, qui est habituée à voir les officiers se battre continuellement, soit un peu aguerrie : mais c'est égal, ce n'est pas gentil à elle de plaisanter sur ce sujet-là ; elle eût pu compatir à mes angoisses, je lui disais que M. Onésime avait été blessé, qu'il portait le bras en écharpe, je ne sais pas ce qu'elle veut de plus. Je crains bien qu'elle n'ait pas un bon cœur.

Je lui avais parlé aussi de mon dessein d'épouser le comte Pierre de Varsange, elle me demande si je suis folle de songer à un homme uniquement parce qu'il est ruiné.

Le vicomte, me dit-elle, est très riche ; il a les plus beaux chevaux du régiment, il fait courir, c'est l'officier le plus chic. Elle a dit chic, cela ne me semble pas très convenable pour une jeune fille, je vais lui en faire l'observation.

Je viens de lui répondre d'une verte façon. Je lui dis que les notaires se battent au pistolet, tout comme les vicomtes, qu'ils se font blesser pour défendre leurs amis, qu'ils sont très intelligents et ne font jamais la bête. Attrape.

J'ajoute encore que ce n'est pas un grand mérite d'avoir de beaux chevaux, que le premier venu avec de l'argent peut en faire autant.

Nous verrons ce qu'elle me répondra, mais j'ai bien peur que nous ne nous comprenions plus.

20 juillet.

Aujourd'hui une série de visites ; quand je dis une série, c'est manière de parler, car nous en avons fait deux seulement.

Mme Gébo, la femme du juge de paix, nous a reçus dans une chambre dont il eût été difficile de deviner la destination ; sur les fauteuils, des robes jetées en désordre, sur le guéridon à dessus de marbre, la moitié d'un pâté, sur le piano carré une rangée de pots de confitures, à terre des livres d'images à demi déchirés.

Nous avons eu peine à trouver trois sièges libres.

Mlle Geneviève Gébo aidait sa mère à faire disparaître sous le piano, sous le canapé, les objets encombrants. Ni l'une ni l'autre ne semblaient confuses de ce pêle-mêle, mais elles paraissaient au contraire ravies de notre visite.

Mlle Geneviève est très jolie, fraîche comme une rose, des yeux noirs qui rient, des lèvres entr'ouvertes sur de toutes petites dents blanches, un air de gaieté, de bonne humeur. Par exemple elle avait oublié de se coiffer, des mèches de cheveux blonds s'échappaient de son peigne, retombant sur son cou, sur ses yeux, elle les relevait tout en causant, déplaçant une épingle, mais alors d'autres boucles s'évadaient.

J'évitais de la regarder, afin de ne pas lui causer d'embarras, elle me dit riant toujours :

“Je n'ai pas eu le temps de faire ma toilette ; c'est la faute des enfants, j'ai joué avec eux à la cachette ; j'ai trois frères et quatre petites sœurs, il faut bien les amuser.

—J'espère, dis-je, que vous me les amènerez, ils

courront dans le parc, et nous nous promènerons en causant.”

Cette invitation lui a fait grand plaisir, elle m'en a remerciée avec effusion.

“Si cela vous amuse, ai-je ajouté, nous pourrions faire ensemble de la musique, je joue très mal, je vous en préviens.”

Elle s'est mise à rire :

“Oh ! moi je ne joue pas du tout, je déteste le piano.

—Je le déteste aussi, ai-je répondu, mais on m'a forcée à l'apprendre.”

Nous avons ensuite parlé de différentes choses, j'ai constaté avec grand plaisir qu'elle a des goûts analogues aux miens. Je crois que nous nous entendrons très bien, car elle est simple et pas du tout poseuse comme Mlle Marie Roulot.

Tout à coup, Geneviève cessa de me répondre :

“Écoutez ce que raconte maman, il faut que vous connaissiez ces gens-là.”

Mme Gébo parlait en mots pressés, avec une grosse voix rauque qui parfois s'étranglait de larmes, elle disait le sujet de sa brouille avec Mme Hurbin, la femme du percepteur.

“Nous nous voyions beaucoup, nos deux familles étaient très liées ; quand Gaëtan Hurbin venait en vacances, il ne quittait guère notre maison qui est plus gaie que celle de sa mère. J'eus l'idée pour le jour de l'an de les inviter tous à dîner, et avec eux la société de Varsange, un grand dîner enfin. Je fis venir un beau pâté.

“Je commençai une série d'invitations, Mme Hurbin ne se trouva pas chez elle, M. le curé et Mlle de Journauls acceptèrent, mais M. le docteur Bonnaud me répondit qu'il était invité par le percepteur.

“Je crus que les choses s’arrangeraient aisément, mais Mme Hurbin fut intraitable ; ma foi, moi aussi, je m’entêtai. Il y eut deux grands dîners le même jour à Varsange, le nôtre fut le plus nombreux puisque nous sommes huit dans la maison ; mais nous n’avons pas eu de filet de bœuf, le boucher qui me l’avait promis le lui a donné, les gens font tout ce qu’elle veut. ”

Le bon visage rond de Mme Gébo se contractait sous la fureur, Mlle Geneviève se mit à parler en même temps que sa mère, relatant les mêmes griefs :

“Vous ne sauriez croire combien il est désagréable de vivre dans le même pays que cette femme, et ce que nous devons supporter ; elle prend les poulets, les poissons, les plus beaux fruits ; nous ne mangeons que ses rebuts. Ah ! c’est que nous ne puissions pas comme elle dans les caisses de l’Etat.

“Enfin, grâce à vous, elle devra en rabattre, car vous paierez plus cher qu’elle, bien entendu. ”

Mais maman se récria, elle n’aime pas du tout à payer trop cher ; elle prit la part la plus vive aux ennuis de Mme Gébo et ce fut très mal disposés pour cette coupable et méchante Mme Hurbin que nous nous rendîmes chez elle.

Une amusante réception : la grille de la cour se trouvait fermée, notre coup de sonnette appela sur le seuil de la maison une petite bonne très mal tenue qui s’enfuit en nous apercevant, une vieille femme se sauva également, enfin une sorte de jardiner s’avança disant :

“C’est pas jour de recette aujourd’hui, monsieur n’est pas là. ”

Maman se hâta d’affirmer que c’était Mme Hurbin et non le percepteur qu’elle désirait voir.

L’  
“P  
La  
inst  
hâte  
El  
clos  
“I  
robe  
Ur  
sont  
Nos  
guio  
tre le  
globe  
pier  
fin I  
trée.  
Elle  
était  
peine  
rences  
press  
lui ca  
Elle  
teuse  
Mme  
Sur  
au cie  
“Ce  
je l’ai  
Une  
apprir  
pas se  
ites c

L'homme tourna ses talons en criant :

“Eh Jeannette ! eh Jeannette !...”

La petite bonne, Jeannette, reparaissait en cet instant, elle avait fait toilette et attachait à la hâte les cordons d'un tablier blanc.

Elle nous introduisit dans un salon aux volets clos et nous y abandonna en disant :

“Madame viendra tout à l'heure, elle met sa robe.”

Un temps fort long s'écoula, il paraît qu'elles sont difficiles à mettre les robes de Mme Hurbin. Nos yeux s'habituèrent à l'obscurité, nous distinguions des fauteuils sous des housses alignés contre les murs, une pendule et des candélabres sous globes, des livres, des albums enveloppés de papier blanc ; papa commençait à s'impatienter, enfin Mme Hurbin en pompeuse toilette fit son entrée.

Elle s'excusa en minaudant, nous dit qu'elle était dans le fond de son jardin, qu'on avait eu peine à la trouver ; puis après trois petites révérences écourtées, elle prit les mains de maman, les pressa sur son cœur en lui exprimant la joie que lui causait notre arrivée dans le pays.

Elle me parut phraseuse, mielleuse, complimenterieuse ; puis elle nous demanda si nous avions vu Mme Gébo.

Sur notre réponse affirmative, elle leva les yeux au ciel et du même ton bénin :

“Cette excellente Mme Gébo, si bonne personne, je l'aimais tant, mais...”

Une longue kyrielle de “ mais ” commença ; nous apprîmes que cette excellente Mme Gébo ne payait pas ses fournisseurs, qu'elle faisait partout de petites dettes, qu'elle empruntait de l'argent à ses



amis, qu'elle attirait chez elle M. Gaëtan, ce qui se comprend quand on a cinq filles à marier ; que cette gentille Geneviève était la jeune personne la plus mal élevée qu'elle eût jamais connue.

Je m'aperçus alors que le miel de Mme Hurbin recélait beaucoup de vinaigre.

Elle nous parla aussi de Mlle de Journauls :

“ Cette pauvre Mlle Journauls qui a des prétentions à la noblesse, si ce n'est pas une pitié ” ; puis de M. Onésime.

“ Ce bon M. Dupuis qui se laisse duper par tous les paysans, pas très intelligent pour un notaire, je ne lui confierai pas mes capitaux, il a trop bon cœur. ”

Et tout cela se débitait d'une voix douceâtre et plaintive ; elle ne mordait pas à belles dents comme le petit avoué, elle égratignait en faisant patte de velours.

Le pire est qu'elle a influencé maman au sujet des Gébo, on les tiendra à distance de peur des emprunts d'argent.

Quand nous voulumes partir, elle nous fit rester en insistant, il en résulta que nous ne pûmes faire la troisième visite, Mlle de Journauls.

21 juillet.

Je me suis promenée hier soir avec M. Onésime. Nous avons parlé des Gébo et des Hurbin, comme qui dirait les Capulet et les Montaigu, ou les familles ennemies ; j'ai conté l'origine de la brouille, à savoir le gigot de mouton, j'ai un talent de mimique, j'imitais la grosse voix furieuse de Mme Gébo et la voix douceuse de Mme Hurbin, j'avais beaucoup d'esprit, du moins je le croyais ;

mais, voilà qu'en regardant mon compagnon, je m'aperçus qu'il ne riait pas du tout, et même semblait consterné ; je lui en demandai la raison, il ne me la dit pas d'abord, mais pressé par mes questions, car vraiment je craignais de l'avoir blessé, il répondit :

“Gardez-vous de la moquerie, mademoiselle Michelle, elle est cousine germaine de la médisance. Vous êtes bonne, ce serait grand dommage de gâter cette bonté-là. Tous ces pauvres gens souffrent plus que vous ne le croyez de l'isolement où ils vivent, cantonnés dans la haute opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, examinant la paille dans l'œil du voisin. Des jalousies, des propos rapportés, envenimés, amènent des brouilles dont les causes sont puérides, mais dont les effets sont désastreux, puisqu'ils enlèvent le charme des bonnes relations et de l'intimité. La vie n'est pas facile dans les villages, elle est triste pour ceux qui ont connu mieux. Vous êtes heureuse, soyez indulgente à ceux qui ne le sont pas.”

C'était encore un sermon, le deuxième à Michelle? : quand nous serons à dix, nous ferons une croix, car il rendrait des points à saint Paul, l'abbé notaire du Bon Dieu. Je le lui ai dit, il a ri franchement, car s'il ne me permet pas de me moquer des absents, il consent très volontiers à être mis sur la sellette.

“Vous avez raison, mademoiselle Michelle, je suis un piètre prédicateur et j'ai bien peur d'ennuyer mon auditoire ; je ne le ferai plus, je vous le promets.”

Mais je l'ai supplié de recommencer à la première occasion. C'est vrai que je les aime, ces sermons-là ; j'y distingue un intérêt sérieux et même de l'estime, et un peu d'affection.

23 juillet.

Je ne sais pourquoi mes promenades avec M. Onésime paraissent toujours inquiéter maman. Que j'aie beaucoup d'estime pour ce jeune homme et même un peu d'affection, je ne le nie pas, mais de là au mariage il y a loin. Je ne suis pas assez romanesque pour avoir l'idée d'une semblable folie. Non, non, à défaut de fortune, il faut que mon mari m'apporte un titre, un nom qui me plaise. Mme Onésime Dupuis, néhni, néhni. Comtesse de Varsange, à la bonne heure.

Je crois du reste n'être plus la seule à avoir cette pensée. Maman a demandé-hier à M. Onésime des renseignements sur la noblesse des Varsange, sur leurs armoiries, sur la date de l'anoblissement. Les réponses ont paru la satisfaire. Le capitaine Pierre est assez gentilhomme pour avoir l'honneur de s'allier à moi.

Et voilà que papa a demandé à son tour dans quel rang il était sorti de l'École polytechnique, et quand il a su que c'était avec le numéro 3 il a semblé consterné.

“Pourquoi diable a-t-il choisi l'artillerie ? Ah ! s'il était ingénieur... Est-ce qu'il tient beaucoup à ses canons, votre ami ?”

La réponse ayant été affirmative, il a hoché la tête d'un air navré.

25 juillet.

C'est fini. Le sort en est jeté. J'ai demandé en mariage le comte Pierre de Varsange. Comment cela est-il arrivé ? Comment me suis-je décidée si brusquement à tenter cette grave démarche ?

C'est à peine si je le comprends. Quand je songeais à épouser le comte, ce n'est point de cette façon incorrecte que j'entendais procéder. C'est mon parrain le général que je comptais charger des premières ouvertures.

C'est la faute de M. Onésime, oh oui, c'est sa faute, bien certainement.

Depuis l'offre des cent mille francs si mal accueillie, nous ne parlions plus dans nos promenades de Pierre de Varsange, nous parlions de nous. Je lui ai raconté toute ma vie, mes années de pension, mes prix, mes études, je lui ai nommé mes meilleures amies. Cela paraissait l'intéresser infiniment. Lui me disait les difficultés de sa jeunesse, et son regret d'avoir abandonné pour une triste vie de notaire une carrière brillante.

Malheureusement hier soir il en revint à parler de son ami. Il avait reçu une lettre de Pierre. Il m'en disait le contenu. Il paraît que la comtesse Laurence vient de partir mystérieusement, sans donner l'adresse, se bornant à dire qu'elle se retire pour un temps indéterminé chez une vieille parente.

“Eh bien ! tant mieux, ai-je dit, le voilà délivré.

—La délivrance n'est que temporaire, elle reviendra.

—Mais si M. Pierre se marie, elle ne pourra continuer à vivre auprès de lui.

—Pierre ne se mariera pas, mademoiselle.”

Il y eut un silence que je rompis en demandant timidement :

“Est-ce que vous avez parlé de nous à votre ami ? ”

La réponse ne se fit pas attendre.

“Oui, le jour de la vente, pour lui dire le nom de l’acquéreur.

—Et depuis ?

—Non, jamais.”

Jamais ! eh bien : voilà de ces choses qui vous surprennent. Comment, il y a un homme au monde que je veux épouser, et il ignore mon existence.

M. Onésime reprit :

“Je n’ai parlé ni de vous, mademoiselle Michelle, ni de vos excellents parents, ni de l’accueil bienveillant que je reçois d’eux, parce que tout ce qui touche à Varsange est pour Pierre pénible et douloureux : jamais il ne m’a questionné. Ah ! vous ne pouvez savoir l’amour passionné de ces gens-là pour la demeure qui porte leur nom ; il semble que leur cœur soit soudé à ces vieilles murailles par une chaîne que cinq ou six générations ont forgée. Pierre a beaucoup souffert, je ne crois pas qu’il soit consolé.”

Il paraissait si triste en disant cela que je ne résistai pas au désir de voir son chagrin se changer en joie.

“Écoutez-moi, monsieur Onésime, j’ai un projet et si vous voulez être mon allié, ce château sera rendu à votre ami.”

Il me regarda avec autant d’incrédulité que de surprise ; je continuai :

“Ce projet, ce n’est pas moi sans doute qui devrais vous en faire confidence ; d’autre part, pour sa réussite votre concours est indispensable. Donc je me risque. Il est décidé en conseil de famille que je dois dans dix mois, c’est-à-dire à l’époque de mes vingt ans, me déterminer à choisir un mari. Mon père me donne un million de dot, il m’en laissera quatre ou cinq fois autant, c’est vous di-

re  
pe  
bl  
pu  
m  
d  
m  
qu  
en  
Pi  
bu  
e  
ph  
ma  
ta  
du  
—  
Rie  
da  
am  
Ro  
gne  
ma  
vot  
châ  
ma  
gne  
cor  
ma  
ni u  
séri  
du  
Il  
bar

re que les prétendants à ma main ne manquent pas. J'en ai compté cinquante-cinq et j'en oublie ; parmi eux une vingtaine de gens très riches, puis des gentilshommes de tous titres : barons ou marquis ; j'avais l'intention de les mettre tous dans une tirelire et de m'en rapporter au hasard ; mais depuis que j'habite Varsange, depuis surtout que j'ai lu votre journal, une pensée s'est ancrée en moi, c'est de rendre ce château au capitaine Pierre en l'épousant ; et c'est pour arriver à ce but que j'ai besoin de votre aide. ”

Je le regardai en disant cela d'un air triomphant, car je ne doutais pas de sa reconnaissance ; mais au lieu des expressions de gratitude que j'étais en droit d'attendre, il me demanda d'un ton dur, presque sévère :

“C'est une plaisanterie, n'est-ce pas ?

—Une plaisanterie, grand Dieu ! ah certes non. Rien n'est plus sérieux ; il se fait continuellement dans le monde de ces mariages-là ; ma meilleure amie, Marie Roulot, veut épouser un vicomte. Roulot, ce n'est pas plus aristocratique que Mignet, ainsi vous voyez. Oh ! je ne suis pas romanesque, je ne demande rien d'extraordinaire ; votre ami me fera comtesse et je lui rendrai son château. Nous pouvons compter sur l'appui de maman, sur celui de mon parrain le général Mignet ; quant à mon père, sa principale objection contre la noblesse est sa paresse et son oisiveté ; mais un officier d'artillerie n'est ni un paresseux, ni un oisif ; de mon côté donc pas d'obstacles bien sérieux ; je ne pense pas qu'il y en ait davantage du sien. ”

Il restait soucieux, perplexe, visiblement embarrassé.

“Ah, murmura-t-il enfin, si Pierre vous voyait comme je vous vois, s’il vous connaissait comme je vous connais, nul doute qu’il ne vous aimât...” Je crus qu’il allait dire : “comme je vous aime.” Mais pas du tout : “comme vous méritez de l’être ; mais il ne vous connaît pas.

—Certainement, repris-je, il faut une entrevue, c’est de rigueur, bien que je sache d’avance ce qu’il me dira : “Mademoiselle, aimez-vous “la campagne ? aimez-vous la musique ? ” ils ont tous dit cela. Donc écrivez à votre ami de venir à Var-sange.

—Et s’il refuse ?

—Ah ! ce serait trop fort ! alors il aurait la prétention de se marier sans entrevue, de m’épouser sans me connaître.

—Pierre n’est pas comme les autres, mademoiselle ; il y a chez lui de terribles obstinations, il est de ceux qui aimant à donner, savent mal recevoir ; pour lui le mariage n’est point une affaire, surtout il n’aime pas les bonnes affaires. Puis je ne crois pas que monsieur votre père consente aisément...”

Dans cette instant, comme pour lui donner raison, nous entendîmes la voix courroucée de papa qui à grands cris nous rappelait. Notre promenade s’était prolongée trop longtemps, empiétant sur l’heure de la partie d’échecs.

1er août.

Depuis cinq jours, je n’ai pu parler seule à M. Onésime ; maman est en défiance, à cause de notre longue causerie de l’autre soir. Ah ! si elle savait de quoi il s’agit, et quel sujet nous trai-

ti  
si  
pa  
dc  
  
ne  
est  
dit  
j'a  
là-  
“  
for  
cor  
te  
cor  
vra  
à r  
“tr  
des  
ave  
sati  
niet  
M  
“  
s’y  
Et  
mar  
eux  
rivés  
au c  
par  
lée

tions... Je suis tentée de le lui dire, elle serait une si puissante alliée ; puis, M. Onésime ne soutient-il pas que même pour un but louable, une fille ne doit avoir pour sa mère aucun secret.

10 août.

J'ai tout dit à maman. Cela me privait trop de ne plus causer avec M. Onésime, ce tour de parc est mon seul plaisir de la journée. Donc j'ai tout dit, et d'abord j'ai été grondée, grondée. Ce que j'ai fait n'est pas dans les usages, je le sais bien, là-dessus j'ai passé condamnation ; j'ai ajouté :

“Ne nous occupons plus de la forme, mais du fond ; voyons, maman, sois franche : tu serais contente, n'est-ce pas, de me voir épouser un comte et entre tous le comte de Varsange, que nous connaissons, qui est l'ami de M. Onésime, qui vivra avec nous dans ce château et ne songera pas à me séparer de toi. Puis, tu sais, il est sorti “troisième” de l'Ecole, il aurait pu être ingénieur des mines, ces fameuses mines dont papa parle avec tant de respect. Je suis sûre que papa sera satisfait d'avoir un gendre qui aurait pu être ingénieur des mines. Si tu veux, je vais le consulter.”

Maman a répondu imprudemment :

“J'en ai déjà parlé à ton père, je sais qu'il ne s'y opposera pas.”

Eh bien ! fiez-vous donc aux papas et aux mamans... Tandis que je conspirais avec M. Onésime, eux conspiraient de leur côté, et nous serions arrivés au même résultat, savoir : offrir Michelette au comte Pierre ; seulement eux auraient marché par des chemins détournés, tandis que je suis allée au but tout droit. Enfin il résulte de cela



qu'après avoir grondée, je suis autorisée à poursuivre ma négociation et que j'ai carte blanche pour causer ce soir avec M. Onésime aussi longtemps que je le voudrai. Quel bonheur !

11 août.

Il n'est pas venu.

12 août.

Il n'est pas venu ce soir encore. Est-ce qu'il ne veut plus revenir ? Mes soirées se passent à regarder alternativement la porte et la pendule, à faire quelques pas dans l'avenue, à prêter l'oreille au moindre bruit, à l'attendre enfin. C'était si amusant de causer avec lui ! Je le trouvais toujours si bon, si bienveillant pour mes folies, il me laissait tout dire, souriant d'un air qui signifiait : "Oui, oui, mademoiselle Michelle, je sais bien qu'il y a plus de sérieux dans votre petite tête que dans vos paroles, je sais surtout que vous avez un cœur honnête, courageux et bon." Un jour même, il me l'a dit — courageux et bon, — voilà l'opinion qu'il a de moi et que je prétends lui laisser.

13 août.

Je reçois les excuses de Marie Roulot, mais d'abord sont-ce des excuses, ou une impertinence de plus ?

"Si elle eût prévu, me dit-elle, que ce notaire me tint au cœur, elle ne se fût permis aucune plaisanterie."

J'ai répondu :

“ Mademoiselle,

“ Je comprends très bien vos insinuations malveillantes. Certainement ce notaire me tient au cœur parce qu’il est mon ami, et je ne permets pas qu’on se moque de mes amis.

“ Je pense avoir sous peu à vous apprendre un événement qui vous surprendra beaucoup.

“ Votre amie quand même,

“ Michelle. ”

Oh ! que je serai contente de lui faire part de mon mariage avec le comte de Varsange, avant qu’elle ait épousé son vicomte.

Elle m’en parle encore, de ce vicomte, elle a assisté à un bal où il ne se trouvait pas, elle me dit s’être amusée un peu, mais pas beaucoup, pas de la même façon ; elle ajoute :

“ Tu verras, Michelle, quand tu auras donné à quelqu’un tes préférences. On n’a vraiment de plaisir à causer qu’avec lui et on s’ennuie s’il n’est pas là. ”

Eh bien, ce n’est pas vrai du tout ; je n’ai pas donné mes préférences à M. Onésime puisque je veux épouser mon ami, mais j’ai le plus grand plaisir à causer avec lui, et je trouve le temps fort long depuis qu’il ne vient plus.

Nous avons reçu hier la visite de M. et de Mme Gébo accompagnés de tous leurs enfants, Geneviève m’amenait ses frères et ses sœurs comme je l’y avais autorisée ; maman les a reçu froidement, ce qui m’a fait de la peine : j’ai reconnu le résultat des propos de Mme Hurbin, aussi j’ai emmené tout

le petit monde dans le parc pour les faire jouer. Ce sont certainement des enfants turbulents, mal élevés, il fallait les surveiller sans cesse, impossible de causer avec Geneviève comme je l'eusse voulu ; la pauvre fille courait à chaque instant de l'un à l'autre. " Ne monte pas sur le mur, Pierre. Ne grimpe pas sur l'arbre, Jean, tu as ton beau pantalon. Ne tombe pas dans l'eau, Hélène. "

La voyant si inquiète, j'ai eu l'idée de proposer un jeu auquel nous prendrions part, un jeu nouveau que les officiers aiment beaucoup ; les garçons sont devenus tout oreilles, alors j'ai organisé un rally-paper suivant les indications de Marie, des papiers jetés dans le parc, dans les fourrés, dans les buissons, puis une course folle pour les retrouver. Ils étaient ravis et leur gaité avait quelque chose de si communicatif que — ma foi, pourquoi ne le dirais-je pas puisque Marie n'est pas là pour se moquer de moi ? — oui, bien qu'il n'y eût là ni beaux officiers, ni vicomte, je me suis bien amusée.

14 août.

M. Onésime ne revient pas. Les choses ne pouvant se passer ainsi toujours, papa est allé l'inviter à dîner en l'honneur de la fête de demain.

Il a accepté. Enfin, enfin, je vais savoir où en sont mes négociations.

15 août.

Ah ! quelle belle journée ! La fête de la sainte Vierge ! La procession au village dans ces rues étroites qui se parent tout à coup. Les habitants

ornent de feuillage le devant des maisons ; sur toutes les fenêtres, ils placent des fleurs, les plus pauvres en ont ; j'ai remarqué, en passant devant une mesure, des marguerites, des bleuets s'épanouissant dans deux pots de moutarde et je n'ai pas eu envie de rire ; Dieu bénira l'intention.

Toutes ces jeunes filles en blanc qui portent la bannière en chantant des cantiques, toutes les femmes dans leurs atours des beaux jours, robes et châles datant peut-être de leur mariage ont un air joyeux.

C'est la fête, la vraie fête de la France.

J'ai prié de tout mon cœur notre sainte patronne, pour la patrie d'abord, qu'elle y fasse régner l'union, la concorde, la paix et le bonheur ; puis j'ai aussi prié pour moi, l'heure qui se prépare est si décisive,... de la réponse de M. Onésime, de la décision du comte Pierre, ma destinée entière va dépendre.

16 août.

Hier soir en sortant de table, papa a dit à M. Onésime et à moi :

“ Allez donc faire un tour de parc, mes enfants, il fait si beau. ”

Oh oui ! il faisait beau ; les émotions pieuses de la journée me laissaient quelque chose de doux, d'attendri ; mais lui paraissait triste, un peu fâché, il marchait à pas lents, me suivant comme à regret.

Pour lui montrer que j'ai beaucoup de suite dans les idées, je lui ai aussitôt parlé de son ami :

“ Qu'avez-vous fait durant ces quinze jours ? où en est notre affaire ? avez-vous écrit à M. de Varsange ? ”

Il dit, hésitant un peu :

“ Je n'ai pas encore écrit, mademoiselle.

—Pas encore... mais à quoi songez-vous ?... Il faut écrire absolument. De notre côté cela va très bien, maman consent, elle est dans le complot, papa ne se prononce pas aussi nettement, mais il ne dit rien.

“ Il désire que vous nous présentiez M. Pierre. Liberté entière de part et d'autre bien entendu ; deux ou trois entrevues, voilà tout. J'aimerais mieux l'épouser qu'un autre, qu'un des cinquante-six de ma tirelire, parce que je le connais davantage ; il est votre ami, c'est une sérieuse garantie, et puisqu'il faut que je me marie... ”

Il a répété :

“C'est vrai, il faut que vous vous mariiez...

—Certainement il le faut, c'est le sort de toutes les jeunes filles.

“ Quant à votre ami il faut aussi qu'il se marie : c'est une occasion, une bonne occasion qui se présente pour lui. ”

Il a répété :

“ Une très bonne occasion qui se présente... ”

Ah ça, on a donc changé M. Onésime en un perroquet.

Je continuai :

“Puisque vous trouvez aussi que c'est une bonne occasion, il ne faut pas la laisser fuir. Oh ! je connais fort bien les objections que vous pouvez faire ; je sais que c'est pour lui une mésailliance, que je m'appelle Mignet, que mon père a gagné lui-même sa fortune, je sais aussi que je ne suis pas jolie, que j'ai la bouche trop grande, le nez trop petit... ”

Il a dit d'un ton pénétré :

ce

q

ri

q

qu

na

M.

re

I

ge

E

a

mo

que

dar

tro

qui

elle

mai

si

fa

ter.

sûre

de

V

a

de

“ Vous êtes charmante, mademoiselle Michelle.”

A la bonne heure, ce n'était pas d'un perroquet cela.

“ Alors, si vous me trouvez charmante, pourquoi n'écrivez-vous pas à M. de Varsange ? ”

Il répondit gravement :

“ Je ferai de mon mieux, mademoiselle, pour mériter votre confiance. ”

Il a dit cela d'une voix si changée, si étrange que j'ai levé la tête pour voir si c'était bien lui qui parlait : son visage non plus, je ne le reconnaissais pas : froid, rigide ; enfin ce n'était plus M. Onésime, mon gai compagnon, c'était le notaire Me Dupuis.

Il prétextait un peu d'enrouement, de mal de gorge et voulut revenir au salon.

Eh bien, tout cela me donne à réfléchir. Il n'y a pas à s'y méprendre, il est sinon hostile, du moins mal disposé à seconder mes projets. Pourquoi ? Est-ce que papa se serait trompé en prétendant que ce petit notaire est trop judicieux et trop modeste pour ne pas comprendre la distance qui le sépare de moi. Une espérance se cachait-elle au fond de son cœur ? Quelle folie ! s'il m'aimait, il eût cherché à me le faire comprendre et, si faible qu'eût été sa chance, il eût voulu la tenter. Enfin nous verrons, car dans ce cas je suis sûre qu'il va imaginer un prétexte et que Pierre de Varsange ne saura jamais que Michelle Mignet a demandé sa main.

III

Aux premières lueurs de l'aube, Me Dupuis, dans un geste de découragement, rejeta sa plume et se leva. Devant lui, sur son bureau, se trouvaient des commencements de lettres, inutile labeur de sa nuit d'insomnie.

“ Je n'y parviendrai pas, murmura-t-il, et pourtant elle l'exige et je l'ai promis. ”

Il reprit un papier froissé, en lut à demi-voix les premières lignes : une énumération d'une froideur contrainte, dot, château s'entassaient. Et rien de plus, pas un de ces conseils d'ami qui sollicitent et entraînent la volonté.

“ Non, ce n'est pas ainsi, dit-il, que l'on plaide une cause, il le verra bien. ”

Il prit une autre lettre. Ah ! dans celle-là, le nom de Michelle resplendissait, emplissant toutes les pages d'un rayonnement intense, c'était comme un hymne, comme une litanie d'amour.

Eh bien, non, pas de cette façon-là encore. Pierre lirait à travers les pages le douloureux secret qu'il voulait lui cacher.

D'ordinaire, quand il écrivait à son ami, son cœur tout entier dictait la lettre, qui s'en allait simple et franche, disant sans détour, sans crainte, sans réticence, tout ce qu'il pensait. Il n'en était plus ainsi, il n'en serait plus ainsi jamais : un secret s'était dressé entre eux, puis il souffrait tant...

L'abnégation a ses limites : il lui semblait les avoir atteintes et ne pouvoir aller plus loin. A l'ami de son enfance, au fils de son bienfaiteur, il avait tout sacrifié : sa liberté, les espérances de son avenir, une part de l'argent qu'il gagnait ; cette fois c'était son cœur qu'il fallait briser et donner en pâture.

Il défaillait. Pierre viendrait à son appel, verrait cette charmante Michelle, l'aimerait et l'épouserait, et ce serait fini pour lui, fini pour toujours ; Pierre, ce cher confident, ne devrait jamais savoir... Quant à elle, inconsciente et cruelle, elle continuerait à lui prodiguer cette amitié délicate et banale qui depuis deux mois le torturait et le charmait.

Non, il n'aurait pas la force de subir ce supplice, il vendrait son étude, partirait et ne reviendrait plus ; mais à la pensée de l'exil une angoisse mortelle étreignait son cœur de paysan si fortement attaché au sol natal. Où irait-il quand il lui faudrait fuir à la fois son village et Pierre de Varsange ?

Dans les premiers jours de sa folie, alors qu'il avait senti cet amour naître et grandir en lui, il se disait :

“ Qu'importe ! si je souffre trop, si je faiblis, si je chancelle, j'irai à Pierre, il me consolera, me soutiendra, me fortifiera. ”

Mais depuis la première confidence de la jeune fille, il se débattait au milieu d'un cauchemar, espérant un meilleur réveil. Sans doute elle oublierait cette fantaisie ; puis le père, cet ouvrier enrichi, s'y opposerait.

Mais voilà que le cauchemar continuait dans le réveil, les obstacles s'évanouissaient. Un seul sub-



sistait peut-être : la répugnance de Pierre de Varsange pour une mésalliance, pour un mariage ressemblant à un marché ; mais le vieux château pèserait d'un poids bien lourd dans la balance ; puis il y avait la grâce séduisante, le charme de Michelle, et si Pierre venait, s'il consentait à la voir...

Eh bien, non, il n'écrirait pas, il ne détruirait pas tout espoir. Qui sait ? Et il s'égaraient dans des songes : la ruine de M. Mignet ou peut-être un amour répondant au sien.

Mais brusquement le notaire, l'homme des situations nettement définies, réparaisait. Cette fortune solidement assise, bien administrée, dans cette maison d'ordre et de stricte économie, était de celles qui défient les hasards. Restait l'amour... Alors toute la délicatesse de son honnêteté se révoltait, le fils adoptif de la comtesse Edith se sentait rougir de honte. C'est qu'il le savait bien, pour arriver au mariage, pour fléchir l'opiniâtre opposition d'un père avide d'argent, d'une mère vaniteuse, une seule route existait : la séduction.

Cela jamais, jamais. Alors il ne restait rien. Rien qu'une passion désolée, un amour qu'il n'oserait avouer à celle qui l'inspirait, dans la crainte d'être classé parmi les cinquante-six coureurs de dot dont elle parlait avec tant d'indifférence et de dédain. Elle se marierait, elle l'avait dit :

“ Il faut que je me marie, c'est le sort de toutes les filles qui ont une dot. ”

Elle se marierait, il ne pourrait l'empêcher, et la chance inespérée qui se présentait pour Pierre s'évanouirait à jamais. Que dirait-il, que penserait-il, ce stoïque comte de Varsange, s'il apprenait la déloyauté de son ami ?

Le mépris de Pierre ! Alors, saisi d'une crainte qui domina son amour et son désespoir, fiévreusement il prit une feuille de papier et écrivit :

“ Pierre,

“Viens, je t'en supplie, j'ai besoin de toi.”

Et quand il eut cacheté la lettre, qu'il fut allé lui-même la jeter au bureau de poste, il rentra dans son cabinet, cacha sa tête dans ses mains et pleura.

#### Journal de Michelette

21 août.

M. Onésime est décidément très capricieux, voilà encore six jours qu'il n'est venu. Papa est allé le chercher, mais il a objecté des affaires et la nécessité de travailler le soir. Je voudrais pourtant bien savoir...

25 août.

C'est aujourd'hui dimanche, M. Onésime est venu à 5 heures, après les vêpres, c'est l'instant où se font les visites ici. Nous avons dans le salon Mme Gébo, Geneviève et notre docteur M. Bonnaud. Donc pas de causerie intime ; du reste M. Onésime ne semblait point en avoir envie ; dans le cours de la conversation il a annoncé la prochaine visite de son ami M. de Varsange, gravement, sans un regard de mon côté, absolument comme si je n'y étais pour rien.

Maman a demandé d'un air non moins grave :

“ Est-ce cette semaine déjà que vous l'attendez ? ”

— Non, madame, dans douze jours seulement, dès que son inspection sera terminée ; mais d'ici là je vais avoir beaucoup d'ouvrage, je veux me débarrasser des affaires afin de jouir des quelques jours qu'il me donnera ; je prie M. Mignet de vouloir bien m'excuser, il me sera impossible de venir jouer aux échecs. ”

Maman a dit avec un empressement joyeux :

“ Du moins vous nous amènerez, j'espère, M. le comte de Varsange. ”

Il a remercié, et aussitôt s'est levé et est parti.

Voilà donc une chose résolue, je deviendrai comtesse. Si ce mariage n'eût point agréé à M. Pierre, il n'eût pas répondu à l'appel de son ami. L'entrevue est de peu d'importance, je sais très bien que si l'on ne m'épouse pas pour mes beaux yeux, je ne suis pas assez laide pour mettre en fuite les prétendants. C'est un mariage de convenance à tous les points de vue très satisfaisant.

Je suis fort heureuse surtout de m'être trompée au sujet des sentiments de M. Onésime, évidemment il ne songeait point à m'aimer. J'en suis aise, et pourtant, pourtant, ce n'est pas bien flatteur que sans un regret, sans un soupir, il me donne à son ami.

Après son départ, j'ai emmené Geneviève dans le parc, nous avons beaucoup causé cette fois, et parlé de mariage ; elle m'a dit qu'elle ne se marierait jamais parce qu'elle n'a pas de fortune, que, du reste, sa mère ne pourrait se passer d'elle ; je lui ai demandé si elle n'en avait aucun regret.

“ Beaucoup de regret, m'a-t-elle répondu avec son joli rire, mais il faut bien se résigner. ”

Alors une pensée m'est venue : quand j'aurai épousé le comte Pierre, je doterai Geneviève et nous la marierons à M. Onésime.

Ainsi tout le monde sera heureux.

27 août.

Papa est parti ce matin pour Paris, où se trouve en ce moment mon cher parrain ; il veut le consulter au sujet de mon mariage et surtout obtenir par lui des renseignements qu'il juge indispensables.

“Vois-tu, ma chère amie, a dit papa, il s'agit de savoir si ton comte de Varsange n'est pas un cerveau brûlé, un panier percé, un chevaleresque, sorte de gens amusants dans les livres, mais non dans la réalité.

“Je n'aime guère son acceptation des dettes paternelles ; pourquoi n'avoir pas suivi le prudent conseil de Me Dupuis ? pourquoi n'avoir pas stipulé le bénéfice d'inventaire ? on ne court aucun risque au moins. Je n'aime guère non plus qu'il se soit chargé de faire vivre la veuve de son père, ce n'était pas sa mère, après tout. Je crains que ce jeune homme ne soit un esprit borné et léger.”

Maman a répondu :

“ Il faudra t'informer de sa conduite privée. ”

Moi, je ne crains rien, je trouve ces informations bien inutiles, la garantie de M. Onésime me suffit. Et puis, ce sont précisément les imprudences que papa lui reproche qui me plaisent en lui.

Mme Eulalie Mignet à M. Louis Mignet, rue Saint-Honoré, Paris.

“ Mon bon ami,

“ Les excellents renseignements que renferme ta lettre sur le comte de Varsange me font le plus grand plaisir. Je suis heureuse que ton frère approuve ce mariage qui nous convient de tous points. Tu me raillais au sujet de ma préférence pour les gendres blasonnés, tu vois que je n'avais pas tort, que c'est bien dans les rangs de la noblesse française que se rencontrent les plus sûres garanties de félicité.

“ Puisque nous voilà tous d'accord, et que cette union peut déjà être considérée comme conclue, il s'agit de faire sur l'esprit de notre futur gendre une bonne impression ; pour cela beaucoup de choses sont à mettre sur un autre pied dans notre maison, ainsi par exemple, le service de la table : **Marianne sert**, secondée par **Caroline**, c'était suffisant pour recevoir **M. Dupuis** ou **M. Jules Pochon** ; mais pour le comte de Varsange, il faut plus de façon, car, dans toutes les grandes maisons le service est fait par des hommes.

“ Toi, qui tailles en grand dans les petites choses, tu me diras : “ Prends un maître d'hôtel à Besançon.” Mon bon ami, j'y ai pensé, mais les maîtres d'hôtel sont la ruine des maisons où ils entrent, ils mangent toute la desserte, même le pâté de foie gras ; ils donnent de mauvais conseils aux domestiques. Certainement **Marianne** n'est pas la perfection, mais après toutes les peines que j'ai prises pour lui apprendre la cuisine, il serait peu agréable qu'elle vînt me demander une augmentation.

“  
l'a  
qu.  
“  
ce  
J'i  
Ma  
jou  
“  
le c  
talc  
livr  
prc  
dor  
de  
sité  
“  
où  
nom  
quo  
doit  
gue  
“  
mor  
que  
  
M.  
  
“  
bles,

“ J’ai donc décidé d’enlever le petit Claude à l’arrosage de nos laitues, quitte à l’y remettre quand M. de Varsange sera parti.

“ Ah ! mon pauvre Louis, ce n’est pas une mince besogne de dresser ces lourdauds de paysans. J’installe autour de la table Michelle, Caroline et Marianne, et je donne à Claude six leçons par jour ; j’espère qu’il marchera.

“ Ceci m’amène à ma requête, car je ne puis, tu le comprends, le faire servir en blouse et en pantalon bleu. Je te supplie donc de m’apporter une livrée ; cette dépense serait obligatoire l’année prochaine, quand nous aurons un cocher, c’est donc seulement une petite avance que je réclame de ta complaisance. Tu en vois du reste la nécessité. Choisis cette livrée élégante et distinguée.

“ Je me rappelle avoir assisté à un dîner de noce où les domestiques étaient en habit noir, par économie sans doute, cela a donné lieu à des quiproquos désagréables, dont j’ai été choquée ; la livrée doit être de rigueur, autrement comment distinguerait-on les convives des domestiques ?

“ Je ne veux pas abuser de ta complaisance, mon bon ami, je prévois d’avance que tu feras ce que je désire ; je t’embrasse et te remercie.

“ Ta femme affectionnée,

“ Eulalie Mignet.”

M. Louis Mignet à Mme Eulalie Mignet, au château de Varsange.

“ Ma bonne amie,

“ Je n’aime pas à te refuser les choses raisonnables, tu recevras la livrée.

“ Je suis de ton avis au sujet de l'habit noir, mais c'est à un autre point de vue ; il ne faut pas profaner notre tenue de cérémonie, en la faisant porter à nos gens : ils n'ont que trop de dispositions à s'égaliser à leurs maîtres, c'est pourquoi j'ai choisi pour Claude une livrée de couleur.

“ Ton mari, dont le plus grand bonheur est de te satisfaire,

“ Louis Mignet. ”

Journal de Michelle

23 août.

Papa est revenu de Paris, très satisfait des résultats de son enquête ; mon mariage est chose décidée.

24 août.

Nous attendrions la visite de l'empereur de toutes les Russies, que la maison ne serait pas dans un plus effroyable tohu-bohu ; tandis que maman compose son menu, veille au service de la table, émaille les murs de la salle à manger d'innombrables assiettes de porcelaine de Chine, malheureusement toutes de même dessin, et commande à Besançon des provisions de bouche suffisantes pour nourrir une armée d'ogres, papa orne les panneaux de notre salon de très beaux tableaux qu'il a rapportés de Paris, et tout cela pour l'édification du comte de Varsange.

“ Mais pourquoi prendre tant de peine ? ai-je

demandé ; puisqu'il vient à l'appel de son ami, c'est qu'il est résolu à m'épouser et ce ne sont ni des tableaux, ni des porcelaines qui changeront sa détermination. ”

Maman hausse les épaules et papa est bien près d'en faire autant.

26 août.

Les tableaux sont en place, je les trouve superbes, et je félicite papa de cette belle acquisition ; mais il regrette son argent, car il me répond en grommelant :

“ C'est une folie, j'eusse mieux fait d'acheter les arbres, les prés, les champs qu'ils représentent, c'eût été moins cher et plus productif. ”

Maman trouve que les artistes de nos jours manquent d'imagination, elle n'aime pas les paysages.

Une de ces toiles pourtant a un charme de mystère, qui attire et retient. C'est une nuit d'été, la lune claire et haute jette sur la rivière un long reflet d'argent, une jeune paysanne debout sur la berge se penche et regarde dans l'eau.

Que fait-elle seule à cette heure tardive ?

Papa dit : “ C'est un rendez-vous. ”

Maman soutient que c'est un suicide.

Un suicide ? non, car on aperçoit un sourire sur ses lèvres... ; un rendez-vous ?... non, c'est la rivière seule qu'elle contemple. J'aime l'impression de rêverie qui s'exhale de ce tableau, j'ai peine à le quitter, même pour son voisin, une marine aux flots courroucés.

2 septembre.

M. de Pierre est ici, mais je ne l'ai pas encore aperçu. Ne viendrait-il pas nous voir ?



Maman et même papa commencent à s'inquiéter.

5 septembre.

Enfin, enfin, il nous a rendu visite. Nous l'attendions dans des attitudes capables de faire sur son esprit la plus délicieuse impression : papa feuilletait une revue d'économie politique, maman brodait une chasuble, je jouais au piano un nocturne : scène de famille.

Tout a marché à souhait malgré un peu d'embarras, que M. Onésime semblait partager. Il m'a paru triste. Pourquoi ? Il doit être si heureux de voir son ami. Seul M. de Varsange était tout à fait à l'aise, aimable, poli, peut-être un peu trop poli. Cette amabilité qui cherchait à dissiper notre gêne, ressemblait à de la condescendance ; cela m'a rappelé ces fêtes de Sainte-Catherine au couvent, alors que nous, les grandes, nous devions faire jouer les petites ; nous paraissions nous amuser, mais au fond cela nous ennuyait. De même je crois que M. de Varsange — oh, je n'ai plus aucune envie de l'appeler Pierre — ne se plaisait pas du tout dans notre société. Et pourtant il n'était pas ému gentiment comme M. Onésime à sa première visite, il ne paraissait pas reconnaître son château. Il complimentait maman sur la beauté de la chasuble, et puis il parlait de choses indifférentes, et je n'étais pas contente du tout. Il y a en lui malgré ses efforts, peut-être à cause de ses efforts, quelque chose qui repousse l'expansion, la familiarité ; je me sentais glacée, silencieuse, moi que les entrevues n'embarrassent guère, je n'ai pas dit vingt paroles et ces paroles ne lui ont pas plu, je l'ai bien compris.

Papa a été mieux inspiré, il lui a remis la clef d'une des portes du parc en disant :

“ Vous êtes toujours chez vous, monsieur le comte, ce sera pour moi un grand honneur que vous vous promeniez librement dans ce domaine comme vous aviez coutume de faire. ”

M. de Varsange a répondu d'une voix franche, presque affectueuse :

“ J'accepte, monsieur, et vous suis très reconnaissant : rien ne pouvait me faire plus grand plaisir. ”

Quand il s'est levé pour partir, maman l'a invité à dîner pour demain, mais pourquoi a-t-elle ajouté :

“ Oh ! sans cérémonie, avec notre modeste ordinaire, à la fortune du pot. ”

J'ai été contrariée de ce petit mensonge ; d'abord le comte de Varsange n'est pas de ceux qu'on invite sans cérémonie, puis comment espère-t-elle lui faire croire qu'un modeste ordinaire comporte le repas de gala qui lui sera présenté.

Après le départ du comte, papa a déclaré qu'il lui plaisait, qu'il lui allait, comme il dit toujours.

“ Pas de morgue, très bon enfant, pas fier, pas fier du tout. ”

Hum ! pas fier, moi je n'en jurerais pas. Quant à maman, elle répétait ravie :

“ Il a grand air, très grand air, c'est un véritable grand seigneur. ”

Oui, mais je n'ai pas grand air, moi, papa non plus, maman non plus ; il va nous trouver peut-être un peu vulgaire, un peu trop simples ; s'il allait nous dédaigner, nous mépriser... Cette pensée-là est pour moi si pénible que toute ma joie s'évanouit.

6 septembre.

Me demandera-t-il en mariage ? Papa, maman, qui ont une plus grande expérience que moi, n'émettent aucun doute sur ce point :

“ Il viendra demain solliciter ta main. Madame la comtesse, je vous salue. ”

C'est une chose bizarre : ce mariage que j'ai rêvé, désiré, recherché, m'épouvante aujourd'hui. Et pourtant le comte de Varsange est irréprochablement bien, les plus difficiles seraient satisfaites ; mais je sens entre lui et moi comme une infranchissable barrière qui nous sépare.

Ah ! je sais maintenant ce que je lui reproche. C'est de me rendre triste, de me faire souffrir de petites choses auxquelles jusqu'ici je ne prêtais aucune attention, dont je ne m'apercevais pas, et qui maintenant me semblent importantes, colossales. Ainsi j'ai subi durant toute la soirée une insupportable torture.

Le dîner pourtant était beau et bon, Marianne avait tenu à honneur de se surpasser, mais ma pauvre maman se désolait, se lamentait à chaque mets, s'excusait : l'un était trop cuit, l'autre pas assez ; vainement M. de Varsange disait doucement, poliment :

“ Mais non, mais non, madame, c'est exquis. ”

Elle s'occupait trop du service, morigénant Blanche à demi voix ; enfin, quand on servit l'entremets, un entremets excellent dont elle est fière, elle a forcé, vraiment forcé le comte à en manger deux fois.

Elle agit toujours ainsi, maman, avec tous nos convives : pourquoi donc cela m'a-t-il semblé incorrect et de mauvais goût ? pourquoi en ai-je été

fr  
V  
un  
  
se  
il  
les  
dir  
fai  
dre  
  
vic  
bla  
  
fut  
va  
pas  
que  
tar  
me  
ge  
tro  
pre  
gra  
tout  
de  
F  
tro  
pis  
peu  
mo  
gir,  
lon.  
A

froissée ? il faut bien que ce soit la faute de M. de Varsange ; malgré sa politesse, j'ai senti chez lui une nuance de surprise.

Papa ne se lamentait pas, lui du moins, mais il se glorifiait, se vantait avec son habituelle gaieté ; il disait le nom des vins, il ajoutait qu'il achetait les plus grands crus avec des remises ; moi, d'ordinaire, j'ai plaisir à le voir si heureusement satisfait, pourquoi donc étais-je mécontente de l'entendre répéter :

“ Buvez donc, buvez donc, messieurs. ”

Je voyais que le verre de M. de Varsange ne se vidait pas, et ce verre obstinément plein me semblait une leçon.

Après le dîner, nous passâmes au salon, et ce fut un autre supplice. Mon pauvre papa ne pouvait supporter la pensée que ses beaux tableaux passassent inaperçus ; il voulut les faire remarquer au comte, celui-ci le suivait de toile en toile, tandis que papa disait le nom du peintre, et même le sujet de la peinture comme si M. de Varsange eût été frappé de cécité ; trop long, beaucoup trop long, ce panégyrique de chaque œuvre, cela prenait des airs de boniment ; il prédisait la plus grande célébrité à tous ces artistes, et voilà que tout à coup il me sembla voir sur les lèvres de M. de Varsange l'ombre d'un sourire.

Pauvre cher papa ! la pensée qu'il pouvait être trouvé ridicule me fut si odieuse que je l'interrompis au milieu d'une phrase, trop brusquement peut-être, car les yeux du comte se fixèrent sur moi, sévères, désapprobateurs ; je me sentis rougir, et pour cacher ma confusion, je sortis du salon.

A ma grande surprise, quand j'y rentrai, c'était

le comte qui parlait, et ce qu'il disait était si étrange que j'oubliai tout pour l'écouter. Je compris qu'il s'agissait de la scène au clair de lune et qu'une légère discussion entre lui et mon père s'était élevée.

“Non, monsieur Mignet, cette jeune fille ne songe point à mourir d'une façon tragique, ce n'est ni une abandonnée, ni une désespérée ; s'il y a dans son attitude un peu de crainte, le demi-sourire qui se joue sur ses lèvres est plein d'espoir. C'est d'une vieille coutume de notre pays que le peintre s'est inspiré, coutume abandonnée aujourd'hui comme tant de choses du passé, si poétiques et si naïves ; mais nos paysannes en ont gardé le souvenir. Autrefois, quand une jeune fille était demandée en mariage, avant de donner une réponse, elle allait consulter la blonde Phœbé, elle se rendait seule à minuit au bord d'une rivière, se penchait sur l'onde tout en chantant ces paroles magiques :

“Oh ! Lune, claire Lune, dans ton bleu miroir,  
“fais-moi voir le mari que je dois avoir. ”

“Aussitôt dans le reflet d'argent surgissait une image, parfois celle du prétendant, parfois une autre, mais la lune voulait être obéie, et seules les unions contractées d'après ses conseils étaient heureuses. ”

Maman a jeté un cri de reproche :

“Oh ! monsieur le comte, pouvez-vous regretter de si grossières superstitions. Ce n'est pas possible. ”

Le comte a ri et cela va bien, le rire, à son sérieux visage :

“Eh oui, madame, je les regrette. Dans le reflet de la lune comme à la clarté du soleil, une jeune

fi  
c'  
v  
at  
la  
  
tu  
S  
C  
Mi  
I  
sui  
po  
gne  
pre  
qui  
lit  
L  
se r  
J  
tou  
me  
pou  
D  
par  
Je  
Es  
m'a

filie aperçoit toujours celui qu'elle désire voir, et c'est celui-là seul qu'il faut épouser."

Maman, qui n'aime pas qu'on parle d'amour devant moi, a changé la conversation en demandant au comte s'il avait vu des tempêtes ; on a oublié la jolie paysanne pour examiner la marine.

M. de Varsange, en racontant cette bizarre coutume, paraissait y croire.

Si j'allais consulter le miroir bleu.

Quelle folie ! il est minuit, je vais dormir.

Minuit.

Eh bien ! non, le sommeil ne vient pas. Je me suis couchée et je me relève en proie à une insupportable agitation. Est-ce la faute du champagne, est-ce le légitime souci de la grave décision à prendre, ou peut-être ce rayon de lune obstiné, qui, filtrant entre mes persiennes, tombe sur mon lit et semble m'appeler, oui, m'appeler.

Là-bas dans l'île, à travers le feuillage, la lune se mire dans l'eau paisible...

Je viens d'ouvrir mes fenêtres, tout est calme, tout dort. Seule elle veille blanche et douce, elle me sourit, m'encourage. Le parc est sûr ; que pourrais-je redouter ?

Décidément ce tableau me hante. J'ai retenu les paroles de l'invocation.

Je ne résiste plus.

Est-ce le sévère visage du comte Pierre qui va m'apparaître dans l'onde argentée !

IV

Pierre était depuis quatre jours à Varsange et le laconique appel de son ami ne lui avait point encore été expliqué. A ses questions en descendant du chemin de fer :

“Qu’arrive-t-il ? Pourquoi as-tu besoin de moi ?”

Onésime avait répondu :

“Plus tard... Rien de fâcheux... Rassure-toi. Je te dirai cela,... mais causons de toi d’abord.”

Et avec une volubilité fiévreuse, il avait entassé les demandes et les réponses, tandis que Pierre, sans insister davantage, écoutait.

L’intimité de ces deux hommes avait été trop grande pour qu’aucune dissimulation pût réussir.

En moins d’une heure, Pierre savait à n’en pouvoir douter que le secret d’Onésime était pénible, douloureux, sinon coupable. Il attendit, inquiet, n’osant plus rien demander,

Mais si le comte s’étonnait, Onésime se désespérait : il avait cru facile une confiance verbale, et maintenant il regrettait de n’avoir pas écrit. les mots ne venaient pas à ses lèvres.

Vainement il cherchait à affermir son cœur, le courage lui manquait ; ce fut ainsi jusqu’au troisième jour.

Alors avec ce bégaiement de paroles des situations douteuses, il murmura très bas :

“Pierre, te serait-il pénible de voir les acquéreurs du château ? ils m’ont prié de te conduire chez eux.”

cc  
le  
te,  
en  
‘  
mc  
me  
I  
so  
pa  
ma  
sir  
“  
ger  
du  
“  
j’ai  
Il  
son  
un  
dan.  
Il  
que,  
cœur  
Le  
men  
il se  
qu’e.  
Il  
ne p  
certa  
Du

Puis hâtivement, avec l'espérance d'un refus qui couperait court et terminerait son ambassade :

“Oh ! si c'est pour toi un sacrifice, il n'y a nulle nécessité.”

Il baissait les yeux, craignant le regard du comte, un regard qui sondait et scrutait ; il tressaillit en entendant la réponse :

“Vraiment, Onésime, je serai heureux de revoir mon pauvre château et de m'assurer, comme tu me l'as affirmé, qu'il est tombé en bonnes mains.”

Il avait conduit, présenté Pierre, cherchant sur son visage le dédain du noble ruiné pour le riche parvenu. Il avait espéré quelque mot de raillerie, mais au sortir de cette visite, Pierre avait dit simplement :

“Tu as raison, Onésime, ce sont d'excellentes gens ; M. Mignet a été bon de me remettre la clef du parc.

“Veux-tu que nous nous y promenions ce soir, j'aimerais à m'y retrouver avec toi.”

Il avait acquiescé d'un ton contraint au désir de son ami ; mais au bout d'un instant, il prétextait un travail oublié, une affaire urgente et s'enfermait dans son cabinet.

Il n'était pas un stoïque, lui, pas un chevaleresque, pas de ceux qui regardent sans faiblir leur cœur panteler.

Le lendemain, il attendit avec angoisse le moment de se rendre à l'invitation de Mme Mignet ; il sentait bien que ce serait le dernier délai, et qu'ensuite il faudrait parler.

Il en venait à accuser Pierre, il lui en voulait de ne pas deviner son martyre, de lui voler son incertain bonheur.

Durant le dîner, il évita de regarder Michelle. La



perdre ! Est-ce que c'était possible ! Ah ! pour-  
quoi Pierre était-il venu ?

Et maintenant ils se promenaient ensemble sous  
la froide clarté de la lune de septembre.

Le comte avait dit :

“Ne rentrons pas encore, Onésime, restons dans  
le parc.

“Laisse-moi jouir de cet instant, je suis si heu-  
reux d'être ici. C'est une chose étrange, mais ce  
château est encore à moi. Les liens qui m'unis-  
saient à lui ne sont pas brisés. Quand, il y a six  
mois, je signai l'acte de vente, je croyais n'avoir  
jamais la force de le revoir, j'avais tort. J'aime  
toujours mes vieilles murailles, mes arbres cente-  
naires, et ils m'aiment eux aussi, ce sont des amis  
fidèles ; sous leur écorce d'arbres, sous leurs mo-  
lécules de pierre, il y a un cœur qui répond au  
mien. Le sens-tu comme moi, ce lien mystérieux  
qui nous unit au sol natal, ce lien qui brusque-  
ment brisé cause chez l'homme la nostalgie, quel-  
quefois la mort. Crois-tu qu'eux aussi ne souf-  
frent pas ? Eh bien ! moi je t'affirme qu'il n'y a  
pas en cet instant un brin d'herbe, pas un atome  
de terre de mon domaine qui ne chante un hymne  
d'allégresse : “Le maître, le vrai maître est reve-  
nu.” C'est pourquoi je veux saluer tous mes vieux  
arbres, les vétérans, ils sont à moi, te dis-je. Est-  
ce que cela compte, les traités que la fatalité, le  
malheur, la défaite nous obligent à signer ? Ils  
savent bien, eux qui ont vu et entendu tant de  
choses, eux les immobiles témoins des êtres qui  
passent, que nous sommes rivés les uns aux au-  
tres par une chaîne que tout l'or de M. Mignet ne  
saurait acheter.”

Ils errèrent silencieusement à travers les longues

allées du parc ; des ressouvenirs d'enfance surgissaient à chaque pas, ils ressentait l'un et l'autre une grave mélancolie et une profonde douceur.

Ils étaient revenus sur les bords de la petite rivière, auprès d'un banc de gazon qui souvent autrefois avait entendu leurs juvéniles confidences, Pierre s'assit et demanda :

“Pourquoi m'as-tu fait venir ? il faut me le dire maintenant.”

Il y avait bien des jours que le pauvre notaire attendait cette question, néanmoins il tressaillit.

C'est que de sa réponse allait découler pour lui le désespoir ou le déshonneur. Il pouvait mentir, il en était temps encore, alléguer un conseil à demander, une direction de conscience dans une de ces affaires louches qui tentent parfois les manieurs d'argent ; Pierre n'avait nul soupçon, il serait facile à tromper, puis il partirait et ne saurait jamais que la fortune avait passé auprès de lui.

Il se débattait depuis la veille contre cette tentation ; il avait trouvé le prétexte, accumulé les probabilités, il avait même dressé dans la nuit précédente tout un contrat chimérique d'association ; si Pierre semblait avoir quelque défiance, il le lui ferait lire ; mais Pierre ne se défierait pas.

Seulement quand il voulut le dire, ce mensonge, et cesser d'être un homme d'honneur, il leva la tête pour rencontrer une dernière fois avant de faillir les yeux de son ami.

Pierre le regardait en effet ; mais tout à coup dans la pénombre du grand arbre qui les ombrageait, les yeux lui parurent autres, plus bleus, plus doux, plus pénétrants, un regard d'une bonté infinie, un regard qu'il connaissait bien, le regard,

le vrai regard de la comtesse Edith, sa bienfaitrice, sa mère.

Alors il se rasséréna, fortifié, sentant que devant ces yeux-là il ne faillirait pas.

“Pierre, dit-il, veux-tu épouser Mlle Mignet ?”

Il attendit la réponse, silencieusement, avec la résignation du condamné devant le supplice inévitable.

“Alors, dit le comte, c’était là le mystère ; mais pourquoi ne me prévenais-tu pas ? Pensais-tu me marier sans que j’en fusse averti ?”

Onésime détourna la tête ; c’est qu’il fallait mentir et que les yeux le regardaient avec cette pénétrance qui autrefois savait si bien démasquer ses faussetés d’enfant.

“Je craignais ton refus, un refus sans examen, je voulais que tu visses cette jeune fille.”

Puis, résolument, comme un poltron que l’excès de la peur rend brave, après avoir exposé la cause, il la plaida :

“Ce serait un si grand bonheur que ce mariage ; c’est une chance inespérée de rentrer dans les biens de tes ancêtres par une de ces unions dont les vôtres sont coutumiers ; tu apportes ton vieux nom, elle, sa grande fortune. Tu consentiras, n’est-ce pas ?”

Il sentait rivé sur lui le regard de Pierre de Varsange ; il fallait à tout prix en déjouer l’intelligence fixité : après avoir plaidé, il supplia :

“Tu ne me réponds pas. Oh ! Pierre, je te conjure de consentir pour ton bonheur et pour le sien.

—Pour le sien ?

—Eh oui, pour celui de Michelle, pauvre fille riche, proie visée par les coureurs de dot, et si

vi  
pe  
tr  
ur  
vr  
l'é

C  
qu  
un

pe  
ga  
te,  
ân  
que  
tré.

I  
bri.  
sor  
cet  
té c  
les

Il  
plu.

A  
pet.

“  
mir  
la s

F  
“  
fille

vraie, si bonne... Sais-tu ce qu'elle avait inventé pour sa défense et sa sauvegarde ? C'était de mettre les noms des prétendants à sa main dans une urne et de se confier au hasard. Le hasard... Pauvre petite, si elle allait tomber... Dis-moi que tu l'épouseras."

Pierre demanda gravement :

"Est-ce que tu aimes cette jeune fille ? "

Onésime essaya de se soustraire au rayon bleu qui l'enveloppait, et dit hâtivement, balbutiant un peu :

"J'ai pour elle beaucoup d'affection. Tu ne peux la juger. En ta présence elle est intimidée et gauche ; mais c'est la plus charmante fille qui existe, franche, loyale, courageuse, généreuse, une âme d'élite, simple comme un enfant. Il n'y a que toi au monde qui sois digne de posséder ce trésor."

Il respira ; il avait parlé, en honnête homme, brisant son cœur, plaidant de toute l'ardeur de son amour la cause qu'il désirait perdre. Pierre cette fois ne pourrait rien deviner et, levant la tête dans un geste de fierté douloureuse, il affronta les yeux bleus.

Il les retrouva aussi doux, mais plus sérieux, plus pensifs.

"Mon pauvre Onésime, tu l'aimes donc bien."

Allons, il fallait mentir encore ; il éclata d'un petit rire qui sonna faux :

"Entêté, je te le dis que je l'aime ! que je l'admire ! autrement penserais-je à te la destiner. Je la sais digne de toi."

Plus gravement encore le comte répéta :

"Ce n'est pas d'amitié que tu aimes cette jeune fille, c'est d'amour."

Il se fit un long silence que troublait seul, dans la sérénité de la nuit, le glissement de quelque feuille sèche ou le craquement d'une branche morte.

“Avoue, avoue, mon pauvre ami, franchement et sans détour.”

Il lui avait pris la main. Alors Onésime parla, sa voix se brisait en accents rauques.

“Pourquoi veux-tu le savoir ? mais tu as raison, il ne faut entre nous ni feinte, ni mensonge ; eh bien oui, je l'aime comme un fou, je l'aime tant, qu'il m'a fallu huit jours de lutte pour me décider à t'appeler ici ; même à toi, donner cette femme était au-dessus de mon courage, Pierre, je ne pouvais pas... Et pourtant c'était de te rendre ton cher château, malgré l'immense affection que j'ai pour toi, je ne pouvais pas... Depuis ton arrivée je lutte contre une affreuse tentation... Ah ! c'est qu'elle est tout mon amour, mon premier, mon unique amour. Tu veux savoir si je l'aime ?

“Eh ! oui, je l'aime follement, passionnément !”

Sa voix s'élevait douloureuse, frémissante.

Le comte demanda :

“Le lui as-tu jamais dit, Onésime, le lui as-tu laissé voir ou soupçonner ?

—Railles-tu, Pierre ? le lui dire ! Ne sais-tu pas que sa fortune est considérable, et que moi je n'ai ni nom, ni position, ni fortune, rien qui me permette de prétendre à elle sans être un insensé. Est-ce que cela compte, un pauvre notaire de village ? est-ce que cela a un cœur seulement ?

“Les parents laissent Michelle se promener seule avec moi dans le parc parce que, à leurs yeux, je suis sans conséquence ; auprès d'elle je joue le rôle de confident et d'ambassadeur, c'est elle qui m'a

f  
F  
t  
.  
E  
y  
l  
a  
r

de  
ép  
so  
te  
se  
là.  
pe  
qu  
ma  
nie  
vo  
do  
le  
cla  
hor  
II

chargé de te proposer ce mariage, sans avoir sou-  
ci, la cruelle enfant, de la torture qu'elle m'infligeait. Pierre, je souffre, c'est vrai, mais je souffrirais par un autre, car elle ne sera jamais à moi. Le bonheur auquel je ne puis prétendre est à la portée de ton bras, prends-le, mon ami, sans hésiter. Prends-le, afin que je n'aie nul regret de t'avoir dit la vérité.

—Et toi, Onésime, que deviendrais-tu si je consens ?

—Je chercherai à me résigner, mais si je ne puis y parvenir je partirai du moins avec cette consolation qu'elle et toi, les deux seuls êtres que j'aime au monde, vous êtes heureux, et heureux par moi. ”

Il se tut un instant, puis d'une voix brisée :

“Tu veux bien l'épouser, n'est-ce pas ? ”

Pierre répondit avec un faible sourire :

“Ne te reproche pas ton aveu, ne te torture pas de vaines chimères. Je n'eusse point consenti à épouser Mlle Mignet... Faut-il t'expliquer la raison de mon refus, la voudras-tu comprendre ? Cette jeune fille est charmante, mais entre elle et moi se dresse la mésalliance. Un mot très grave celui-là. Plus d'un des miens, as-tu dit, est remonté par le mariage aux fortunes perdues ; sais-tu ce qu'il arrive au lendemain de ces unions-là ? Le mari s'en va emportant la dot et la femme, il renie le beau-père, la belle-mère, ne veut plus les voir. C'est à eux cependant qu'il doit le luxe dont il jouit ; il est entré dans la maison dérochant le trésor, puis il s'est enfui ; il se soustrait aux clauses de son engagement. Celui-là, pourtant un homme d'honneur, agit comme un banqueroutier. Il a pris, reçu, et ne rend rien.

“Ah ! c’est qu’il n’avait pas compris d’avance toute la gravité de cette chose néfaste : la mésalliance ; c’est qu’il a dans les veines un sang que vingt générations ont affiné, créant en lui des besoins, des susceptibilités, des souffrances ; une de ces susceptibilités, de ces souffrances, c’est l’horreur innée, invincible de toute vulgarité.

—C’est le sang bleu, Pierre.

—Eh oui ! mon ami, c’est le sang bleu : un sang plus sensible aux piqûres d’épingle qu’aux coups d’épée.

—Michelle est si jeune, tu la formeras.

—Et alors, Onésime, c’est elle qui rougira de ses parents, de son père qui m’appelle : “Monsieur le comte” et me dit le prix de ses vins ; de sa mère, cette maîtresse de maison trop aimable, qui sermonne ses gens en ma présence et me force à manger par deux fois d’un entremets que je n’aime pas. Elle rougira d’eux et les reniera. Pauvres gens ! ils n’ont que cette enfant, elle est leur orgueil. De quel droit irais-je leur infliger cette humiliation ? Non, je ne commettrai pas cette mauvaise action-là, même pour revenir en maître dans ma maison. Et maintenant parlons de toi, qui aimes et qui souffres. Qu’as-tu faire ?

—Que puis-je faire ? puisque je n’ai aucun espoir.

—Ecoute, Onésime, cette jeune fille a pour toi moins d’indifférence que tu ne te supposes ; elle t’aime, à son insu peut-être, mais cela est écrit dans ses yeux francs qui ne te quittent guère, et où je pouvais lire un naïf regret que tu ne fusses pas le comte de Varsange. Comment pourrait-il en être autrement, puisqu’elle te voit chaque jour depuis six mois. Elle t’aime, mais elle est la fille

de M. Mignet, un homme qui n'aime pas les mauvaises affaires, la fille de Mme Mignet, une bourgeoise aux vaniteux désirs. Cette enfant aura-t-elle l'âme assez généreuse pour renoncer à ces ridicules glorioles, assez courageuse pour aller à toi en surmontant les obstacles qui vous séparent, le crois-tu, l'espères-tu ?

—Non, Pierre, je ne l'espère pas, je ne le crois pas.

—Alors, il faut partir, ne plus la voir.

—Ne plus la voir, est-ce que c'est possible ? je suis rivé à l'étude qui me fait vivre. Ne plus la voir... Mais ne comprends-tu pas que je veux les savourer, au contraire, ces instants de triste bonheur, ces derniers instants qui me laissent libre de tous liens, ces instants où je puis me repaître d'irréalisables chimères. Ne plus la voir?... Et comment veux-tu que je l'oublie. Elle est pour moi idéalement belle, distinguée, charmante, parfaite enfin. La vulgarité de sa famille, je ne m'en aperçois pas, je n'en souffre pas. Tout ce qui tient à elle s'ennoblit pour moi, il n'est pas un de ses gestes qui ne me courbe en une muette adoration. J'adore ses yeux d'enfant si limpides et si doux, son rire, ses caprices, ses espiègleries, je l'aime enfin comme je ne croyais pas qu'il fût possible d'aimer."

Pierre de Varsange murmura :

"Mon pauvre ami."

Il y eut un long silence.

"Aime-la donc, reprit-il, mais aie la force de ne le lui dire jamais. Il y a, dans cette abnégation absolue, de grandes souffrances, mais d'immenses joies. Moi aussi j'aime sans espoir.

—Toi, Pierre ?



—Souvent j'ai eu l'intention de te le dire ; mais alors je souffrais tant !... Tu n'as pas oublié la détresse que je laissai paraître quand tu m'appris la ruine de mon père, ni les larmes que je versai. Je vis un peu de surprise dans tes yeux, tu croyais l'âme de ton ami mieux trempée. Hélas ! c'était mon amour que je pleurais. Entre moi et celle que je considérais comme ma fiancée, un obstacle venait de surgir, obstacle infranchissable ; je savais que j'accomplirais mon devoir, mais que mon bonheur s'écroulait.

—Quelle était cette femme ?

—La fille unique du marquis de Lérès, je dirai d'elle ce que tu disais tout à l'heure de Mlle Mignet : elle était à mes yeux idéalement belle et bonne ; je ne cherchai pas à lutter contre le sentiment que dès le premier instant elle m'inspira ; pourquoi l'aurais-je fait ? Je me croyais riche, ma noblesse égalait la sienne et ma profession était de celles qui permettent les plus illustres alliances. M'aimait-elle ? oui, je le crois ; l'honneur, tu le sais, nous interdit d'adresser cette question à une jeune fille avant d'avoir obtenu l'assentiment des parents ; mais est-il besoin de paroles ? est-ce que je ne lisais pas le secret de son cœur dans le trouble qu'elle laissait paraître, dans la grâce émue de son accueil.

“Une amie, une de ces vieilles femmes pour qui le mariage des autres est un divertissement, se chargea, sans que je l'en eusse priée, des premières ouvertures ; elle me dit que je n'avais nul refus à redouter.

“Mon bonheur fut si grand que je le savourai dans une sorte de crainte, de recueillement superstitieux. J'allais écrire à mon père, le prier de fai-

r  
c  
c  
c  
E  
F  
te  
se  
ce  
  
m  
la  
ra  
ma  
ma  
rié  
—  
—  
cir  
ma  
te  
—  
—  
en  
pas  
n'a  
jam  
me  
pect  
aim  
tout  
dans  
ses c  
Or

re ma demande, j'allais dire à ma bien-aimée ce qu'elle savait sans doute, mais ce que je ne lui avais point encore avoué, quand ta sinistre dépêche m'arriva : mon père était mort.

“Tu devines le reste : l'aveu que j'allais faire à Blanche de Lérés, elle ne l'a jamais entendu : son père me fit prévenir par le même intermédiaire que tout projet d'alliance se trouvait rompu, il eût pu se dispenser de ce cruel message, je ne suis pas de ceux qui imploront la charité.

“Je fis ce que je devais, je ne revis pas Blanche; mon grand deuil me donnait le droit de vivre dans la retraite, je m'effaçai de son chemin, mais il paraît que j'étais trop près d'elle encore. On l'emmena, on la fit voyager : deux ans plus tard le marquis de Lérés revint seul, Blanche était mariée.

—Et tu ne l'as jamais revue ?

—Si, elle est revenue, elle aussi. Bien des bruits circulent... elle aurait, dit-on, vingt raisons de demander le divorce, mais elle est chrétienne et porte sa chaîne.

—Tu l'aimes toujours ?

—Oui, mon ami ; mon cœur est retourné à elle en la voyant si malheureuse ; peut-être n'avais-je pas cessé de l'aimer, mais l'aveu que la jeune fille n'a pas entendu, la femme ne l'entendra jamais ; jamais je ne baiserais la petite main pâle qu'elle me tend comme à un ami. Je suis de ceux qui respectent et gardent l'honneur de la femme qu'ils aiment, mais mon dévouement est à elle, libre de toute entrave et de tout lien. Crois-moi, il y a dans ce don de tout mon être des joies douloureuses que l'on pourrait m'envier.”

Onésime ne répondit pas ; autour d'eux régnait

le silence de l'heure de minuit, la lune montait dans le ciel bleu.

Journal de Michelette

7 septembre.

M. de Varsange part demain, il viendra certainement aujourd'hui prendre congé de nous. Je ne puis m'empêcher de sourire des airs graves, solennels, de papa et de maman ; ni l'un ni l'autre ne mettent en doute qu'une demande en mariage leur soit adressée, et ce sont dans tous les coins de petites conciliabules dont je saisis quelques lambeaux :

—Pèse bien tes paroles, mon ami ; pas trop d'empressement dans ta réponse, rien qui sente son parvenu : il faut quelque froideur et de la dignité.

—Pourquoi ne pas aller à la bonne franquette ?

—Parce que cela ne se fait pas. Pose aussi la question de résidence. Je ne veux pas que notre Michelette coure les garnisons.

—Mais s'il tient à sa carrière.

—Fais-lui comprendre que tu es assez riche pour avoir un gendre qui n'ait rien à faire. Dans tous les cas, réserve l'été. Que deviendrions-nous dans ce grand château sans notre petite !

—Sois tranquille. Seulement, tu sais, ma bonne amie, il n'a pas l'air commode avec ses gros sourcils.

—Que veux-tu, c'est un grand seigneur, il intimide.”

Et papa faisant la grosse voix reprend :

“Un homme en vaut un autre. Personne ne m'intimide. Moi je n'ai pas peur.”

Au fond il n'est pas rassuré. Il craint de déplaire au comte ou de mécontenter maman. Il a mis une redingote neuve, maman un élégant costume d'intérieur. Ils sont consternés parce que j'ai revêtu ma robe habituelle un peu démodée, un peu fanée. Ah ! si comme moi ils savaient...

7 septembre.

Pauvre papa ! pauvre maman !... Quelle affreuse déconvenue !... Le comte de Varsange est venu, il a vu, et il n'a pas été subjugué par leur Michelette. C'est vainement que maman a vanté mes talents et mes vertus. C'est vainement que papa l'a emmené seul dans son cabinet sous le prétexte de lui faire voir une médaille antique, vainement que maman l'a entraîné dans la serre pour lui demander un conseil dont elle n'avait nul besoin. Il s'est obstiné dans son mutisme, puis il est parti, nous donnant cette hautaine et salutaire leçon que tous les comtes ruinés ne sont pas à vendre.

Vrai, cela m'a fait plaisir et en le voyant s'éloigner sans un regret, sans une défaillance, j'ai failli lui crier :

“Bravo, Pierre de Varsange.”

Et maintenant M. Onésime, vous qui vous permettez d'aimer Michelette et d'empêcher son mariage, à nous deux.

8 septembre.

Papa m'a dit pendant le dîner.

“Il faudra faire ce soir le petit tour de parc, fil-

lette, et conférer avec ton ambassadeur ; je ne serais pas fâché de connaître les intentions de son ami le capitaine.”

Bien que je ne me dissimule pas combien cette mission est incorrecte, j’ai accepté parce que cela m’amuse de voir de quelle façon M. Onésime se tirera de ce mauvais pas.

Au moment de la partie d’échecs, papa a prétexté un violent mal de tête :

“Je ne jouerai pas ce soir, a-t-il dit ; allons faire un tour de jardin.”

Mais dès les premiers pas il s’est plaint du froid et nous a laissés seuls, mon ambassadeur et moi.

Et voilà que je me suis sentie intimidée ; s’il eût fait jour, je crois qu’il m’eût vue rougir, je songeais à mon équipée, aux jeunes filles qui interrogent le miroir bleu, je pensais aux confidences entendues, à ce grand adverbe qu’il avait prononcé d’une voix vibrante, et une envie me prenait de le lui entendre dire encore, une envie folle de lui demander :

“Est-ce vrai, bien vrai que vous m’aimez... passionnément ?... Si c’est vrai, je me montrerai courageuse, généreuse, et je serai à vous.”

Mais je m’étais juré d’agir avec circonspection ; c’est très grave le mariage, et quand on a l’honneur de posséder dans sa tirelire les noms de cinquante-six prétendants, on leur doit de peser ses moindres paroles.

A peine du reste osais-je élever la voix. Le paysage semblait dormir sous la lueur blanche de la veilleuse céleste et dans le silence profond et doux, j’eusse aimé dormir aussi sans discussions vaines, sans pensées importunes, tandis que mon grand ami veillerait sur moi.

Je dis seulement :

“Eh bien ?”

Il parut, lui aussi, descendre d'un rêve, mais prenant terre, il répondit sans hésiter :

“Pierre n'est plus libre, mademoiselle, son cœur s'est donné.

—Alors il va se marier ?

—Non, il y a de graves obstacles.”

Je dis d'un ton péremptoire :

“L'amour vrai triomphe de tous les obstacles, ne le croyez-vous pas ?”

Je vis son visage s'assombrir.

“Il est des obstacles contre lesquels la volonté et l'énergie ne peuvent que se briser.

Lesquels ? La naissance ? mais notre ami peut prétendre aux plus illustres alliances ; la fortune... ? qu'il s'enrichisse, qu'il fasse comme mon père, qu'il gagne de l'argent.”

Et voilà que tout à coup une idée me vint à l'esprit ; c'est qu'entre M. Onésime et moi il n'y avait qu'un seul obstacle.

Je crois que la même pensée surgit en lui, car il répéta d'une voix fiévreuse :

“De l'argent, mais comment, comment ?

—Ecoutez, je ne sais pas, moi. Autrefois les chevaliers faisaient de belles prouesses dans les tournois sous les yeux de leurs dames ; les tournois maintenant ont changé de nom, mais c'est toujours la lutte, la lutte contre la vie dont il faut sortir vainqueur.”

Il répondit :

“Dans ce tournoi de la vie, mademoiselle, les armes sont souvent de celles dont un honnête homme repugne à se servir. Tout le monde n'est pas un inventeur comme votre père : pour la plupart

l'argent se gagne parce que l'on nomme les affaires, c'est-à-dire des spéculations imprudentes où l'honneur est en jeu, des entreprises mensongères où s'engouffre l'épargne du pauvre et qui s'édifient sur des ruines. Presque tout l'argent trop rapidement gagné a traversé le creuset de la souffrance humaine."

Puis, très bas, il a ajouté :

"Faut-il essayer ?"

J'ai tressailli ; c'était comme s'il avait dit :

"Dois-je cesser d'être un honnête homme, serez-vous à moi à ce prix ?"

J'ai répondu, balbutiant un peu.

"Essayer quoi ?"

Il m'a regardée un instant, indécis ; j'ai cru qu'il allait se trahir, mais sa conviction que j'ignore son amour lui a rendu son assurance.

"Mais essayer de convaincre Pierre, mademoiselle, puisque c'est de Pierre que vous voulez bien m'entretenir."

Hum ! Pierre ! Pierre ! Etait-ce bien à Pierre qu'il pensait ?

La voix de maman retentit, terrible comme celle de l'archange du jugement dernier.

"Michelle, Michelle, il faut rentrer immédiatement."

Après le départ de M. Onésime, papa m'interrogea.

"Eh bien, Michelle ?"

— Eh bien, papa, M. de Varsange ne veut pas de moi.

— Ah ! par exemple.

— Tu comprends, papa, que ce n'est pas de cette façon incivile que M. Dupuis s'est exprimé ; non, il y a mis des formes courtoises, prétextant pour

M  
n'  
—  
m  
—  
me  
br  
ra  
—  
—  
co  
for  
g  
rép  
—  
sui  
de  
—  
ger  
tio  
—  
peu  
hor  
qui  
—  
te e  
elle  
les  
M.  
—  
—  
je r  
met.  
—  
un c

M. de Varsange un engagement antérieur, mais ce n'est pas la vraie raison.

—Et la vraie raison, comment la connais-tu, mademoiselle la devineresse ?

—Oh ! je n'ai rien deviné du tout. Ces deux messieurs ont parlé, se croyant seuls, mais les arbres ont des oreilles, et leur conversation m'a été rapportée.

—Enfin que disaient-ils ?

—M. Onésime pressait son ami de donner son consentement à un mariage qui devait rétablir sa fortune et lui rendre son château. M. de Varsange a répondu... Mais je ne sais, papa, si je dois te répéter cela, tu te fâcheras peut-être.

—Non, non, répète, a dit papa brusquement ; je suis curieux de savoir ce que ce petit comte pense de nous.

—Eh bien, il pense que nous sommes de braves gens, d'excellentes gens même, mais dont l'éducation le ferait souffrir.

—Ce n'est pas possible, s'est écrié papa, que peut-il me reprocher ? et moi encore je suis un homme rond, tout rond, mais à toi et à ta mère qui êtes si distinguées.

—Toi, papa, il te reproche de l'appeler M. le comte et de dire le prix de tes vins ; quant à maman, elle s'est lamentée plus qu'il ne fallait parce que les perdreaux étaient trop cuits, et elle a obligé M. de Varsange à manger de l'entremets.

—Eh bien, après ?

—En vérité, a murmuré maman, je ne vois pas, je ne comprends pas, il était très bon cet entremets.

—Il y a, maman, que le comte de Varsange est un difficile, un homme qui a dans les veines du



sang bleu, mais c'est un honnête homme ; il ne veut pas épouser une fille pour l'enlever à ses parents, il ne veut pas prendre notre argent et renier nos personnes ; il aime mieux refuser château et fortune et peut-être épouser quelque fille noble et pauvre, élevée comme lui, qui pensera comme lui et agira comme lui. Et sais-tu qu'au lieu de le maudire nous devons au contraire le remercier. Un autre, moins scrupuleux, moins délicat, nous eût tous rendus malheureux, soit en me séparant de vous, soit en me laissant à vous après le mariage, délaissée, abandonnée."

Papa marchait à grands pas dans la chambre ; il s'est écrié brusquement :

"Je l'avais toujours dit : noblesse et roture, mauvais ménage ; et maintenant, ma bonne amie, j'espère que tu ne me parleras plus de tous ces hobereaux orgueilleux et ruinés, de ces imprudents meurt-de-faim."

Maman restait songeuse, touchée au vif par les critiques et le refus du comte ; elle poussa un soupir qui en disait long.

Allons, voilà un rude coup porté aux hôtes armoriés de la tirelire.

15 septembre.

Je voudrais bien que quelqu'un me dit à quoi songe M. Onésime. Tandis que je combats glorieusement, que je mets en déroute le clan le plus redoutable, car ce sont toujours les volontés de maman qui s'accomplissent, lui me semble s'endormir dans les délices des parties d'échecs. Certes, je ne m'attends pas à le voir annoncer à papa cet événement : "Monsieur, je viens de gagner

qu  
m  
fo  
fa  
n'e  
qu  
sog  
me  
me  
n'e  
V  
bit  
qui  
rie  
ter  
m'c  
quo

Ce  
lui.  
dan  
sont  
be s  
belle  
se de  
qu'e  
talle  
ser,  
temp  
méla  
lon,

quelques millions et je vous demande la main de mademoiselle votre fille. ”

Je ne suis pas une enfant, je sais que pour faire fortune un peu de temps est nécessaire, mais il faudrait s'en occuper, tenter quelque chose ; ce n'est pas en disant : échec au roi, échec à la reine, que les affaires avanceront.

Ah ça, croit-il que je vais faire seule toute la besogne et qu'il lui suffira de m'aimer... passionnément pour m'épouser ! D'abord ce grand adverbe me fait moins d'effet, je m'y habitue ; puis ce n'est pas tout de le dire, il faut qu'on le prouve.

Voyons, voyons. Je ne crois être ni trop ambitieuse, ni trop exigeante ; je renonce à être marquise, comtesse, et même vicomtesse comme Marie Roulot, c'est un sacrifice cela ; mais je n'entends pas faire un mariage ridicule. S'il veut m'obtenir, qu'il gagne ses éperons, faute de quoi...

7

22 septembre.

Cela m'ennuie beaucoup de ne plus causer avec lui. Il pleut depuis huit jours et les promenades dans le parc sont devenues impossibles. Qu'elles sont tristes ces journées d'automne ; la pluie tombe sans répit, sans trêve, non pas dans une de ces belles averses des jours d'été, où l'on sent qu'elle se dépêche, qu'elle est attendue, désirée ailleurs, qu'elle ne fait que passer ; aujourd'hui elle s'installe, elle tombe lentement, bêtement, sans se presser, comme quelqu'un qui ne sait à quoi passer le temps. Des gazons inondés, des arbres jaunes, une mélancolie s'exhale et pénètre partout, dans le salon, dans ma chambre et en moi.

J'ai voulu faire allumer de grands feux flamblants, mais maman a gardé des règles d'économie dont elle ne veut pas se départir.

"Du feu, Michelle, du feu en septembre, à quoi songes-tu ? Prends ton châle de laine et promène-toi dans les corridors."

Comme c'est amusant de se promener seule dans un corridor !

23 septembre.

Je suis réconciliée avec Marie Roulot ; elle m'a écrit une lettre si triste, si triste que toute ma rancune s'est évanouie ; la pauvre petite a beaucoup de chagrin. Le vicomte, son vicomte qu'elle aimait tant, se marie, mais ce n'est pas avec elle ; il donne sa démission et quitte le régiment, elle ne le verra plus.

Elle me dit qu'elle ne pourra jamais l'oublier, qu'elle gardera, comme de chers et douloureux souvenirs, la petite souris et la houlette qu'il lui a offertes au cotillon ; elle songe à se faire religieuse. Je lui ai donné de très bons conseils ; d'abord de brûler la petite souris et la houlette, ensuite de ne plus penser à un monsieur qui n'était pas digne de son affection ; je lui dis encore qu'il ne faut pas entrer en religion quand le cœur n'est pas entièrement au bon Dieu.

Ce vicomte me paraît un bien méchant homme sans honnêteté, car enfin, puisqu'il ne voulait pas épouser Marie, pourquoi l'inviterait-il à danser aussi souvent ? Il me semble que cela n'est pas bien. Pourvu qu'elle ne meure pas de chagrin ! Cela me ferait trop de peine, car c'est ma meilleure amie ; néanmoins, je ne lui dis rien de mes projets au sujet de M. Onésime.

l  
r  
s  
t  
se  
se  
p  
P  
su  
p  
de  
né  
Lo  
re  
qu  
v  
me  
pa  
rie  
en  
la  
ma  
le  
ch  
ga  
vo  
S  
list

24 septembre.

Je suis très mécontente de M. Onésime ; non seulement il ne s'occupe pas de faire fortune, mais il ne prend aucune peine pour me voir, me voir seule s'entend, pour causer avec moi librement. Certes, tout ce que nous disons quand nous sommes ensemble pourrait être entendu par maman, elle ne sermonerait pas de meilleur cœur, mais ce n'est pas la même chose ; quand maman est là, je ne dis pas de folies et lui ne fait pas de sermons. Je ne suis ni une exaltée, ni une romanesque, je ne me pique pas de belle passion, et c'est moi qui fais des avances dont il ne prend aucun souci.

Ainsi hier, pendant la partie d'échecs, j'ai dit négligemment :

“J'irai demain à cinq heures voir la veuve Louise Jacquot.”

Il a fort bien entendu, car il a levé la tête, m'a regardée et même a eu un moment de distraction qui a causé la perte d'un fou. Eh bien, je l'ai en vain cherché, attendu, allant et revenant sous mon parapluie malgré l'averse qui tombait ; j'ai passé par deux fois devant son étude, rien, rien, rien. Je veux savoir à quoi m'en tenir. Ce soir encore, j'ai annoncé que j'irais faire mes adieux à la mère Guinan, une vieille paralytique, dont la mesure est en dehors du village, j'ai appuyé sur le mot “ adieu ” qui implique l'idée de notre prochain départ, et ce disant, je l'ai regardé, oui, regardé, je l'avoue à ma honte, d'une façon qui voulait dire : “ A bon entendeur salut. ”

S'il ne vient pas, je le raye définitivement de la liste des prétendants.

25 septembre.

Il n'est pas venu. Il... n'est pas... venu...

C'est inexplicable. Il prétend m'aimer et fait échouer de gaieté de cœur mes plus habiles machinations. Un mauvais point, M. le notaire, un très mauvais point. Je vais vous rayer...

Serait-ce cependant que par excès de délicatesse, redoutant pour moi tout ce qui ressemble à cette chose louche qu'on appelle un rendez-vous, craignant de porter atteinte à ma réputation, vous avez sacrifié votre intérêt au mien, votre amour à ma sauvegarde ? Est-ce là, mon grand ami, le vrai motif de votre conduite ? Et si c'est cela, si j'ai deviné... Hum ! je prétends un de ces jours vous soumettre à une autre épreuve et ensuite..., nous verrons.

26 septembre.

Un événement aussi glorieux qu'inattendu a bouleversé aujourd'hui notre paisible intérieur. Nous avons reçu la visite du marquis et de la marquise de Château-Raldon et du comte Réginald leur fils.

Malheureusement la mise en scène laissait à désirer.

Maman, ce matin, devant la persistance du mauvais temps, se résigna à faire allumer le feu de la salle à manger ; nous y transportâmes nos ouvrages, abandonnant le grand salon glacial, qui resta clos. Mais ce feu inusité suggéra à ma pauvre maman l'idée malencontreuse d'en utiliser la chaleur pour le séchage d'une lessive qui depuis huit jours se morfond au grenier.

F  
aut  
ten  
fum  
me  
cha  
re  
tre  
Oh  
dada  
J'e  
un p  
d'éte  
deau  
ble n  
Je  
horri  
ment  
rée :  
"Al  
Apr  
marq  
se noi  
La  
"Pa  
nous s  
sans v  
nous  
cellent  
vraime  
"Et  
haiter  
"Vou  
que vo  
par les

Elle fit, après le déjeuner, aligner en bon ordre autour du poêle nappes, jupons, serviettes ; elle tenait entre ses mains la dernière chemise, papa fumait sa pipe dans l'embrasure de la fenêtre et je me roulais sur le divan avec Djinn, notre petit chat, quand, dans l'embrasure de la porte, derrière Marianne notre cuisinière, nous vîmes apparaître trois visages inconnus.

Oh ! ce fut un désastre, un désarroi, une débandade.

J'essayai de me glisser sous la table, maman fit un plongeon derrière les serviettes, papa s'efforça d'éteindre sa pipe en se dissimulant dans le rideau ; mais l'impossibilité d'une retraite honorable nous donna le courage résigné des vaincus.

Je me relevai rouge de honte, décoiffée par cet horrible Djinn, papa s'avança assez majestueusement, maman cria à Marianne d'une voix désespérée :

“Allumez le feu du salon tout de suite.”

Après une seconde d'hésitation et de recul, le marquis de Château-Raldon, le sourire aux lèvres, se nomma, présenta sa femme et son fils.

La marquise s'excusa :

“Pardonnez-nous notre indiscretion, madame, nous sommes venus vous surprendre au débotté sans vous laisser le temps de défaire vos malles, nous avons si grande hâte de connaître nos excellents voisins, qu'il eût été trop dur pour nous vraiment d'attendre à l'année prochaine.

“Et puis, continua le marquis, je voulais souhaiter la bienvenue à M. Mignet et lui dire :

“Vous êtes des nôtres par le judicieux emploi que vous faites d'une fortune noblement acquise, par les bienfaits nombreux déjà que vous avez ré-

pandus sur le pays, par les vertus de votre foyer domestique, vous êtes des nôtres, je le répète.”

Maman ne laissa pas à mon père le temps de répondre à cet éloquent discours, elle pria nos visiteurs de passer au salon.

La marquise résistait gentiment :

“Pourquoi ne pas nous recevoir ici, madame, comme des amis ? il fait si chaud, si bon chez vous.”

Mais maman s’obstina et les entraînant, elle les plongea dans les ténèbres et la fumée ; Marianne dans son empressement à allumer le feu du salon avait négligé d’ouvrir les volets. Enfin, grâce aux efforts combinés de papa, de maman, du marquis et de la marquise, la lumière se fit et le feu se mit à flamber.

Ils prolongèrent leur visite, sans doute pour effacer l’impression malencontreuse du début ; la marquise posait en femme simple, en ménagère, elle entretenait maman de la difficulté des approvisionnements à la campagne, le marquis admirait tout ; seul M. Réginald paraissait trouver le temps long, il laissait échapper d’involontaires signes d’impatience, il s’ennuyait, le dissimulait peu et je lui en sus gré.

Oui, je lui en sus gré, car je devinais la raison de cette démarche, je souffrais de la plate amabilité du marquis et de la fausse simplicité de la marquise, j’en souffrais d’autant plus que mes pauvres parents en étaient dupes. Ils croyaient prendre leur revanche des dédains du comte de Varsange et faisaient les grands seigneurs. Ah ! que je regrettais leur bonhomie.

I  
l'e.  
Dr  
Rég  
i  
“  
bles  
—  
des  
P.  
“  
J’  
pon:  
ma  
  
Ce  
“I  
Châ  
et n  
catic  
—I  
ni vo  
M. C  
Ce  
je ne  
mam  
qu’er  
résér  
J’a.  
met c

29 septembre.

La visite du marquis et de la marquise a reçu l'explication que j'avais prévue, ils ont chargé le Dr Bonnaud de demander ma main pour le comte Réginald.

Maman ne dissimule pas son ravissement :

“Tu sais, Michelle, qu'ils sont de plus vieille noblesse que les Varsange.

—Oh, maman, pour s'allier à nous la noblesse des Varsange suffisait.”

Papa se borne à dire :

“Ce marquis est un homme modeste, déferent.”

J'ai obtenu, non sans quelque peine, que la réponse fût ajournée comme les autres à l'époque de ma majorité.

3 octobre.

Ce matin maman a dit :

“Il est absolument nécessaire de rendre aux Château-Raldon leur visite, cela n'engage à rien et nous devons nous montrer gens de bonne éducation.

—Mais, a dit papa, nous n'avons ni chevaux, ni voiture, et à moins d'emprunter l'américaine de M. Onésime...”

Ce fut un point résolu, il fut décidé de même que je ne les accompagnerais pas : “Ce serait, a dit maman, un acquiescement trop prompt ; bien qu'en principe ce mariage me plaise, il faut nous réserver, nous faire désirer.”

J'ai applaudi à cette détermination qui me permet d'exécuter mon plan.



4 octobre.

Ce plan consiste à sonder le cœur de ce notaire et peut-être le mien aussi.

Depuis quelques jours ma résolution d'épouser un tabellion, comme dit papa quand il est en colère, est moins inébranlable, elle subit quelques influences contraires.

D'abord M. Réginald ne m'a pas déplu, ce n'est pas qu'il soit beau comme M. Onésime, ni qu'il ait la haute mine de M. de Varsange ; il est de petite taille, les cheveux d'un blond pâle, rares déjà sur le sommet de la tête, l'apparence grêle, un gringalet. Mais ce gringalet a dans les yeux quelque chose de railleur, d'impertinent, de dédaigneux, quelque chose qui se dresse et ne se courbe pas, et je pense qu'il serait amusant de voir ce patricien soupirer aux pieds d'une petite bourgeoise, amusant de voir comment il s'y prendrait pour lui faire la cour, et d'entendre de quelle façon il articulerait l'adverbe " passionnément. "

Puis, malgré mon dédain des vanités mondaines, je ne puis m'empêcher de reconnaître que ce beau vieux nom de Château-Raldon est harmonieux, sonore, tandis que Dupuis, oh ! Dupuis, ce n'est pas élégant du tout.

Or ce que je veux savoir, mais savoir à n'en pouvoir douter, c'est si M. Onésime serait malheureux, tout à fait, absolument malheureux de me voir épouser un autre que lui, et c'est pour cela que j'ai un projet.

6 octobre.

Aujourd'hui à une heure, papa et maman, dans

le  
mé  
R.

pl

ve  
do

le

J

et

J

qu

rais

n'éc

son

C

lua

"

moi

Il

alle

"

ves

cette

nion

teau

M

rend

leurs plus beaux atours, sont montés dans l'américaine de M. Onésime pour se rendre à Château-Raldon.

A peine étaient-ils partis que j'écrivais de ma plus fine écriture le billet suivant :

“ Monsieur,

“ Je vous serais reconnaissante de vouloir bien venir le plus tôt possible me donner un conseil dont j'ai besoin.

“ Michelle. ”

J'ordonnai d'attendre la réponse, elle fut que M. le notaire allait venir immédiatement.

J'y comptais bien, je m'enveloppai de mon plaid et je partis à sa rencontre.

J'arrivais à peine à l'extrémité de l'avenue quand je l'aperçus franchissant la grille ; il paraissait soucieux ; en me voyant, aucun sourire n'éclaira son visage, il me sembla même qu'il s'assombrissait.

Ce fut d'une façon cérémonieuse qu'il me salua :

“ Je suis venu me mettre à vos ordres, mademoiselle. ”

Il s'était arrêté et semblait désireux de ne pas aller plus loin, mais ce n'était pas mon affaire.

“ Monsieur, j'ai à vous consulter sur les plus graves questions, nous ne pouvons rester debout à cette place, vous plaît-il que nous nous promenions dans le parc ou que nous rentrions au château. ”

Ma question l'embarrassa, cela m'amusa de le rendre perplexe :

“M. et Mme Mignet sont absents ? dit-il, hésitant un peu.

—Oui, absents pour la journée ; vous le savez bien, puisque vous avez eu l'obligeance de leur prêter votre voiture.

—Alors je crois qu'en leur absence il serait préférable, mademoiselle, que... que...”

Il avait l'air très malheureux et je ne pus réprimer un éclat de rire.

“Que je ne reçusse pas un jeune homme, n'est-ce pas ? c'est bien cela que vous voulez dire ? malheureusement l'absence seule de mes parents me permet de vous consulter. Vous n'êtes pas seulement un jeune homme, monsieur Dupuis, vous êtes un notaire et cette grave profession vous vieillit beaucoup, je vous assure. A propos, où sont vos besicles d'or ? Vous ne les avez pas encore mises devant moi.”

Il me jeta un regard de reproche, mais resta sérieux obstinément.

“Allons, vous êtes mécontent parce que je vous ai dérangé de vos affaires et vous me boudez. Vous boudez, il n'y a pas à le nier. Eh bien, faisons quelques pas dans le parc ; rassurez-vous, il n'y a ni embûches, ni guet-apens ; je m'expliquerai brièvement et vous serez libre bientôt.”

Il répéta sans sourire :

“Je suis à vos ordres, mademoiselle.”

Au fond, bien que je fisse la brave, la froideur de ses réponses m'intimidait. Nous fîmes quelques pas en silence ; nos pieds s'enfonçaient dans les feuilles mortes, c'était un bruissement, comme de petites plaintes qui s'élevaient du sol, d'autres feuilles tombaient en tournoyant, semblables à de grands papillons qui s'abattent pour mourir ; les

branches des arbres apparaissaient noires, nues, grelottantes, et cela était si triste que je me sentis pénétrée de toute cette mélancolie, je n'eus plus envie de plaisanter, de rire, je devins sérieuse, aussi sérieuse que M. Onésime, et j'eus comme un remords de l'avoir appelé. Peut-être allais-je lui en faire mes excuses, le laisser repartir, si notre promenade ne nous eût amenés à cette même place où, cachée derrière les buissons, j'avais entendu sa confidence.

Mes remords s'évanouirent, faisant place à une irrévocable résolution, la résolution de sonder jusqu'au fond le cœur de cet obstiné notaire-là.

“Monsieur, dis-je, voilà bientôt six mois que nous nous connaissons ; il n'en faut pas plus, dit-on, pour créer parfois une amitié solide ; je ne sais si je m'illusionne, mais il me semble que j'ai un ami en vous.

—Vous ne vous trompez pas, mademoiselle.”

Cette phrase un peu trop laconique a été fort bien dite, d'un accent simple et profond.

“Puisque vous êtes mon ami, vous ne pouvez refuser de me venir en aide, il s'agit de la chose la plus importante de ma vie, de celle qui doit décider à tout jamais de mon bonheur ou de mon malheur à venir. Vous ne voudriez pas que je fusse malheureuse, n'est-ce pas ?”

Il avait tressailli légèrement, si légèrement qu'il fallait toute l'attention que je donnais à ses moindres gestes pour m'en apercevoir.

“Mes parents, continuai-je, sont décidés à me marier dès que j'aurai atteint ma majorité, c'est-à-dire dans quelques mois ; leur intention étant de se fixer à Varsange, ils accueillent avec une faveur marquée les demandes qui leur sont faites par

les gens du pays ; deux de ces demandes se sont produites dernièrement, mon père opine pour l'une, ma mère pour l'autre. Le moment venu, c'est mon humble avis qui fera pencher la balance et j'ai tant de confiance en vous, que je viens vous prier de diriger mon choix. ”

Il faisait assez bonne contenance : était-ce celle d'un condamné courageux qui marche à l'échafaud, ou celle d'un indifférent ?

“C'est là, mademoiselle, une responsabilité si lourde. ”

Je l'interrompis :

“Aucune responsabilité. Je vous prie seulement de me répondre avec franchise ; dites-moi, comme à une amie, en quelle estime vous tenez les deux hommes dont je vais vous confier les noms. Vous avez été à bonne école, monsieur ; vous vous y connaissez en honorabilité, en délicatesse de sentiments ; nul mieux que vous ne peut me servir de guide. Consentez-vous à me répondre ? ”

Il dit d'une voix rauque, un peu tremblée :

“Oui, mademoiselle.

—Eh bien, que pensez-vous du protégé de mon père, M. Jules Pochon ? ”

Je crus que malgré sa promesse il ne répondrait pas, tant ses paroles furent lentes à venir.

“M. Jules Pochon est un manufacturier dans une très belle position de fortune. ”

Je me mis à rire :

“Vous n'y allez pas de franc jeu, monsieur Cénésime, vous savez bien que ce n'est pas cela que je vous demande.”

Il regardait à ses pieds, comme s'il se fût donné pour tâche de compter, avant de répondre, les feuilles sèches du sentier ; mais ce n'était pas les

feu  
ok  
ho  
I  
af.  
vo  
mo  
—  
pc  
tre  
vor  
de  
C  
dén  
nid  
par  
“  
à l  
—  
tif,  
—  
fem.  
dona  
joinc  
Poch  
qu'o  
ment  
que  
misér  
Un a  
ferme  
té, j'e

feuilles sèches que je regardais, moi. Se voyant observé, il se décida :

“M. Jules Pochon est actif, intelligent, d’une honorabilité incontestée et incontestable, je crois.

—Alors vous votez pour M. Jules Pochon ? ”

Il répondit avec une sécheresse un peu amère :

“Je ne vote pas, mademoiselle ; vous avez fait appel à un sentiment d’amitié que je suis fier de vous avoir inspiré, je vous donne sérieusement mon avis.

—Et sérieusement aussi, monsieur, je suis disposée à le suivre. Un mot encore. Si j’étais votre sœur, une sœur orpheline, du sort de laquelle vous ayez à disposer, agréeriez-vous la recherche de M. Jules Pochon ? ”

Cette fois ce n’étaient plus les feuilles sèches qu’il dénombrait, il regardait à la cime des arbres les nids abandonnés des corneilles. Je dus répéter par deux fois ma question.

“Non, dit-il lentement, je ne vous donnerais pas à lui.

—Ah... Et pourquoi donc, s’il est intelligent, actif, parfaitement honorable ?

—C’est que, dit-il, pour assurer le bonheur d’une femme telle que vous, mademoiselle Michelle, les dons de l’intelligence ne suffisent pas, il faut y joindre, si je ne me trompe, les qualités du cœur. Pochon est un homme d’action, de lutte, de ceux qu’on peut appeler les hommes de proie. Ferme-ment résolu à n’employer, pour atteindre son but, que les moyens honnêtes, il écarte sans pitié, sans miséricorde, tout obstacle pouvant le retarder. Un chef d’exploitation ouvrière doit avoir la main ferme : la sienne est impitoyable jusqu’à la dureté, j’en ai eu des preuves. Sera-t-il un mari ten-

dre et bon ? je ne crois pas. Voilà, mademoiselle, pourquoi, si j'avais une sœur, je ne remettrais pas le soin de son bonheur entre de telles mains. Une femme a si grand besoin de tendresses et de bonté... Je vous ai dit tout ce que je sais sur Jules Pochon, tout ce que diverses circonstances m'ont permis de constater.

—Pauvre papa, dis-je, haussant philosophiquement les épaules, voilà son candidat blackboulé. Que me direz-vous maintenant du protégé de ma mère : le comte Réginald de Château-Raldon ? ”

Il fit un mouvement brusque, mais il répondit après quelques secondes d'hésitation :

“Rien, mademoiselle, je ne le connais pas.

—Mais vous avez entendu parler de lui ? ”

Il me sembla qu'il se livrait en lui un combat, qu'il eût voulu tout à la fois parler et se taire : à la fin il répondit évasivement :

...“Jules Pochon a quarante ans, il a derrière lui un passé sur lequel on peut le juger, tandis que le comte Réginald n'a point encore quitté sa famille, il est beaucoup plus jeune : vingt-six ans, je crois.

—Du moins ce sont gens honorables ?

—C'est une très ancienne famille.

—Ils sont ruinés, nous a-t-on dit, réduits aux expédients.

—Ils sont sans fortune ; quant aux expédients, je n'en sais rien.

—Tant mieux, ai-je repris gaiement, le comte Réginald m'a plu, je suis contente que vous n'avez rien à lui reprocher, car c'est lui que je préfère.”

Dans ce moment un fort craquement se fit entendre : le bruit d'une chose qui se brise. Le sentier était étroit et par instants des branches nous

barr  
le pa  
“J  
Je  
l'insp  
“M  
cong  
Je  
revin.  
Je  
craqu  
sait l  
core s  
te de  
notai  
sentir  
L'ar  
aussi.  
autre,  
pêcher

Man  
Châte.  
été fai  
teau e  
“Org  
re sur  
facture  
—Je

La. pl

barrèrent le chemin ; je tournai la tête, il pressa le pas.

“J’ai heurté un rameau mort, ce n’est rien.”

Je n’insistai pas, mais je me promis de venir l’inspecter, ce rameau mort.

“Mademoiselle, dit-il, permettez-moi de prendre congé de vous, une affaire urgente me réclame.”

Je le remerciai, et le regardai s’éloigner ; puis je revins sur mes pas.

Je n’eus aucune peine à retrouver l’endroit où le craquement s’était fait entendre, un arbuste gisait là brisé. Pauvre arbuste, la sève coulait encore sous son écorce verte, et voilà ce qu’il en coûte de croître le long d’un sentier où se promène un notaire qui s’est juré de ne rien laisser paraître des sentiments de son cœur.

L’arbuste sait à quoi s’en tenir et moi je le sais aussi. Oui, il souffrira de me voir en épouser un autre, mais il ne dira pas un mot pour m’en empêcher.

7 octobre.

Maman est revenue très satisfaite de sa visite à Château-Raldon, de l’accueil empressé qui lui a été fait ; papa hoche la tête, il a trouvé le château en ruine, le parc, les terres en friche.

“Orgueil, ineptie, paresse, voilà la devise à écrire sur leur écusson. J’aime mieux la belle manufacture de mon ami Pochon. Et toi, Michelette ?

—Je te dirai cela dans quatre mois, papa.”

15 octobre.

La pluie nous chasse, car avec la pluie un vent



glacial est venu ; il s'engouffre dans nos chambres malgré les épaisses murailles, il y fait régner une froidure dont le bois vert coupé à la hâte dans la forêt ne saurait nous délivrer : maman est enrhumée, je tousse un peu, papa se plaint de ses douleurs rhumatismales, le départ vient d'être résolu.

Je suis allée dire adieu à Geneviève Gébo, je l'ai trouvée emmitouflée dans deux fichus de laine, plus mal coiffée encore que d'habitude, jolie quand même.

Le désordre du salon s'est accru, des pommes, des poires sont entassées dans les coins avec des corbeilles de haricots, des prunes sèches, toutes les provisions de l'hiver.

Elle m'a fait entrer dans sa chambre, deux couchettes d'enfant se trouvaient auprès de son lit.

— "Ce sont mes deux plus petites sœurs, elles ont la coqueluche et les nuits sont mauvaises.

— Mais cela vous fatigue de ne pas dormir ?

— Oh ! cela ne fait rien ", m'a-t-elle répondu avec son même joli sourire.

J'ai pensé à mes longs sommeils que rien ne trouble, et j'ai admiré la courageuse bonne humeur de Geneviève.

— "J'ai beaucoup de chagrin de vous voir partir, mademoiselle Michelle, vous avez été si bonne pour moi."

Elle se tut et se mit à rougir, mais à rougir si fort que je la regardai très étonnée.

— "Je voudrais vous demander quelque chose, continua-t-elle, je n'ose pas."

Je pensai aux insinuations de Mme Hurbin, et je crus que Geneviève voulait m'emprunter de l'argent, je fis bien vite le calcul de ce qui restait dans

ma bourse, trop heureuse de le lui donner ; mais elle continua :

“Vous allez retourner à Paris, vous irez dans le monde, vous y rencontrerez sans doute Gaëtan Hurbin ; voulez-vous lui dire que vous êtes mon amie, et m’écrire ce qu’il vous aura répondu.”

Je le lui promis ; alors elle me fit toutes ses confidences.

Pauvre Geneviève, elle aime beaucoup M. Gaëtan ; dès l’enfance ils jouaient ensemble ; elle croyait l’aimer seulement d’une bonne amitié comme un grand frère, la brouille est survenue, alors elle a compris, au brisement de son cœur combien elle tenait à lui. M. Gaëtan aussi l’a compris, car il a juré de n’avoir pas d’autre femme.

Mme Hurbin, qui est décidément très méchante, a envoyé son fils à Paris pour y finir son droit, au lieu de le laisser à Dijon, et Geneviève est bien inquiète, elle craint qu’il ne vienne l’oublier. Elle affirme qu’elle en mourrait de chagrin, comme Marie Roulot,

Que mes amies sont donc romanesques ! certainement j’ai beaucoup d’affection pour M. Onésime, mais je ne mourrais pas de chagrin s’il cessait de m’aimer passionnément.

17 Octobre.

Toutes nos malles sont fermées, tous nos appartements clos ; nous partons dans deux heures.

Adieu, chambre de la comtesse Edith, aux tentures de soie pâle, adieu petit miroir vert, adieu mes tourelles rondes et mon vieux parc aux arbres jaunissants. Adieu à vous, M. Onésime, mon grand ami ; c’est vous aujourd’hui qui tenez la

tête dans le steeplechase dont le prix est la main de Michelle, et cela parce que vous avez agi en honnête homme, en gentilhomme, que vous êtes montré ferme et fort ; mais vous avez contre vous l'absence dont un philosophe a dit quelque chose que je me rappelle mal, je sais seulement qu'il est question de vent, de flamme et de bougie.

Onésime Dupuis au capitaine de Varsange.

Varsange, 5 novembre.

“ Pierre,

“ Tu m'as dit d'affermir mon cœur, mais il défaille. L'épreuve est trop forte, j'aime mieux m'enfuir. Elle est partie ; dans six mois elle reviendra mariée, elle me l'a dit. Je ne veux pas la voir aux bras d'un autre ; quel que soit son choix, j'en mourrais de jalousie et de fureur.

“ Ne s'est-elle pas avisée l'autre jour de me consulter sur la préférence à donner à l'un ou à l'autre de ses prétendants. Je voulais me récuser, ne pas répondre ; mais, pressé de questions, j'ai écarté ce Jules Pochon, cet homme sans cœur qui a laissé dans la misère des parents pauvres ; mais quand j'ai compris que je la donnais à l'autre, à Réginald de Château-Raldon, la rage m'a saisi, un arbuste s'est trouvé sous ma main, je l'ai brisé. J'ai peur de ma souffrance, de ma violence. Pierre, je ne veux pas rester ici.

“ Je suis allé trouver Me Colard, il conserve pour moi beaucoup d'affection et de bon vouloir. Je l'ai prié de trouver un acquéreur pour mon étude,

un de ses clercs m'a fait sur-le-champ des propositions, c'est affaire presque conclue : cent mille francs.

"Ces cent mille francs, je veux aller, tu vas sourire de tant d'imprudence de la part d'un notaire, les risquer dans une entreprise coloniale que j'ai en vue.

"Que je devienne riche et elle sera à moi. Elle ne me l'a pas dit de cette façon nette et crue, ces choses-là se disent et s'entendent à demi-mot, voici donc ce que j'ai cru comprendre :

"Elle m'aime ou du moins elle me préfère à tout autre ; comme tu l'avais prédit, je crois encore entendre tes paroles, elle n'a pas le courage d'entrer en lutte avec les ambitions de ses parents, mais l'obstacle qui nous sépare est de ceux qui se franchissent avec un pont d'or : que je le construise ce pont et elle m'épousera avec joie. En l'écoutant, malgré ma tristesse j'avais peine à ne pas sourire, tant elle en parlait comme d'une chose aisée, facile. Oui, à ses yeux, l'homme qui n'édifie pas en quelques mois une brillante fortune est un imbécile. Pierre, j'essaierai."

Onésime Dupuis au capitaine de Varsange.

25 novembre.

"Merci, Pierre, d'approuver ce que les autres appellent : ma folie ; merci de me comprendre, de m'encourager, de me donner espoir et de me crier : "En avant." Merci de tes conseils, où je sens, tout à la fois, la force et la sollicitude de ton affection. Non, mon ami, je ne pars ni en étourdi, ni en désespéré.

“Toi-même tu m’as dit : “Il faut partir ”. Te rappelles-tu, Pierre ? c’était ce beau soir de lune, dans le parc, près de la rivière.

“Eh bien, je t’obéis, je pars ; mais non sans réunir dans ma main toutes les chances qui peuvent me favoriser. Tandis que j’étais clerc chez Me Colard, je me suis trouvé en relations d’affaires avec un homme revenant de la Plata où il avait fait une fortune. Je suis allé le trouver, il m’a donné tous les renseignements qui me sont nécessaires. De son opinion il résulte que je vais tenter une chose hasardeuse. Une chance sur mille peut-être ; eh bien, Pierre, ce millième de chance me suffit, je veux obtenir ma bien-aimée. Si j’échoue, la mort là-bas sera moins dure que la vie ici.

“Mais avant de m’embarquer j’irai une dernière fois t’embrasser, mon Pierre, et tu me rediras que la lutte grandit et fortifiée, que c’est œuvre d’homme, et que, tant qu’un espoir reste, ce serait lâcheté de ne pas le tenter.

“ Onésime.”

c  
h  
c  
a  
r  
s  
d  
n  
N  
tr

V

M. Louis Mignet à Mme Eulalie Mignet, chez le  
général Michel Mignet, Niort  
( Deux-Sèvres ).

Paris, 19 février.

“Ma bonne amie,

“J’ai été content d’apprendre que Michelle et toi êtes arrivées à bon port à votre destination. Je te ferai observer que tu as oublié de dater ta lettre. C’est une omission assez commune chez les femmes, néanmoins elles ont grand tort, car si elles étaient des hommes d’affaires, ces omissions-là pourraient avoir de sérieuses conséquences.

“J’ai appris avec grand plaisir que mon frère trouve notre Michelette grandie, embellie. Recommande-lui de se conduire chez son oncle en fille ayant reçu une éducation soignée, qu’elle lui fasse honneur et à nous aussi.

“Ma bonne amie, j’ai fait tes commissions, tu recevras mes achats ; je crains de n’avoir pas bien assorti la laine à tapisserie, le commis m’a affirmé que cette nuance criarde, c’est le mot dont il s’est servi, ne se fait plus depuis vingt ans, il m’a donné un à peu près.

“Quant à tes pantouffles, je les ai rendues ; on n’a rien trouvé de plus large, tu en achèteras à Niort ; c’est une assez grande ville pour y rencontrer chaussure à son pied, ce sera un peu plus cher, mais une fois n’est pas coutume.

“Devine le nom du visiteur que je viens de recevoir, et dis à Michelette de deviner aussi. Je vous le donne en mille. Ah ! si nous étions à Varsange, ce serait vite fait ; mais ici, dans notre appartement de la rue Saint-Honoré... Enfin pour ne pas vous faire languir, c’est Me Dupuis, notre petit notaire. Et devine ce qu’il allait me dire. Ah ! pour cette fois, je vous le donne en cent mille.

“Eh bien, il venait me faire ses adieux, et me recommander son successeur, parce qu’il part pour les colonies, ou pour l’Afrique centrale, ou pour l’Amérique du sud, ma foi je ne me rappelle plus bien, du reste c’est à peu près la même chose.

“Il a vendu son étude. Pourquoi ?... Je ne sais pas.

“Peut-être avait-il fait quelque bêtise, tu sais, les notaires... Il m’a dit qu’il voulait tenter fortune, une fortune honnête et rapide. Ils sont tous ambitieux ces garnements-là, nul ne veut rester à sa place, et se contenter d’une position modeste.

“J’avais grande envie de lui dire qu’il se conduisait comme un imbécile, qu’il mangerait là son pécule et n’attraperait que la fièvre jaune ou une balle de revolver ; mais cela ne me regardait pas.

“S’il plaît aux gens de se noyer, à leur aise.

“Je lui ai demandé si son successeur jouait aux échecs : il m’a avoué n’avoir point songé à s’en enquérir. Voilà bien les ingrats...

“Tout à coup je le vis soucieux, mal à l’aise, regardant autour de lui, bégayant, comme quelqu’un qui a quelque chose de difficile à dire ou à demander. Je compris aussitôt qu’il allait m’emprunter de l’argent. Je coupai court, me levant brusquement et lui disant que j’avais une affaire urgente. Nous sortîmes ensemble. Une fois dans

la rue, je pris l'omnibus pour me débarrasser de lui ; je montai sur l'impériale, ce n'est que trois sous perdus. Il m'a chargé pour toi de tous ses respects. Pauvre garçon ! cela m'a fait vraiment beaucoup de peine de le congédier ainsi, mais si l'on venait en aide à tous ceux qui en ont besoin...

“Adieu, ma bonne amie, je t'embrasse de cœur et d'affection, ainsi que mon frère et notre Michelle.

“Ton mari qui t'aime pour la vie,

“Louis Mignet.”

Mme Eulalie Mignet à M. Louis Mignet, rue  
Saint-Honoré, Paris.

“Mon cher ami,

“Je reçois le colis postal, mais me voilà forcée de te renvoyer la laine, qui n'est pas du tout assortie. Je joins un plus grand échantillon. Vois dans les autres magasins, exige que tous les paquets soient défaits devant toi ; ne t'arrête pas aux objections des commis, ces gens-là avec leur air de politesse sont de grands paresseux qui mécontentent les clients ; s'ils regimbent, adresse-toi aux inspecteurs. Je le fais toujours et je m'en trouve bien.

“Quant aux pantouffles, j'avoue que ta lettre m'a un peu surprise, je ne croyais pas avoir le pied si gros, personne ne me l'a jamais dit, et à te croire il serait difforme puisque dans un des magasins les mieux montés de Paris tu n'as pu trouver ma pointure. Là encore les commis ont manqué



de complaisance, et tu t'es laissé duper. Certainement j'achèterai ici des pantouffles, mais je les paierai trois francs de plus, tu as beau dire qu'une fois n'est pas coutume, je n'aime pas à jeter notre argent par les fenêtres.

“A propos d'argent, tu as bien fait de mettre à la porte ce notaire sans lui laisser formuler sa requête, car certainement il venait t'en emprunter. Voilà ce qui advient quand on se montre bon et affable avec ces gens-là, ils en abusent.

“Pour ma part, je suis fort aise du départ de ce petit monsieur ; il était beaucoup trop beau pour qu'il fût sans inconvénient de le recevoir. Je sais bien que c'était pour la partie d'échecs ; mais c'est égal, je n'aimais guère ces promenades dans le parc que tu autorisais ; quand on a une fille, il faut être prudent. Heureusement que notre Michelle est très raisonnable, pas du tout romanesque, et qu'elle comprend la distance qui la sépare de toutes ces petites gens ; néanmoins j'ai été très contente de constater que non seulement ce départ ne lui causait aucune peine, mais peut-être même de la satisfaction. Je crois que depuis la visite de M. de Varsange, elle en voulait un peu à M. Dupuis.

“Je t'embrasse, mon cher ami, avec toute la tendresse d'une épouse dévouée.

— “Eulalie Mignet.”

Michelle Mignet au capitaine de Varsange.

“ Monsieur,

“En me permettant de vous écrire, je fais, je le crains bien, une action incorrecte que vous jugerez

peut-être avec sévérité ; mais votre ami va partir, et c'est trop dur de ne pas lui dire un mot d'encouragement, d'espoir et d'adieu.

“Une lettre de mon père nous a appris cette décision. Oserais-je vous dire que j'en suis heureuse. Vous êtes son confident, vous savez son secret, vous savez pour quelle cause il va chercher si loin la fortune. Hélas ! ici tout nous sépare, mes parents refuseraient de l'accepter pour gendre, et je n'aurais pas le triste courage de me marier contre leur gré. Qu'il réussisse, les obstacles disparaîtront. Mais pour que le succès couronne l'effort dans ces expéditions périlleuses il faut, paraît-il, non seulement vigueur, santé, énergie, mais un cœur allègre et joyeux.

“Mon oncle, le général Mignet, parlait hier de colonisation.

“Nos colons échouent généralement, disait-il, “parce qu'ils partent tristes, découragés, le moral “déprimé par une série de mauvaises chances; “c'est en désespérés qu'ils s'en vont, et la fortune “aime les gens heureux.”

“Voilà, monsieur, la raison qui m'a déterminée à vous écrire ; j'ignore où se trouve M. Onésime, mais vous le savez, il ne partira pas sans vous revoir.

“Si je me suis trompée, si je ne suis point la cause de ce départ, brûlez cette lettre, monsieur, et ne lui en parlez jamais ; mais si j'ai deviné l'aveu que sa rigide probité l'a empêché de faire, dites-lui que la Michelette qu'il aime sera digne de lui, qu'elle attendra courageusement son retour, que tandis qu'il va risquer pour elle sa fortune et sa vie, elle ne se laissera pas marier à un autre. Cette promesse, je la remets entre vos mains loya-

les pour la garantir de toute faiblesse : oui, si longue que soit l'absence, j'attendrai.

“ Michelle Mignet.”

Mme Eulalie Mignet à M. Louis Mignet.

Mon cher ami,

“J'espérais revenir auprès de toi à la fin de cette semaine ainsi qu'il était convenu. Je m'en réjouissais. Certes je me trouve bien chez ton frère; mais ce n'est pas la même chose, tu le comprends. Puis j'ai le souci de ma maison par trop abandonnée.

“Je suis sûre que Marianne et Caroline ne font absolument que de se promener toute la journée, et que tu ne les surveilles pas du tout. C'est comme cela que les domestiques se perdent.

“Ton frère insiste tellement pour nous garder encore huit jours, que je n'ose pas refuser ; c'est au sujet d'une chose appelée rally-paper que les officiers organisent et qu'il veut faire voir à sa nièce.

“Tu ne sais pas ce que c'est, moi non plus, mais tout le monde ici est au fait, et je n'ai pas voulu, en questionnant, paraître ignorante des choses à la mode, j'ai seulement demandé s'il fallait des robes décolletées, il m'a été répondu que non, cela se passe en voiture dans une forêt.

“Ton frère est si ravi de notre Michelle qu'il ne veut plus la laisser partir ; tout le monde me fait à son sujet de grands compliments. Du reste elle a bien changé à son avantage depuis quelque temps.

“Ce n'est plus la petite pensionnaire étourdie, parlant à tort et à travers, disant plus de bêtises que de choses sensées, toujours prête à plaisanter avec la première personne venue, sans souci de sa dignité. C'est maintenant une jeune fille d'une excellente tenue, réservée, sérieuse et modeste.

“Nous devons certainement cet heureux résultat d'abord à mes conseils et à mes remontrances, et aussi à la bonne compagnie que nous fréquentons ; des marquises, des femmes de colonels et de magistrats, et même souvent des gens sérieux. Ainsi ton frère a eu dernièrement un savant à déjeuner, la conversation de ces messieurs me semblait peu intéressante, ils parlaient de commerce extérieur, d'exportation, de beaucoup d'autres choses encore ; après le café au salon, je t'avouerai que je me suis endormie. Qu'est-ce que je vois à mon réveil ? Michelle, gravement assise à côté de son parrain, écoutant de toutes ses oreilles comme s'il eût été question de choses à sa portée.

“Au revoir, mon bon ami ; si mon séjour se prolonge, je te prierai de me faire quelques commissions.

“Ta femme qui trouve le temps long loin de toi.

“Eulalie.”

M. Louis Mignet à Mme Eulalie Mignet.

“Ma bonne Eulalie,

“Il ne faut pas mécontenter mon frère puisqu'il est heureux d'avoir sa nièce chez lui, prolonge ton séjour sans t'inquiéter. Caroline m'a demandé de l'ouvrage, je lui ai dit d'acheter du coton et de me

tricoter des chaussettes, on n'en a jamais trop, tu vois que tu peux te rassurer.

“Quant à notre Michelette, je savais bien, moi, que la raison lui viendrait ; ce n'est pas avec une mère aussi sérieuse que toi et un père pratique comme moi, qu'elle peut être une folle, une détraquée, une sentimentale ; c'est pourquoi je ne comprenais rien à tes terreurs au sujet de notre petit notaire de Varsange.

“Tu vois que j'avais bien raison, puisque son départ ne lui a fait aucune peine. Avec les jeunes filles, vois-tu, autant en emporte le vent.

“Amusez-vous bien à ce rally-paper, je ne suis pas surpris de ton ignorance, c'est un amusement de gens qui n'ont rien à faire : c'est bon pour les officiers.

“ Ton mari,

“Louis Mignet. ”

### Journal de Michelette

Château de Varsange, 1er juin.

Me voici de retour de Varsange, je retrouve la rivière, l'île et sa ceinture verte, les tourelles noires, ma chambre, mon miroir, mon petit bureau et dans le tiroir secret le journal confident.

Seul mon grand ami n'est plus là.

Que fait-il en ce moment ? pense-t-il à la Michelette qu'il aime si passionnément !

C'est une chose bizarre : depuis ma lettre au comte de Varsange, il me semble qu'elle est morte, cette Michelette-là, qu'une autre a pris sa place, une Michelle sérieuse qui sait ce qu'elle fait, ce qu'elle veut, qui n'est plus une enfant.

Ainsi, par exemple, j'ai brisé ma tirelire et jeté au vent les cinquante-six prétendants, et quand, le jour de mes vingt ans, papa m'a demandée en faveur de qui penchait la balance, j'ai répondu fermement que je ne voulais pas me marier.

Il s'est fâché d'abord, mais je me suis jetée à son cou en lui demandant s'il était las de moi.

Maman a été plus difficile à vaincre ; il paraît que son protégé le vicomte Réginald vient d'épouser la sœur de M. Jules Pochon.

“Ils se marieront tous, Michelle, et tu resteras vieille fille.

—Oh ! maman, sois tranquille, il s'en trouvera encore quand je serai décidée à m'en aller loin de toi.”

Le plus tenace a été mon parrain, il avait deux officiers dans son sac, deux officiers des régiments de Niort, ce qui m'eût fait aller vivre auprès de lui.

Mon pauvre parrain, cela m'a fait de la peine de le contrarier.

Enfin, j'ai obtenu un répit d'un an : peut-être dans un an sera-t-il revenu.

Je pense à lui beaucoup, beaucoup. Comment en serait-il autrement?...Il nous manque tant. Son successeur ne lui ressemble en rien. C'est un gros homme blafard à l'air rusé et sournois. Il ne sait heureusement pas jouer aux échecs. Je refuse à mon papa de faire sa partie, j'aime à l'entendre s'écrier :

“Quel ennui que M. Onésime ne soit plus là.”

Je suis tentée de lui dire mon secret ; mais je résiste, je sais trop bien que maman sera hostile, et l'influence de maman est prépondérante.

5 juin.

Que les journées me paraissent longues ! Il me semble qu'il est parti depuis un siècle et que son absence ne finira jamais.

J'ai rencontré mon amie Josette, elle m'a aussitôt parlé de lui.

“Bien sûr, mademoiselle, il est devenu fou, ou bien on lui a jeté un sort. Pourquoi partir quand il avait ici une belle maison, une bonne étude, des serviteurs dévoués ? S'il eût voulu se marier, les filles désireuses de devenir Mme Dupuis ne manquaient pas : Mlle Gébo, Mlle Borly, et Mlle Colard de Besançon. On en faisait à Bâti et à moi des propositions ; mais lui refusait d'entendre.

“Et voilà qu'un jour il dit : “J'ai vendu mon étude, je pars ; mais je garde la maison, je vous y ai conservé votre logement, vous continuerez à l'habiter.”

“J'étais si saisie que je n'osais pas le questionner.

“Bâti lui a demandé où il comptait aller et si nous ne pouvions pas le suivre. Il a répondu qu'il partait pour une île déserte où il y a une république en argent, comme qui dirait le Pérou ou la Californie, que c'était trop loin pour des vieux comme nous ; qu'aussitôt installé, il enverrait son adresse.

“Le nouveau notaire est arrivé, il a pris possession de l'étude. Je ne me plains pas de lui, mademoiselle Michelle, mais, comme dit Bâti, les notaires il y en a des bons, il y en a des pires, il y en a de toutes les façons.

—Et vous n'avez pas reçu de lettres encore ? ”

Elle a hoché la tête, me regardant gravement et baissant la voix :

“Des lettres, il n’en viendra point. La nuit de son départ j’ai rêvé de fleurs et d’eau trouble. On a la peste dans ces pays-là. Oh ! mon pauvre Onésime, sa vieille Josette ne le reverra jamais.”

En l’écoutant, un frisson m’a secouée.

8 juin.

Je suis retournée chez mes pauvres, il y aurait bien des maisons à nettoyer encore, mais une lassitude s’est emparée de moi. Tout me semble ennuyeux, terne, morne. Est-ce parce qu’il n’est plus là ?

Mon seul plaisir est d’entendre parler de lui. On le regrette, on l’aime.

“Oh ! mademoiselle, c’était un vrai Varsange ; toujours le cœur sur la main, et de bon conseil, s’intéressant au pauvre monde. Un malheur qu’il soit parti.

—Mais il reviendra, il reviendra riche et fera davantage pour vous.”

Alors comme Josette, ils secouent la tête :

“Peut-être oui,... peut-être non,... de si loin, qui sait ! beaucoup ont laissé leurs os dans ces vilains pays-là.”

Ces prévisions funèbres m’effraient et me tourmentent.

Mon Dieu, ayez pitié de lui et de moi !

19 juin.

Maman ne me permet pas d’aller voir Geneviève avant la visite qu’elle compte faire à Mme Gébo.

“Il faut tenir ce monde-là à distance,” me dit-elle.



Cela me fait beaucoup de peine, car j'ai aperçu Geneviève au sortir de l'église, elle est si changée.. Ses belles couleurs roses ont disparu, elle est pâle et maigre.

Pourtant Mme Hurbin et Mme Gébo causaient ensemble, il paraît qu'elles sont réconciliées.

21 juin.

J'ai retrouvé la sentence du philosophe sur les bougies, je la copie textuellement :

“L'absence, qui diminue les moindres passions, augmente les grandes, comme le vent éteint les bougies et allume le feu.”

C'est donc une grande passion que j'éprouve pour M. Onésime car depuis qu'il est parti je l'aime bien davantage.

24 juin.

J'ai reçu une lettre de Marie Roulot. Elle est toujours aussi folle. Elle ne pense plus guère à se faire religieuse, elle me parle d'un lieutenant qu'elle appelle le baron, elle dit qu'il est tout à fait pschutt et colossalement riche.

Il paraît qu'être pschutt est beaucoup plus glorieux que d'être chic, car elle a tout à fait oublié le vicomte.

Elle me parle encore de bals et de rally. Elle est bien heureuse d'être aussi enfant. Pendant mon séjour chez mon parrain, moi aussi j'ai assisté à des bals et à un rally. Mais je pensais à mon grand ami, je pensais surtout que mes imprudentes paroles l'ont envoyé bien loin et que peut-être il n'en reviendra pas. Oh ! que cette crainte-là est cruelle !

27 juin.

Maman, cédant à mes instances, s'est décidée à voir Mme Gébo. J'ai pu échanger quelques mots seule avec Geneviève et je sais la raison de sa pâleur : M. Gaëtan l'a oubliée. Il fait à Paris de très grosses sottises, des dettes, il ne veut pas revenir à Varsange : les fêtes du Jour de l'An et celles de Pâques se sont passées sans lui. La pauvre Mme Hurbin est désolée, elle est venue trouver Mme Gébo et lui a dit : "Que Geneviève écrive à mon fils de revenir. Si elle peut le sauver, je vous la demanderai en mariage."

Geneviève a écrit avec tout son cœur et toute son affection. Il ne lui a pas répondu.

La pauvre petite a bien du chagrin.

8 juillet.

Papa a reçu la visite de M. Jules Pochon. Sa sœur, après quatre mois de mariage plaide en séparation.

Le vicomte Réginald la délaisse, l'abandonne, il est parti seul pour Paris, la dot est presque entièrement perdue.

"Hein, a dit papa, nous l'avons échappée belle."

Maman a baissé la tête avec confusion.

18 juillet.

Oh ! comme je m'ennuie, comme je m'ennuie !  
que je suis triste et que je trouve le temps long !  
L'été dernier, tout était si amusant.

22 juillet.

Geneviève est venue me voir, la pauvre fille a beaucoup pleuré.

“Ce qui me fait le plus de peine, m’a-t-elle dit, c’est la pensée qu’il se conduit si mal ; si je n’étais pas si nécessaire à la maison, j’offrirais ma vie au bon Dieu pour sauver son âme.”

Je l’ai réconfortée de mon mieux, mais moi aussi j’ai le cœur bien gros.

28 juillet.

Aujourd’hui, devant la grille du château, les petites filles du village dansaient une ronde et chantaient ; je me suis arrêtée à les écouter :

Derrière chez mon père,  
Vole, mon cœur vole,  
Derrière chez mon père,  
Y a-t-un pommier doux.

Trois belles princesses,  
Vole, mon cœur vole.  
Trois belles princesses,  
Sont couchées dessous.

Se dit la première,  
Vole, mon cœur vole.  
Se dit la première,  
Je crois qu’il fait jour.

Se dit la deuxième,  
Vole, mon cœur vole.  
Se dit la deuxième,  
J’entends le tambour.

Se dit la troisième,  
Vole, mon cœur vole.  
Se dit la troisième,  
C'est mon ami doux.

Qui s'en va-t-en guerre,  
Vole, mon cœur vole.  
Qui s'en va-t-en guerre,  
Combattre pour nous.

S'il livre bataille,  
Vole, mon cœur vole.  
S'il livre bataille,  
Il aura mon amour.

Qu'il perde ou qu'il gagne,  
Vole, mon cœur vole.  
Qu'il perde ou qu'il gagne,  
Il l'aura toujours.

Puis j'ai repris ma promenade, mais le refrain chantait, semblant me poursuivre, et je répétais aussi :

Qu'il perde ou qu'il gagne,  
Il aura mon amour.

15 août, jour de l'Assomption.

Vierge Marie, ayez pitié de moi ! Je suis désespérée. Il mourra, et c'est ma faute. Une nouvelle horrible.

Au moment de la procession j'ai vu passer Mme Josette, de grosses larmes coulaient sur ses joues ridées, j'ai senti tout de suite qu'un malheur était arrivé à M. Onésime.

Avec quelle angoisse j'ai attendu la fin de l'office !

Nous sommes sorties de l'église les dernières comme toujours : maman trouve cela de meilleur ton et la preuve irrécusable que nous n'avons point à vaquer nous-mêmes aux soins de la maison. Hélas, j'avais à la fois peur et hâte.

Josette se trouvait encore auprès du bénitier dans un groupe de femmes à qui elle contait son chagrin.

Je m'approchai et j'entendis ces mots :

“Oui, c'est bien vrai, il a donné l'ordre de vendre la maison et tout ce qui lui reste et d'envoyer l'argent. Il a fait de grosses pertes ; il a été bien malade des fièvres de ces pays-là.”

Une femme lui a dit :

“Ecrivez-lui de revenir, il laissera ses os là-bas.

—Vous ne le connaissez pas, a repris Josette, il aimera mieux mourir que...”

Je n'en ai pas entendu davantage ; maman qui marchait en avant sans s'apercevoir que je ne la suivais pas, a tourné la tête, et j'ai dû la rejoindre.

17 août.

Je ne veux pas qu'il meure là-bas. Le remords me suit jour et nuit, j'ai d'horribles cauchemars où je le vois étendu sans vie. Je veux parler à mon père, me jeter à ses pieds, le supplier. Je lui dirai :

“Il y a un homme au monde qui aime ta Michette passionnément, bien qu'il n'ait jamais voulu le lui avouer ; il a compromis pour elle sa san-

té, sa fortune, sa vie ; il sera pour toi un fils respectueux, fera ta partie d'échecs, écris-lui de revenir et nous serons tous heureux."

Si je disais cela, papa répondrait oui, peut-être; mais maman..., maman ne consentira jamais... Allons, ce sera pour demain.

20 août.

Encore aujourd'hui le courage m'a manqué. Oh, que je suis lâche !

25 août.

Je n'ai rien dit encore. Je vais à la messe tous les matins, je prie pour lui, je retourne à l'église dans la journée, là seulement j'éprouve un peu de calme.

Papa s'inquiète de ma dévotion, je l'ai entendu qui disait à maman :

"Elle est trop pieuse, trop sage, elle entrera au couvent, tu verras ; et puis elle est triste, pâlotte, elle refuse de se marier..."

"Qu'est-ce que nous deviendrons si elle nous quitte ?..."

Je veux leur laisser cette crainte, peut-être seront-ils plus faciles à fléchir.

5 septembre.

Quelle émotion ! Je ne sais que croire.

Ce matin, au sortir de la messe, je me suis rendue au cimetière. J'y vais souvent. Je prie à deux genoux, à mains jointes, la sainte comtesse de veiller sur lui, de le sauver. Cette fois ma priè-

re a été si ardente que je n'entendis point des pas qui s'approchaient.

Quand je me levai pour partir, je vis un homme debout de l'autre côté de la croix blanche, un homme qui me regardait. Je réprimai un cri: c'était M. de Varsange. Je crus qu'il était venu là pour m'apprendre la mort de son ami, et dans un geste d'épouvante, je tendis vers lui mes mains jointes en m'écriant :

“Par pitié, ne me le dites pas, je sais que c'est ma faute, mais j'en mourrai de remords.”

Il secoua doucement la tête et s'avança vers moi :

“Pauvre enfant, comme vous êtes pâle ; rassurez-vous, je ne suis porteur d'aucune nouvelle sinistre.

— Bien vrai ?

— Je vous en donne ma parole, ” puis il ajouta :

“J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, mademoiselle ; vous êtes bonne et brave, voulez-vous me faire la grâce de me tendre la main ? ”

Il a pris ma main et l'a portée à ses lèvres d'un geste respectueux. Il était ému visiblement, mais il serrait les lèvres à la façon d'un homme qui est résolu à ne plus parler. Je mourais d'envie de le questionner, mais je compris à ces lèvres-là qu'il ne fallait pas le faire, et le saluant, je me retirai.

5 septembre, 11 heures.

Que va-t-il nous apprendre ? Papa vient de recevoir une lettre de lui, sollicitant un entretien particulier.

Papa a fixé onze heures, puis il a dit à maman :

“ Ce beau mirliflore me fait l’effet d’avoir réfléchi et de s’être décidé, mais je vais lui faire voir de quel bois je me chauffe et que notre Michelette n’est pas à la merci de ses caprices.

—Pourtant, objecta maman, les raisons sages qui déterminaient, l’année dernière, notre désir existent toujours : le bonheur de notre fille.

—Mais puisque Michelette ne veut pas se marier. Veux-tu l’épouser ?

—Je veux, papa, que tu le reçoives de ton mieux et que tu répondes oui à tout ce qu’il te demandera.

—Tiens, tiens, tiens. Voici bien une autre note. Est-ce que vous aimeriez ce mirliflore, mademoiselle ?

—Oui, papa, beaucoup, beaucoup, beaucoup,

—Eh bien, fiez-vous donc aux petites filles. Alors voilà pourquoi on voulait entrer au couvent, pourquoi on était triste et pâle. Allons, embrassez-moi, madame la comtesse, je ne suis pas un père barbare et s’il jure de ne jamais te séparer de nous...”

Le domestique annonça le comte de Varsange.

Je me suis sauvée par une porte, maman par l’autre, mais au bout d’un instant on l’a fait appeler.

L’entretien dure depuis plus d’une heure. Que disent-ils ?... Je me meurs d’impatience, d’angoisse et d’espérance...

Le comte de Varsange à Onésime Dupuis.

LE COMTE DE VARSANGE A ONÉSIME DUPUIS.

“Au reçu de cette lettre, Onésime, toute affaire cessante, boucle ta valise et reviens. Ta Michelette tend vers toi ses deux petites mains, ses parents



consentent à ton mariage et la fortune que tu es allé chercher si loin, au péril de ta vie, est tombée du ciel ici.

“Mais assez d’énigmes, n’est-ce pas ? tu es loin, tu as soif de comprendre.

“Te rappelles-tu qu’il y a plus d’un an, je t’ai appris le départ de ma belle-mère ; elle allait, m’avait-elle dit, visiter une parente malade. Je l’assurai poliment que ma porte lui serait toujours ouverte, mais je ne fis aucune question ; elle était en âge de se conduire, je n’avais nul droit d’intervenir.

“Au bout d’un mois environ, je reçus une lettre me disant que son séjour auprès de sa parente se prolongerait assez longtemps ; elle me remerciait de mes bontés pour elle dans les termes d’une femme qui prend définitivement congé ; je ne crus pas à ma délivrance. Je voyais mal cette vivante, cette remuante dans le rôle morne et triste de garde-malade : elle ne me donnait aucune adresse, et la pauvre femme tenait si peu de place dans ma vie que je ne cherchai pas à savoir de quelle ville la lettre avait été expédiée, peu m’importait.

“Eh bien, Onésime, c’est à elle que nous devons, toi le bonheur, moi la fortune ; c’est elle qui, après avoir été le mauvais génie de ma maison, en est devenue la fée bienfaisante.

“Un hasard lui avait appris la mort d’Ophélie de Varsange, et que Valérie percluse, aveugle, vivait dans une continuelle défiance, misérable, malheureuse, au milieu du luxe de sa maison.

“Une pensée romanesque s’empara d’elle : Valérie l’aimait beaucoup autrefois ; ressusciter cette affection et, à la faveur de cette influence, obtenir que ma vieille parente testât en ma faveur.

“Laurence arriva à Nice, mais ce ne fut pas sans peine qu’elle put parvenir auprès de Mlle de Varsange ; il y avait autour d’elle un cordon de défense de gens bien résolus à ne point lâcher leur proie.

“Mademoiselle, lui répondit-on, est trop souffrante pour recevoir des visites ; mais si Madame vient pour affaires, elle peut parler à la femme de charge et dire son nom.”

“Son nom, elle ne voulait pas le dire avant d’avoir obtenu son pardon.

“Elle se mit en embuscade et guetta. Un soir la porte de la villa resta ouverte, elle se glissa furtivement, elle connaissait la maison et pouvait se diriger sans guide. Le sort la favorisa.

“Dans l’office, les domestiques mangeaient, buvaient, riaient, tandis que le tintement d’une sonnette, nerveusement agitée, retentissait inutilement.

“A la lueur du jour mourant, Laurence, en traversant les appartements, constatait l’abandon, le désordre, le pillage peut-être. Son cœur, qu’elle a très bon, se serra. Elle était venue pour implorer en ma faveur la vieille fille qui se mourait, mais une inexplicable pitié s’emparait d’elle.

“La chambre de Valérie était ouverte, Mme de Varsange s’arrêta un instant sur le seuil ; des larmes lui montaient aux yeux, en reconnaissant son ancienne maîtresse aveugle, vieillie, impotente. Elle vint s’agenouiller devant elle, et lui baisant les mains, elle murmura :

“Oh ! mademoiselle Valérie, pardonnez-moi, et laissez-moi vous soigner.”

“Brusquement Mlle de Varsange s’était redressée, ouvrant dans un indicible étonnement ses tris-

tes yeux qui ne voyaient plus ; avec cette mémoire de l'ouïe des aveugles, elle ne s'y méprenait pas :

“Laurence ! Laurence ! Est-ce possible ! “c'est bien vous, mon enfant, quel bonheur.”

“Eh oui, elle pardonnait ; et même ne se rappelait pas qu'elle eût à pardonner quelque chose. Elle n'avait jamais été impitoyable ; au moment du mariage déjà elle penchait pour l'indulgence, mais Ophélie n'avait pas voulu.

“Ce dont elle se souvenait par exemple, avec l'égoïsme des vieillards, c'est que Laurence se montrait gaie, patiente, dévouée, désintéressée surtout.

“De ce désintéressement elle avait donné la preuve en refusant la grosse dot que mon père voulait lui constituer.

“Elle ne ressemblait guère à ces filles qui l'avait remplacée, toutes avides, ou gourmandes, quémandeuses, besogneuses, si bien qu'Ophélie les prenait en défiance et les congédiait.

“Hélas ! Ophélie était morte, et Valérie passait ses tristes journées dans une impuissante détresse. Avare, elle se sentait pillée dans cette maison où la surveillance faisait défaut.

“Que faire ? qui appeler à son secours ? L'humeur intraitable d'Ophélie avait éloigné d'elle tous ses parents, l'intérêt seul les ramènerait ; et des pensées navrantes, des craintes atroces hantaient son cerveau.....

“Quand la femme de chambre, après avoir longuement diné, un peu surprise du silence de la sonnette, se décida à retourner dans la chambre de sa maîtresse, elle s'arrêta frappée de stupeur.

“Auprès de la chaise longue, une femme incon nue, sortie on ne sait d'où, s'était installée et li

sait haut, et Mlle de Varsange l'écoutait avec un apaisement, une béatitude dans toute sa personne, un ravissement dans son sourire.

“Au bruit de la porte s'ouvrant, la lectrice s'arrêta, leva la tête et dit d'une voix calme :

“Veuillez appeler les gens de Mlle de Varsange, elle désire leur parler.”

“Quand ils furent tous réunis, inquiets, curieux, Valérie déclara :

“Ma cousine, la comtesse de Varsange, veut bien se charger de la conduite de ma maison.

“Vous lui obéirez. Allez.”

“Ils s'en allèrent penauds, tête basse, se demandant d'où tombait cette comtesse si hautaine et si c'était Dieu ou le diable qui l'avait fait surgir de terre en dépit de leurs précautions.

“Ils n'eurent pas d'indécision longue. Dès le lendemain tout rentrait dans l'ordre et Valérie, à son indicible joie, se sentait de nouveau servie, protégée et aimée.

“Une charmeuse. Tu me l'as dit autrefois, mais alors je ne te croyais pas, j'avais tort ; une charmeuse en effet. J'ai vu pendant le peu de temps qu'elle a passé sous mon toit l'incontestable séduction qu'elle exerce autour d'elle ; j'ai vu les salons les plus rigidement fermés s'ouvrir pour la recevoir ; j'ai vu, miracle plus grand, mon aversion s'évanouir.

“Eh bien, cette séduction puissante qui émane d'elle fut mise au service de cette fille morose, maussade, triste toujours. Attirés par le charme de Laurence, les vieux amis reprirent le chemin de la maison, les indifférents suivirent. Ce ne furent plus ces longues parties de whist auxquelles l'aveugle n'eût pu prendre part, mais des causeries,

des récits, des lectures, de la musique surtout. Les soirées ne s'écoulaient plus dans leur monotonie désolée qu'accourcissait seul un coucher trop hâtif suivi d'insomnies cruelles ; les crises perdaient de leur intensité ; l'état de la malade allait s'améliorant.

“La présence auprès de vous de Mme de Varsan-ge est plus efficace que tous mes remèdes,” disait le vieux médecin, gagné lui aussi par le charme de Laurence, “c'est une fée vraiment.”

“Ces paroles, souvent répétées, éveillèrent dans l'esprit de Valérie un effroi soudain. Cette fée, qui dans une soirée de désolation et d'abandon avait apparu auprès de son lit, n'allait-elle pas repartir de même, disparaître dans une de ces fuites sans avertissement dont les fées sont coutumières ?... Comment la retenir ? par quels liens enchaîner cette désintéressée qui, fièrement, avait refusé toute offre de salaire, n'acceptant que le pain quotidien.

“Elle pouvait partir... Et cette pensée devint pour l'aveugle une intolérable torture ; son avarice capitula.

“Un jour que Laurence lui faisait une lecture, Valérie l'interrompt :

“Que puis-je vous donner, que puis-je vous promettre pour que vous preniez l'engagement de rester auprès de moi jusqu'à mon dernier soupir. Je suis atteinte d'un mal qui ne pardonne jamais, mais, qui peut frapper mortellement à toute heure, ou me laisser encore quelques années de répit. Je serais heureuse, tranquille, si vous me juriez de me fermer les yeux.”

“Laurence répondit gravement :

“Je jurerai de ne vous quitter jamais, de vous

“soigner comme ma sœur, comme ma mère, si  
“vous consentez à réparer le mal que j’ai fait.

“ — Quel mal si grand avez-vous pu commettre,  
“Laurence ?

“ — J’ai ruiné Pierre de Varsange, et lui, pour  
“toute vengeance, a partagé avec moi le pain  
“qu’il gagnait. Depuis je ressens un remords  
“amer, constant ; aussi pour lui rendre la fortune  
“perdue, il n’est rien que je ne fasse. Pierre est  
“un de vos proches parents, c’est un Varsange,  
“qu’il soit votre héritier, et je vous donne ma vie,  
“mon temps, toutes mes pensées, je serai debout  
“jour et nuit pour vous servir. ”

“Puis elle attendit anxieuse.

“Après un silence Valérie répondit :

“Faites querir le notaire, mon enfant. ”

“Et c’est ainsi que dix mois plus tard, je devenais, par la mort de Valérie, possesseur de plus de trois millions.

“L’un de ces millions est à toi, mon frère. N’avons-nous pas promis autrefois de partager la bonne et la mauvaise fortune ? N’ai-je pas jusqu’ici accepté ton dévouement et tes bienfaits ? Le second million était destiné à Mme de Varsange, mais elle a refusé de l’accepter. “Gardez ces fonds, m’a-t-elle dit ; je suis de la race des cigales, je ne sais pas conserver, et les jours de bise “reviendraient.” Sur mes vives instances, elle a consenti à en recevoir les revenus.

“Mon premier souci, ami, a été d’assurer ton bonheur ; peu importait la fortune, si la jeune fille que tu aimes ne t’avait pas gardé son cœur.

“Sois heureux, Onésime, ta, Michelette a été vaillante et fidèle ; j’ai trouvé la pauvre enfant agenouillée sur la tombe de ma mère, priant pour

toi. Ses parents consentent à ton mariage, le père avec joie, la mère avec résignation ; mais la volonté ferme de leur fille l'a emporté.

“Je t'écris ces pages dans ton château où j'ai accepté l'hospitalité.

“Michelle, avec la délicatesse de son bon cœur, a voulu me céder la chambre qu'elle occupait : c'est la chambre de ma mère, elle sera mienne désormais. Avec quelle émotion j'y suis rentré, la retrouvant si exactement la même : tentures, trumeaux, boiseries, rien n'a été changé. J'en ai conservé les meubles, je vais les envoyer ici, car j'ai promis d'y passer ; tous mes congés, ce sera mon “home” puisque c'est le tien.

“Pierre.”

Michelette à Onésime.

“Monsieur mon grand ami,

“Il y a dans le parc un arbuste brisé qui n'a pas voulu mourir ; il pousse de vigoureux rameaux ; il y a aussi une rivière dans laquelle se mirait la lune tandis qu'une jeune fille, cachée sur la berge, entendait un aveu qui ne lui était pas destinée ; enfin il y a une petite Michelette, qui vous aime et vous attend.

“Votre heureuse fiancée,

“Michelle Mignet.”

FIN.

Les propriétaires de LA BIBLIOTHÈQUE MODERNE  
ont le plaisir d'annoncer à leurs nombreux abon-  
nés la publication du célèbre ouvrage

# LES ETRANGLEURS DU BENGALE

Par LOUIS BOUSSENARD

dans le No 3 qui paraîtra le 10 juin prochain.



*Les medecins recommandent*  
**LE BRANDY**  
**'P. Richard'**

**Pour les malades  
et les invalides...**

**Exigez-le de votre fournisseur.**

**IL NE COUTE PAS PLUS CHER QUE LES AUTRES**



**EXAMEN GRATIS DE LA VUE.**

Ne ruinez pas vos YEUX à porter de mauvaises  
LUNETTES, LORNGONS, etc. pour tracer, coudre,  
lire et écrire, etc.

Allez voir le meilleur de Montréal comme  
FABRICANT de VERRES OPTIQUES et AJUSTEUR  
de LUNETTES, LORNGONS et YEUX ARTIFICIELS, taillés et ajustés selon  
les maladies des YEUX pour bien VOIR de LOIN et de PRES, renforcer les  
NERFS OPTIQUES, corriger les défauts de l'ŒIL et guérison d'YEUX.

Consultez le  
**SPECIALISTE Beaumier,**

**MEDECIN et OPTICIEN**

Gradué aux E. U. A. 20 ans d'expérience.

Professeur à l'Institut d'Optique Americain.

1854 rue Ste-Catherine, Entre les rues Cadieux  
et Ave Hôtel-de-Ville,

**MONTREAL, P. Q.**



Ouvert jour et nuit. Le Dimanche, de 1 à 4 heures P.M.

**QUALITES et TRAVAIL GARANTIS. BAS PRIX**

**A VIS**—Envoyez-nous par la Poste vos vieilles LUNETTES, LORNGONS  
PINCENETZ, etc. avec description de leurs DEFECTS. au retour, vous  
recevrez des VERRES OPTIQUES, solidement fixés à neuf dans vos anciennes  
monture. Prix, \$1.00 comptant, enregistrement et frais de Poste compris,  
Canada et E. U. A. Ecrivez-nous pour plus amples informations. Prenez  
garde, nous n'avons pas d'agents sur le chemin pour notre MAISON  
FONDEE et responsable.

